



CRIME AU PAYS DES FÉES



MICHAEL BUCKLEY

MICHAEL BUCKLEY

LES SŒURS GRIMM
LIVRE IV

CRIME AU PAYS DES FÉES

Traduit de l'américain par Véronique Minder



POCKET JEUNESSE

L'auteur

Michael Buckley a grandi dans l'Ohio et, après ses études, est parti à New York dans le but avoué de faire fortune. Il y a surtout trouvé du travail comme cuistot, serveur, ou chanteur dans un groupe punk... Après avoir participé pendant dix ans à la création de programmes télé pour enfants, Michael Buckley a enfin réalisé son rêve : écrire des livres. Il a commencé avec *Les Sœurs Grimm*, qui est vite devenu un best-seller aux États-Unis.

À ma mère, Wilma Cuvelier.

Remerciements

Plus j'avance dans l'écriture des aventures des sœurs Grimm, plus j'ai de remerciements à adresser. J'espère que vous savez tous combien votre soutien m'a été précieux.

Pour commencer, merci à mon éditeur, Susan Van Metre, pour sa patience à toute épreuve et sa perspicacité. Merci à tous chez Abrams Books, surtout à Jason Wells, pour leur soutien, leur travail et leurs encouragements. Ma femme Alison mérite une mention spéciale, non seulement pour ses efforts parce qu'elle est mon agent littéraire, mais parce qu'elle est aussi le plus beau cadeau que la vie m'ait fait. Et, comme toujours, un merci particulier à Joe Deasy, pour ses appréciations, ses critiques et son humour décalé à se tordre de rire. Merci aussi à Molly Choi, Maureen Falvey, David Snidero et Susan Holtz-Minihane pour leur amitié qui dépasse largement le cadre de leurs obligations. Merci encore aux membres de l'Équipe Buckley de Wall Intermediate : Lauren, Jillian, Amanda, Meghan, Tim, Dana, Kim, Katherine, Jack et Veronica.

Et enfin, merci à Daisy, qui est morte pendant que j'écrivais ce livre.

Daisy était un terrier blanc du West Highland, un westie, que ma femme avait trouvé en République tchèque, il y a onze ans. Daisy a sans doute été ma plus grande source d'inspiration. Sa nature affectueuse et sa malice me manquent. J'espère qu'au paradis les écureuils courront vite, parce que c'est là qu'elle est, désormais...

— Évacuez les rues ! Un monstre a débarqué dans la ville ! hurla Sabrina.

— Courez ! Fuyez si vous ne voulez pas être écrabouillés ! enchaîna Daphné.

Mais les New-Yorkais, qui avaient l'habitude des délires hystériques, ne leur prêtèrent pas la moindre attention.

— C'est fou ! Ils s'en fichent complètement ! fit Daphné, affolée, à Mamie Relda.

La vieille dame prit ses petites-filles par la main.

— Pas pour longtemps ! Allez, les filles. Ne traînons pas !

Sabrina et Daphné échangèrent un regard inquiet et continuèrent à courir, bousculant la foule et criant pour alerter les gens du danger imminent.

Oui ! Il y avait de quoi s'inquiéter : Mamie Relda, la plus courageuse des courageuses, fuyait devant le danger !

Bientôt, les trois Grimm durent s'arrêter à un carrefour. Comme la rue paisible de Port-Ferries leur paraissait loin... À New York, les chauffards et autres fous du volant étaient rois ! Traverser au vert ? Oh, là ! Surtout pas ! C'était l'accident garanti. Pendant qu'elles trépignaient d'impatience en attendant que le feu passe au rouge, Sabrina jeta un œil derrière elle.

L'immeuble qu'elles venaient de quitter s'effondrait comme un château de cartes, tandis qu'une jambe de géant surgissait des décombres.

À sa vue, les New-Yorkais se figèrent et poussèrent des hurlements de panique.

— Pas trop tôt ! Bonjour, le temps de réaction ! marmonna Sabrina.

Dans un fracas assourdissant, la créature se dégagea des ruines du grand magasin, ébranlant les rues et les immeubles alentour. Ses yeux luminescents fouillèrent la rue et s'arrêtèrent sur Sabrina.

— Je t'aurai, ma mignonne jolie ! cria l'horrible chose.

Et elle donna un coup de pied dans un taxi qui avait le malheur de se trouver sur sa trajectoire. La petite auto jaune

pirouetta, valdingua contre un feu de circulation et finit sa course contre un camion qui livrait des journaux.

Une vague de terreur déferla sur la rue bondée. Les passants se mirent à courir dans la même direction que Sabrina, Daphné et Mamie Relda.

Beaucoup regardaient derrière eux dans leur fuite. Une jeune femme affolée bouscula Daphné qui trébucha et tomba.

« Quelle horreur ! » se dit Sabrina, épouvantée. Alors qu'elles avaient réussi à échapper au monstre, elles allaient être piétinées par la foule !



1

Quatre jours plus tôt

L'explosion ébranla Sabrina Grimm ; elle aurait juré que sa cervelle avait tressailli dans son crâne. Elle se disait : *Du calme, ma grande*, quand une fumée noire et nauséabonde la prit à la gorge et lui brûla les yeux. Impossible de fuir, elle était prisonnière d'une machine infernale : la voiture familiale.

— Vous n'avez pas peur que cette casserole cabossée ne nous tue tous un jour ?

Sabrina avait hurlé par-dessus le vacarme de la ferraille, mais personne ne l'entendit.

Normal. Sabrina était *toujours la seule* à remarquer ce qui n'allait pas : les crimes et les intrigues, les horribles monstres ou encore les bringuelements et cliquètements de cette antique guimbarde.

Bref, elle voyait venir les ennuis avant tout le monde.

Et si elle ne restait pas en état d'alerte rouge, sa sœur, sa grand-mère et leurs deux amis risquaient d'être morts et enterrés avant ce soir ! Quelle chance ils avaient d'avoir un ange gardien comme elle !

Sa grand-mère, une adorable vieille dame, lisait à l'avant. Elle n'avait pas levé le nez de son livre depuis deux bonnes

heures. Au volant, son inséparable M. Canis, un petit homme maigre et ronchon : le chauffeur attitré de ces dames. Sabrina partageait le siège arrière avec un bonhomme rose et dodu, mieux connu sous le nom de M. Jambonnet. Et enfin, Daphné, sa petite sœur, sept ans tout ronds, était nichée entre eux deux. Elle avait paisiblement dormi pendant tout le voyage, sans cesser de baver comme un vieux bébé sur le manteau de Sabrina. Celle-ci la poussa en douce vers M. Jambonnet, qui fit la grimace en voyant la petite bavoter. Puis il lança à Sabrina un regard qui signifiait « Merci du cadeau ! ».

Sabrina l'ignora et se pencha à l'avant pour parler à sa grand-mère. Mamie Relda posa son livre sur ses genoux et tourna vers sa petite-fille un visage souriant et un regard pétillant. Sa peau était parcheminée par les ans, mais son teint frais et son nez en bouton de rose lui donnaient l'air d'une pimpante jeune fille. Mamie Relda portait toujours des vêtements très colorés et des chapeaux assortis avec un tournesol planté au milieu. Ce jour-là, elle était toute de rouge vêtue.

— On est où ? lui demanda Sabrina.

Sa grand-mère mit sa main en cornet autour de son oreille. Elle avait mal entendu. Normal avec tout ce boucan !

— On est bientôt arrivés au Royaume des Fées ?

— C'est gentil, Sabrina, mais pas de thé pour l'instant..., cria Mamie.

— Je ne te parle pas de *thé*, mais du Royaume des *Fées* ! hurla Sabrina. On est bientôt arrivés ?

— Voyons, quelle drôle de question, je n'ai jamais embrassé un martinet !

Sabrina levait les mains en signe de défaite quand M. Canis lui lança un bref coup d'œil.

— On y est bientôt, aboya-t-il.

Le vieux monsieur avait une ouïe incroyablement fine.

Sabrina soupira. Ouf ! Ces éructations et pétarades allaient bientôt cesser. Enfin, Puck valait bien qu'elle les supporte. Elle baissa les yeux sur le garçon blotti contre sa grand-mère et qui tremblait de fièvre. Son visage était en sueur sous ses cheveux

blonds en broussaille. Une vague de culpabilité envahit Sabrina et lui serra le ventre. Tout ça, c'était sa faute...

Elle se calait contre le dossier de son siège quand la voiture s'arrêta à un carrefour. Sabrina regarda par la vitre de la portière. Sur sa gauche s'étendaient des champs cultivés à perte de vue et sur sa droite un sentier poussiéreux conduisait à une maison qui, à cette distance, semblait à peine plus grosse qu'un cube. Derrière elle, Port-Ferries, sa ville d'adoption.

Devant, heu... Sabrina ne savait pas très bien... Le Royaume des Fées, lui avait dit sa grand-mère.

Les Grimm et leurs amis ramenaient en effet Puck dans son pays natal.

Sabrina se perdit dans ses souvenirs. Autrefois, elle aussi avait eu un chez-elle. Elle avait été une fillette normale, habitant un appartement dans l'Upper East Side, à New York, un quartier proche de Central Park, avec ses parents et sa petite sœur. Leur vie était simple et ordinaire. Mais un jour, ses parents, Henri et Véronique, avaient disparu. La police n'avait retrouvé que leur voiture, abandonnée, et un unique indice : l'empreinte d'une main rouge sur le pare-brise...

Sabrina et Daphné, livrées à elles-mêmes, avaient été placées dans un orphelinat et confiées à Minerva Smirt, une assistante sociale folle à lier, qui détestait les enfants et avait surtout pris les deux sœurs en grippe. Pendant presque deux ans, l'horrible Smirt avait placé Sabrina et Daphné dans des familles d'accueil où elles étaient devenues des bonnes à tout faire. Ces parents d'adoption, loin de leur dispenser des trésors de tendresse, les avaient exploitées, les forçant à nettoyer leurs piscines ou à creuser des trous pour y planter des choux. Certains avaient accepté de s'occuper d'elles pour toucher l'allocation d'aide de l'État, et d'autres juste parce qu'ils avaient un grain.

Le jour où Mamie Relda avait pris les fillettes sous son aile, Sabrina était convaincue que la vieille dame comptait au nombre de ces fous furieux. Primo, leur grand-mère était *censée* être morte. Secundo, Relda habitait à Port-Ferries, une petite ville bâtie au bord de l'Hudson, à des kilomètres de toute civilisation. Enfin, et plus étonnant, Mamie Relda *soutenait* que

leurs voisins et tous les habitants de ce trou perdu étaient des créatures de contes de fées ! Rien que ça !

Mamie Relda prétendait ainsi que le maire de Port-Ferries était le Prince Charmant, que les Trois Petits Cochons dirigeaient la police, que les sorcières servaient crêpes, beignets et autres douceurs dans le restaurant du coin et que les ogres jouaient les gentils facteurs. Cerise sur le gâteau, Mamie Relda affirmait que Sabrina et Daphné étaient les descendantes de Jacob et Wilhelm Grimm, les deux célèbres frères, dont les contes de fées n'étaient pas une fiction mais la chronique d'événements réels, archivés et tenus à jour à chaque nouvelle génération. Et tous les Grimm, depuis Jacob et Wilhelm, avaient une mission : enquêter sur chaque crime étrange et garder à l'œil les créatures de contes de fées, appelées les Findétemps, réputées un tantinet facétieuses.

Pour résumer, les fillettes étaient les dernières d'une longue lignée de « détectives de contes de fées ».

Face à de telles élucubrations, Sabrina avait conclu que sa prétentue grand-mère avait oublié d'avaler ses petites pilules roses contre les crises de démence, jusqu'au jour où un géant avait débarqué et enlevé la vieille dame. Adieu les divagations, bonjour la vraie vie...

Les sœurs Grimm avaient sauvé leur grand-mère et accepté de devenir des détectives de contes de fées, Daphné avec enthousiasme, Sabrina plutôt avec réticence. À partir de ce moment-là, toutes deux avaient plongé tête la première dans le crime organisé de Port-Ferries et enquêté sur les malfrats et autres dingos qui y sévissaient.

Daphné aimait passionnément leur nouvelle vie. Normal : quelle petite fille de sept ans aurait refusé d'habiter dans une ville remplie de fées et autres contes à dormir debout, devenus réalité ? Mais Sabrina ne réussissait vraiment pas à s'habituer aux créatures insolites qu'elle croisait. Pire, elle se méfiait des Findétemps, autant que les Findétemps se méfiaient de la famille Grimm. Certains pensaient que c'étaient des empêcheurs de tourner en rond, d'autres les méprisaient. Logique, après tout... Les Findétemps étaient piégés à Port-Ferries à cause des frères Grimm. Deux cents ans plus tôt,

Wilhelm Grimm avait fait construire une barrière magique autour de la ville pour maîtriser une rébellion des Findétemps contre leurs voisins humains. Depuis, les Findétemps, bons ou mauvais, étaient prisonniers à Port-Ferries, et la plupart considéraient les Grimm comme leurs geôliers.

Sabrina se méfiait des Findétemps surtout à cause de la marque de la main rouge découverte sur le pare-brise de la voiture de ses parents, après leur enlèvement. C'était la signature d'une organisation secrète de Findétemps : la Main Rouge. On ne savait rien d'eux, personne ne connaissait l'identité de leur chef, le mystérieux Maître.

Grâce à une confrontation avec le Petit Chaperon Rouge, un agent de la Main Rouge, les parents de Sabrina et de Daphné avaient été retrouvés. Hélas, Henri et Véronique Grimm étaient sous l'empire d'un charme que leurs deux filles ne savaient comment rompre.

Puck, un de leurs amis, avait été blessé en se battant avec elles contre le Petit Chaperon Rouge et son féroce jaseroque. Le monstre avait déchiré l'une de ses ailes magiques et, depuis, Puck était dans un état grave. Les Grimm avaient tué le jaseroque avec le glaive vorpal. Par chance, cette épée avait le pouvoir de tout trancher, même la barrière magique réputée infranchissable qui ceignait Port-Ferries. Laissant Henri et Véronique en de bonnes mains, Sabrina, Daphné, Mamie Relda et leurs fidèles amis étaient partis dans la guimbarde familiale avec le pauvre Puck. Ils avaient ouvert une brèche assez grande dans la barrière magique pour y faire passer la voiture familiale.

Ils roulaient maintenant vers le Royaume des Fées, en espérant que son peuple guérirait Puck.

Sabrina soupirait, se demandant pour la centième fois quand ils arriveraient, lorsqu'elle remarqua les lumières rouge et bleue d'un gyrophare derrière eux.

M. Canis se gara et coupa le moteur.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Sabrina.

— C'est la police, expliqua Mamie, en échangeant un regard inquiet avec M. Canis.

On frappa contre la vitre de la portière de M. Canis, qui la fit aussitôt coulisser. Un officier de police, vêtu d'une veste bleue et

portant des lunettes de soleil, regarda à l'intérieur. Il observa les Grimm et leurs amis, d'un air soupçonneux.

— Vous savez pourquoi je vous ai obligé à vous arrêter ?

— Parce que nous roulons trop vite ? hasarda M. Canis.

— Non, parce que votre véhicule enfreint au moins cent réglementations sur la protection de l'environnement et sur la sécurité routière ! Permis de conduire, siouplâit !

M. Canis regarda Mamie Relda, puis le policier.

— Je crains de ne pas avoir de permis de conduire...

Le policier rit, incrédule.

— Vous vous moquez de moi ? Puisque c'est comme ça, ouste ! tout le monde dehors !

— Écoutez, monsieur l'officier, je suis certain que nous pouvons...

Le policier se pencha. Il ne riait plus.

— J'ai dit : tout le monde sort de la voiture.

Mamie se tourna vers les fillettes et M. Jambonnet.

— Alors, sortons de la voiture...

Daphné dormait si profondément que Sabrina dut la secouer.

— Keskispasse ? bredouilla la petite fille, mal réveillée.

— Descends vite. On va en prison, répondit Sabrina en l'aidant.

M. Canis s'était arrêté sur un pont. Le vent qui montait de la rivière soufflait fort et des bourrasques les secouaient sans cesse. Sabrina, réfrigérée, regarda les voitures et les camions qui roulaient à toute vitesse. Quelle journée affreuse... Des nuages noirs amoncelés dans le ciel présageaient le pire.

— Officier, si je peux vous aider..., intervint M. Jambonnet en remontant son pantalon. Autrefois, j'étais le shérif de Port-Ferries et...

— Port quoi ?

— Port-Ferries. À deux heures d'ici environ.

— Si vous avez été shérif, vous devriez savoir que c'est interdit et dangereux de laisser conduire quelqu'un qui n'a pas son permis.

Le policier regarda de nouveau dans la voiture et remarqua Puck.

— Qui c'est, ce petit gars ?

— C'est mon petit-fils. Il est malade. Nous allons chez le médecin, répondit Mamie Relda.

— Pas dans cette casserole ambulante, madame ! coupa le policier. Je saisis ce véhicule pour le bien de l'humanité ! Je vais appeler une ambulance, qui vous conduira à l'hôpital.

Il demanda un camion de remorquage par talkie-walkie, sans cesser de dévisager les Grimm et leurs amis d'un air méfiant.

— Si jamais Puck va à l'hôpital, on va découvrir qu'il n'est pas un humain, murmura M. Jambonnet à l'oreille de Mamie Relda.

— Ce garçon a besoin d'un médecin très particulier, expliqua M. Canis au policier.

— Et le diable a besoin d'un verre d'eau glacée ! riposta le policier. Vous devriez plutôt vous faire du souci pour vous ! Vous aurez de la veine si vous ne passez pas la nuit en prison. Quelqu'un a ses papiers ?

— Oui, naturellement, répondit Mamie Relda en fouillant dans son sac. Voyons, voyons, ma carte d'identité doit être quelque part là-dedans...

Mais le policier s'intéressait maintenant à M. Canis, dont le postérieur s'ornait coquettement d'une queue touffue. Il l'observa pendant un bon moment, puis se posta derrière M. Canis pour mieux voir.

— Ça alors, c'est une queue ? lui demanda-t-il enfin.



Anxieuse, Sabrina regarda le vieil homme qui transpirait malgré le froid glacial. Il semblait à la fois nerveux et furieux. Elle lui avait souvent vu cette expression, ces derniers temps, quand il allait se transformer.

— Du calme..., dit Sabrina d'une voix pressante à M. Canis.

Mais ce dernier ne parut pas l'entendre. Sa métamorphose se poursuivait. Son nez s'allongea pour devenir un museau poilu. Sa nuque et le dos de ses mains se couvrirent d'un pelage épais. Il grossit, grandit et son costume devenu trop petit craqua aux coutures. Ses ongles s'allongèrent et devinrent des griffes noires, tandis que ses dents se transformaient en de longues canines menaçantes. Il revenait à sa forme initiale de Grand Méchant Loup.

Surpris, le policier saisit son arme.

— Oh, la voici ! s'exclama soudain Mamie.

Elle sortit la main de son sac et envoya de la poussière rose au visage du policier. Celui-ci se figea, se troubla et son regard devint vitreux.

— Vous savez, être policier, c'est parfois terriblement ennuyeux, continua Mamie.

— À qui le dites-vous, m'dame, répondit le policier d'une voix endormie.

— Eh oui... c'est parce que vous n'avez pincé personne pour excès de vitesse, aujourd'hui...

— Ça c'est vrai, aujourd'hui, je n'ai pas eu de chance, m'dame.

— Alors retournez vite à votre voiture et passez un bon après-midi ! dit Mamie avec bienveillance.

— Pas de problème, m'dame, répondit le policier, obéissant.

Il remonta dans sa voiture de patrouille et démarra.

— Quelle chance d'avoir emporté de la poussière d'oubli ! constata Mamie, soulagée.

Elle posa la main sur l'épaule de M. Canis. Sa métamorphose cessa aussitôt et il reprit son apparence humaine.

— Relda, je suis vraiment désolé... J'ai lutté, mais c'était trop tard. La situation m'a échappé...

— Il n'y a pas de mal, dit la vieille dame. Pour le reste de la journée, je vous conseille néanmoins de cacher votre queue.

Le vieux monsieur acquiesça et fit de son mieux pour bien la dissimuler.

— Regardez ! s'écria Sabrina en désignant la voiture de patrouille qui s'éloignait.

À l'arrière, le sigle NYPD se détachait en grosses lettres blanches.

— Il est de la police de New York !

— Mais bien sûr, regarde plutôt..., dit Mamie en lui montrant la ville, au-delà du pont.

Sur la ligne d'horizon se détachaient des immeubles dans le ciel animé d'un gracieux ballet d'avions et d'hélicoptères. Devant ce spectacle si familier, Sabrina sentit sa gorge se serrer et des larmes de joie lui monter aux yeux.

Daphné elle aussi était éblouie par la métropole qui brillait de mille feux. Un bâtiment dépassait tous les autres, surmonté

d'une flèche argentée. Elle serra frénétiquement la main de Sabrina.

— Regarde, c'est l'Empire State Building !

Daphné mit ses doigts dans sa bouche et les mordilla — son tic quand elle était contente et enthousiaste...

— On est à New York ! On est chez nous ! s'écria Sabrina.

Les fillettes sautèrent de joie, en scandant ces mots de plus en plus fort.

— Nous y voilà ! Enfin..., déclara M. Jambonnet qui s'approcha de la rambarde du pont.

M. Jambonnet avait bien des problèmes pour faire tenir son pantalon sur son bidon tout rond. Il le remonta jusqu'à la poitrine, puis se pencha au-dessus du parapet afin d'admirer la ville. Sabrina et Daphné remarquèrent qu'il avait les larmes aux yeux.

Daphné le serra dans ses bras avec élan.

— Oh non, ne pleurez pas, monsieur Jambonnet, sinon vous allez me faire pleurer aussi !

— Mais ce sont des larmes de joie, ma petite Daphné, expliqua-t-il. Je pensais ne jamais connaître New York.

— Vous allez a-do-rer ! C'est la plus belle ville du monde ! Il y a plein de choses à voir et à manger ! Hmm, je sens déjà l'odeur des hot dogs !

— Des hot dogs ! s'exclama M. Jambonnet dont le nez s'arrondit et devint tout rose.

Jambonnet se métamorphosait rarement. Il ne redevenait l'un des Trois Petits Cochons que lorsqu'il était très ému.

— J'ai dit quelque chose de mal ? murmura Daphné à l'oreille de Sabrina.

— On fait les hot dogs avec de la viande de porc, souffla Sabrina.

Daphné ne savait plus où se mettre.

— Ce que je voulais dire... bon... ben... les hot dogs... c'est... berk ! Je voulais parler des pizzas aux champignons, bien sûr !

La petite fille mendia l'approbation de Sabrina.

— Aux champignons ?

— Oui !

Sabrina hocha la tête. Mais Daphné était toujours embêtée.

— Non, aux brocolis ! Oh, comme il me tarde de manger une pizza aux brocolis ! C'est super de se promener dans la ville en mangeant une pizza aux brocolis !

— C'est bien connu, New York est célèbre pour ses brocolis ! renchérit Sabrina.

Daphné lui tira la langue.

— Viens voir comme c'est beau, Canis ! cria M. Jambonnet, coupant court aux délires culinaires des fillettes.

M. Canis s'approcha pour admirer la ville.

— Regarde tout ce que nous avons manqué..., lui dit Jambonnet.

Canis se pencha, fasciné.

Les deux hommes restèrent longtemps silencieux. Alors Sabrina comprit. Le monde avait continué de tourner pendant que les Findétemps étaient confinés à Port-Ferries. Les villes s'étaient agrandies, leurs gratte-ciel s'élevaient toujours plus haut, des maladies avaient disparu de la planète et des hommes avaient marché sur la Lune... Seulement, Canis et Jambonnet n'avaient pas été là pour le voir.

— Au fait, pourquoi sommes-nous à New York ? Je pensais que nous devions nous rendre au Royaume des Fées pour sauver la vie de Puck ? demanda Daphné.

— Mais nous y sommes, *liebling*. Le Royaume des Fées est à New York..., expliqua Mamie Relda.

Sabrina sentit soudain son visage devenir brûlant. Sa vue se brouilla puis tout devint noir. Quand elle rouvrit les yeux, elle était allongée sur le trottoir. Sa sœur, sa grand-mère et leurs deux amis se penchaient avec inquiétude sur elle.

— *Liebling* ? Ça va ? demanda Mamie.

M. Canisaida Sabrina à se relever. Elle avait le vertige et un peu la nausée.

— Tu as fait un petit malaise.

— Tu ne nous avais jamais dit qu'il y avait des Findétemps à New York... dit Sabrina en s'efforçant de se relever sans l'aide de Canis.

Mamie fronça les sourcils.

— Voyons, Sabrina, la barrière de Wilhelm n'a été dressée dans ce pays que vingt ans après l'arrivée des Findétemps ! La plupart d'entre eux ont déménagé...

— Combien ? coupa Sabrina.

— Combien de quoi, mon petit chou ? demanda Mamie Relda, inquiète.

— Combien de Findétemps vivent à New York ?

— Ma foi, je n'en sais rien, Sabrina, répondit la vieille dame, qui, d'un regard, implora l'aide de M. Jambonnet.

— Sans doute dix fées et cinq douzaines de créatures féeriques, affirma le petit homme rose et rond après réflexion. Du vivant de Wilhelm, nous avions les meilleurs rapports avec eux...

Sabrina fondit en larmes. Elle était sous le choc. Depuis que Mamie Relda les avait accueillies, elle s'était imaginé qu'elle retournerait un jour à New York avec Daphné et ses parents, et qu'elle reprendrait sa vie d'avant. Leur passage chez les Findétemps n'aurait été qu'un bref épisode, un cauchemar à oublier. Mais elle comprenait maintenant qu'elle ne pourrait jamais se débarrasser des Findétemps.

— Sabrina, que se passe-t-il ? la pressa Daphné.

Elle ne répondit pas. Elle tourna le dos aux autres et contempla New York. Sa joie de revoir sa chère ville avait complètement disparu. Elle ne la reconnaissait plus.

— C'est sans doute la fatigue du voyage..., déclara Mamie en caressant affectueusement le dos de Sabrina. Vous mourez tous de faim. Nous allons manger un morceau. Une bonne soupe bien chaude, par exemple ?

Un silence embarrassé tomba sur la petite troupe, puis M. Canis prit la parole.

— Avant, nous devons retrouver le peuple de Puck. Où est le Royaume des Fées ?

Mamie soupira.

— Les chroniques des Grimm restent vagues sur les Findétemps de New York... Je sais seulement qu'il se cache quelque part dans la ville...

Elle fouilla dans son sac et en sortit une enveloppe.

— L'un de mes contacts m'a envoyé ceci l'année dernière.

Daphné sortit une lettre de l'enveloppe et la lut à voix haute, en butant sur les mots les plus difficiles.

Chère Madame Grimm,

Je suis désolée du deuil qui vous frappe. Basil était un père pour moi... J'ai eu le cœur brisé de ne pouvoir être à vos cotés et aux cotés d'Henri, et, surtout, je m'en veux d'être en partie responsable de cette tragédie. Jacob et moi n'avons jamais pensé que ma fuite de Port-Ferries déchaînerait tant de malheurs... J'espère que vous le savez et que vous me pardonnerez...

J'ai trouvé le Royaume des Fées : il est caché dans la Grosse Pomme, autrement dit, la belle ville de New York. On m'a proposé d'y rester aussi longtemps que je le désirais. Obéron est très occupé à gérer son royaume, et Titania... eh bien, je suis certaine que vous avez entendu les histoires qui courrent sur elle. Une fois que j'aurai trouvé du travail et que j'aurai un peu d'argent, je partirai explorer le vaste monde. En attendant, si jamais vous passez à New York, allez donc au parc et jouez à « Toc toc. Qui est là ? » avec Hans Christian Andersen !

Amitiés. G.

— C'est qui, G. ? demanda Daphné.

— Une vieille amie de votre père..., répondit Mamie.

Sabrina et Daphné échangèrent un regard entendu. Leur père avait été amoureux d'une Findétemps avant de rencontrer leur mère, mais tout le monde gardait le secret sur son identité.

— On ne pourrait pas appeler cette G. pour obtenir des informations plus précises ? demanda Jambonnet.

— Ça, ce serait une bonne idée, renchérit Canis avec ironie.

— Il n'y a rien d'autre dans l'enveloppe ? s'enquit Daphné.

Mamie Relda regarda dedans. Vide.

— On n'a pas le temps de s'occuper de ces bêtises, grommela M. Canis.

— C'est pourtant notre seul indice..., déclara Mamie Relda.

— Il faut trouver Hans Christian Andersen tout de suite ! dit Daphné.

Mamie Relda secoua la tête.

— Voyons, Daphné, Andersen n'est pas un Findétemps. C'est un écrivain qui a raconté leurs histoires. Il est mort depuis belle lurette.

— Comme si tu ne le savais pas, grosse andouille ! dit Sabrina à Daphné. Ses dates de naissance et de mort sont gravées sur sa statue dans Central Park.

— Il y a une statue de Hans Christian Andersen dans Central Park ? s'exclama Mamie. Sabrina, tu es géniale ! Tu peux nous y conduire ?

Sabrina acquiesça à contrecœur.

Une fois que la petite troupe eut repris la route, Mamie Relda lui tendit le livre qu'elle lisait.

— Daphné et toi, vous devriez y jeter un coup d'œil, lui dit-elle. Vous apprendrez tout sur le Royaume des Fées...

Sabrina lut le titre. Il s'agissait du *Songe d'une nuit d'été*, la pièce du grand auteur dramatique anglais, William Shakespeare.

Daphné commença à le feuilleter.

— C'est écrit dans une langue que je ne comprends même pas ! C'est quoi, ce charabia ?

— C'est de l'anglais du XVII^e siècle, expliqua M. Jambonnet.

Quelques minutes plus tard, les Grimm et leurs amis avaient franchi le pont et circulaient dans les rues et les avenues de New York. Daphné, fascinée, en oublia son livre pour montrer aux autres le restaurant préféré de son père et le parc où elles se promenaient avec leur mère, le dimanche après-midi. Sabrina regardait aussi par la vitre, mais sans joie, parce que désormais New York ne serait plus jamais pareille à ses yeux.

New York, une ville normale ? Pas avec des Findétemps qui grouillaient dans ses rues. C'était dégoûtant.

En ce jeudi après-midi, la circulation était épouvantable.

Sans doute parce que Noël approchait... Dans les artères bondées, la vieille guimbarde avançait comme un escargot.

Ils arrivèrent enfin près de Central Parle. Après avoir longtemps tourné, M. Canis trouva une place. Quand la petite troupe descendit, la voiture bringuebala, pétarada et émit des petits nuages de fumée noire, qui attirèrent les gens apeurés à

leurs fenêtres. Ayant emmitouflé Puck dans plusieurs couvertures, ils se mirent en marche sur les trottoirs enneigés.

Sabrina en tête, ils longèrent un mur de pierre jusqu'à l'une des nombreuses entrées du parc et prirent un sentier qui sinuait jusque vers un étang artificiel, bordé de bancs. L'été, les amateurs de petits bateaux aimait faire naviguer leurs joujoux sur sa surface miroitante. *Maman aimait tellement ce coin du parc...*, se souvint Sabrina. Véronique les y emmenait, le week-end, et toutes les trois, elles passaient des heures à observer les badauds.

— Tu es sûre que c'est là ? demanda M. Jambonnet.

Sabrina lui montra la statue de bronze d'Andersen qui s'élevait au-delà de l'étang. L'écrivain en redingote et col cravate était assis sur un banc, son haut-de-forme posé à côté de lui. Il tendait la main vers le Vilain Petit Canard, le héros de son conte le plus célèbre.

— Si vous voulez mon avis, Relda, notre contact se moque de nous ! confia M. Canis alors qu'ils s'approchaient de la statue.

Il jeta un regard méfiant à un individu installé sur un banc tout proche qui buvait au goulot le contenu d'une bouteille cachée dans un sac en papier.

Mamie Relda sortit de nouveau la lettre de son sac pour en relire les instructions à haute voix.

— Nous devons jouer à « Toc toc. Qui est là ? » avec Andersen.

— C'est quoi, « Toc toc. Qui est là ? » ? gronda M. Canis.

— Vous ne connaissez pas cette devinette ? s'exclama Daphné.

— Canis ne joue jamais aux devinettes, expliqua Jambonnet.

— C'est facile. Voilà, moi je dis « Toc toc ».

M. Canis resta muet.

— Et vous, vous êtes censé répondre : « Qui est là ? », continua Daphné.

— Pourquoi ?

— Parce que !

M. Canis poussa un soupir d'impatience.

— Bon. Qui est là ?

— Une vache !

Le vieil homme parut complètement perdu.

— Vous êtes censé répondre : « Une vache qui fait quoi ? », expliqua Mamie Relda.

— Super ! aboya M. Canis, énervé. Une vache qui fait quoi ?

— Une vache ne fait pas coua, elle fait meuh !

Jambonnet éclata de rire, Mamie Relda aussi, mais le regard furieux de Canis les réduisit immédiatement au silence.

— Essayons toujours avec Andersen..., conclut Mamie Relda en s'approchant de la statue. Toc toc...

Manque de chance, rien ne se passa.

— Et si on criait ? proposa M. Jambonnet, qui se mit aussitôt à hurler « Toc toc » de toute la force de ses poumons.

Les autres l'imitèrent. Le drôle de type assis sur le banc grommela que les dingues avaient envahi la planète et fila sans demander son reste.

— Superdrôle ! marmonna Sabrina. Qui a une autre idée avant qu'on nous embarque chez les fous ?

— Au fait, où est Daphné ? l'interrompit Mamie Relda.

Sabrina regarda tout autour. Sa petite sœur avait disparu.

— Daphné ! cria-t-elle, la peur au ventre.

C'était sa faute ! Elle devait surveiller sa sœur.

— Je ne sens pas son odeur..., déclara M. Canis qui flairait l'air.

— Mais enfin ! Elle était juste là ! s'écria Sabrina en proie à une panique croissante.

Soudain, Mamie Relda sourit et toucha la statue.

— J'ai une idée ! Toc toc.

Elle disparut aussitôt.

— Je pense que nous avons trouvé notre porte d'entrée..., expliqua M. Jambonnet en posant à son tour la main sur la statue.

Canis porta Puck contre la statue et la toucha lui aussi. Les deux hommes prononcèrent la formule magique et disparurent. Sabrina, restée seule dans le parc enneigé, observa l'écrivain et prit une grande inspiration, espérant que les autres avaient vraiment trouvé le chemin du Royaume des Fées.

Moi, avec mon manque de chance, je vais finir dans le ventre d'un monstre qui adore les devinettes idiotes, pensa-t-elle.

Sabrina murmura à contrecoeur :

— Toc toc.

Alors la statue d'Andersen s'anima. Ce dernier la regarda et lui sourit.

— Qui est là ?



2

Le petit bonhomme en pain d'Épice

Le monde se brouilla soudain devant les yeux de Sabrina, comme si elle avait été sur un manège qui tournait à une allure folle. Une seconde plus tard, le vertige se dissipa et elle se retrouva devant la devanture vieillotte d'une taverne, *À l'Œuf d'or*, d'où émanaient musique et rires.

Mais aucune trace de Daphné ni des autres. Il faisait un tel froid qu'ils avaient dû rentrer se mettre au chaud. Sabrina allait pousser la porte quand deux petits gars grassouillets en sortirent. Ils avaient des ailes roses, exactement comme Puck, même s'ils semblaient plus âgés. Le premier portait un survêtement rouge foncé et le second, un costume rayé.

Ils lancèrent un petit bonhomme tout rond et tout nu dans la neige.

— Combien de fois faudra-t-il te le dire, Empereur ! Pas de chaussures, pas de chemise, pas de repas ! s'écria la créature magique en survêtement. Et que ça ne te dispense pas d'enfiler un pantalon !

— Affirmatif. Ici, c'est un établissement respectable ! renchérit son compère en costume.

Avec ses bajoues et ses gros sourcils broussailleux, il ressemblait à un bouledogue.

— Eh bien, moi, j'affirme que je suis habillé ! s'écria majestueusement l'Empereur.

Il parlait d'une voix pâteuse et empestait l'alcool.

— Vous êtes trop bêtes pour voir mes beaux habits neufs !

— Le patron t'a refusé l'accès de sa taverne tant que tu ne respecteras pas le code vestimentaire ! reprit la créature magique à la tête de bouledogue.

Sur ces mots, il rentra avec son acolyte, abandonnant le petit homme tout rond et tout nu dans le froid. Ce dernier resta un instant les fesses dans la neige, puis il se releva et s'éloigna en jurant à mi-voix.

— Que la fête commence..., commenta Sabrina avec un gros soupir.

Là-dessus, elle poussa la porte de l'Œuf d'or.

Un bar en chêne, une cheminée et des tables meublaient la salle. Une odeur de steak frites flottait. Des créatures fantastiques, de toutes les formes et de toutes les tailles, étaient attablées. Un ogre jouait aux cartes avec un centaure, une princesse s'entretenait tranquillement avec six nains, et deux individus, mi-homme mi-corneille, parlaient avec passion de politique. De nombreux clients étaient accoudés au bar devant de grosses chopes mousseuses que leur apportait une serveuse au visage couleur café. Un très gros homme aux yeux jaunes jouait du piano au fond de la taverne.

Sabrina repéra Mamie Relda, Daphné et leurs amis près du bar. Dans sa hâte à les rejoindre, elle faillit trébucher sur un hérisson à cheval sur un poulet. Cette taverne lui donnait un peu le tournis et mal au ventre. Bizarre... elle avait l'impression d'être tombée entre les pages d'un livre de contes.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle quand elle eut rejoint les autres.

— À l'Œuf d'or, mon petit chou, la renseigna la serveuse, qui lavait des verres.

C'était une femme ronde comme une pêche bien mûre. Conquise par la chaleur de son sourire, Sabrina se détendit.

— On ne sert pas les mineurs, mais j'arriverai bien à te trouver un verre de limonade.

— C'est vous, la propriétaire de la taverne ? l'interrogea Jambonnet.

— Oh non, moi je fais tourner la maison pour le patron ! Momma pour vous servir. Je ne vous ai jamais vu par ici ? Vous êtes nouveau en ville ?

— Nous cherchons le Royaume des Fées, expliqua Mamie Relda.

Momma éclata de rire.

— Vous l'avez trouvé, ma bonne dame. Enfin, ce qu'il en reste !

— C'est impossible, voyons ! se récria Mamie Relda.

Sabrina regarda autour d'elle. Les clients étaient rares et plutôt pompettes. Rien à voir avec le Royaume des Fées des contes !

Une voix venue du sol l'arracha soudain à ses pensées.

— Hé, toi là-haut !

Sabrina baissa les yeux et faillit hurler à la vue d'un pain d'épice haut comme trois pommes qui la fusillait du regard.

— Fais gaffe où tu mets les pieds, gamine, ou ça va chauffer !

Sabrina fixait le pain d'épice, muette d'horreur. Ces trois derniers mois, elle avait parlé à des... comment dire... des choses qui n'étaient pas censées parler, mais elle n'arrivait toujours pas à s'y habituer et doutait même d'y parvenir un jour. Son mal de ventre revint illico.

— Tu regardes quoi ? cria le pain d'épice. On t'a jamais dit que c'était mal élevé de fixer les gens comme des bêtes curieuses ?

Pour la première fois de sa vie, Sabrina ne trouva rien à dire.

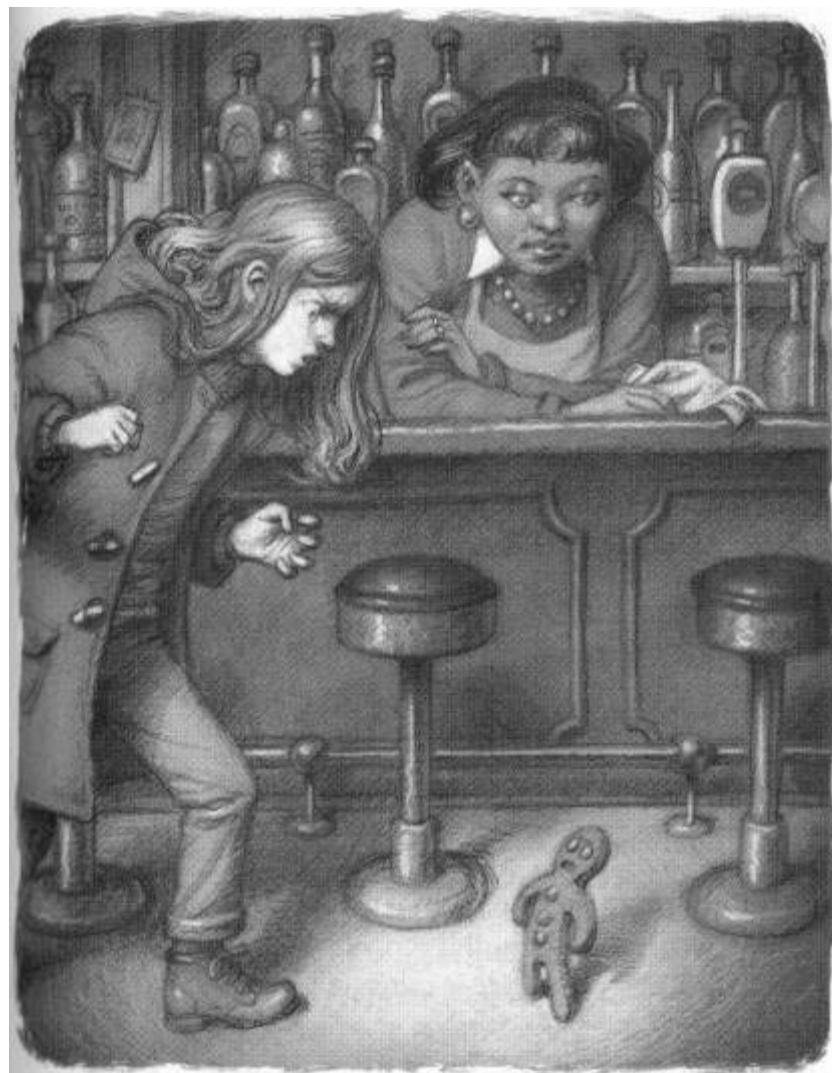
— Elle est désolée..., répondit Daphné à sa place. Ce n'est pas tous les jours qu'elle parle à un petit beurre, tu sais !

Le bonhomme en pain d'épice vira du brun au rouge et le glaçage de son visage se fronça sous l'effet de la colère.

— Dis donc, gamine, tu ne sais pas que les petits beurres sont carrés ? Est-ce que j'ai l'air d'être carré, moi ?

— Heu... pardon, fit Daphné. Je ne voulais pas...

— Espèce d'ignare ! Et après ça, on se demande pourquoi on maltraite notre petit peuple ! lâcha le bonhomme en pain d'épice. Nous ne sommes pas faits de la même pâte, sache-le !



Daphné, apeurée, se cacha derrière Sabrina.

— Mais calmez-vous, enfin ! Elle ne voulait pas vous vexer ! déclara Sabrina qui s'était ressaisie.

C'est alors qu'une boulette poisseuse percuta sa tête et se colla dans ses cheveux. Le bonhomme en pain d'épice arrachait déjà un autre bouton en fruit confit de son habit glacé au sirop, et il la visait.

— Tiens, prends ça, pâtissière à la noix !

— Je rêve ou tu viens de m'attaquer ? s'écria Sabrina.

— Un peu, mon neveu ! On est baba, hein, gamine ! hurla le bonhomme.

— T'as pas intérêt à me lancer un autre fruit confit, sinon il t'en cuira ! fit Sabrina plus fort que lui.

Mamie Relda essayait de la calmer quand le deuxième fruit confit heurta le nez de Sabrina.

— Il a osé ! cria-t-elle à la serveuse. Donnez-moi un grand verre de lait, que je le dévore tout cru !

Le bonhomme en pain d'épice, pas calmé, lui donna un coup de pied dans le tibia. Quoique petit, il lui fit très mal. Sabrina, furieuse, se pencha pour le ramasser. Le bonhomme lui fila entre les mains et traversa la salle en courant.

— Essaie donc de m'attraper, grande asperge mal cuite !

— Ne faites pas attention à lui, les filles..., intervint Mamie Relda.

— Mais c'est lui qui a commencé ! se plaignit Sabrina en retirant le fruit confit de ses cheveux.

— Désolée, ma cocotte, dit Momma, il semble tout sucre tout miel mais c'est un dur à cuire !

La serveuse se tordit de rire, ravie de son jeu de mots, tandis que les clients qui l'avaient entendue levaient les yeux au ciel.

— J'en ai des millions comme ça ! ajouta-t-elle.

— Nous sommes venus avec une créature magique très malade, déclara soudain M. Canis avec impatience. C'est une urgence : il a besoin de soins. Pouvez-vous nous aider ?

Momma lui montra le fond de la taverne.

— Par là. Les gardes vous conduiront au grand patron.

— Et qui est le patron, s'il vous plaît ? demanda Jambonnet poliment.

Sabrina regarda les gardes. Deux armoires à glace.

— Vous n'êtes vraiment pas d'ici, vous..., déclara Momma.

Mamie Relda entraîna son petit monde vers les gardes qui encadraient une double porte. Les deux hommes étaient dix fois trop grands pour leurs costumes. Malgré l'obscurité qui régnait dans la taverne, ils portaient de grosses lunettes noires.

— C'est pour quoi ? grogna l'un d'entre eux.

— Nous devons voir le grand patron, expliqua Mamie Relda.

— Désolé, madame, répondit l'autre, personne ne voit le grand patron.

— Mais..., reprit Mamie Relda.

— C'est la loi, alors bouge de là.

— On nous a pourtant bien dit de nous adresser à vous, intervint M. Jambonnet.

Les gardes se regardèrent, puis ils fermèrent leurs poings.

— Et moi, je vous dis de filer ! groagna le premier en faisant craquer ses jointures.

— Nous sommes avec une créature magique qui est malade et qui a besoin de soins, gronda Canis.

Le garde souleva la couverture qui enveloppait Puck et fronça les sourcils.

— Pas besoin ! décréta-t-il.

— C'est la meilleure ! s'écria Sabrina. Et pourquoi ?

— Puck a été blackboulé ! dit le second garde.

— Ça veut dire quoi ? demanda Daphné.

Sabrina haussa les épaules. En général, elle connaissait le sens des mots que lui demandait Daphné, mais là... inconnu au bataillon.

— Cela signifie qu'il n'est pas le bienvenu en ces lieux, traduisit le premier garde.

— Mais s'il ne reçoit pas de soins, il va mourir ! aboya Canis.

— Pas mon problème. Maintenant, circulez, papy ! dit le second en bousculant Canis.

— Cochon, approche donc que je te donne le petit, fit calmement le vieil homme.

Jambonnet prit Puck dans ses bras et Canis se métamorphosa pour la deuxième fois de la journée.

Mamie Relda posa une main apaisante sur son épaule.

— Mon cher ami, je suis certaine qu'il y a une autre façon de...

Elle n'avait pas terminé sa phrase que M. Canis avait doublé de taille et triplé sa musculature. Débordant de son costume dont les coutures craquèrent horriblement, il fondit sur les gardes qui ne semblaient pas du tout impressionnés.

— Écoute, grand-père, lui dit le second garde en bâillant, ton petit tour de passe-passe ne nous fait ni chaud ni froid, alors déguerpis avant que ça ne finisse mal.

Canis envoya un crochet du droit dans la mâchoire du garde qui alla s'écraser derrière le bar, où verres et bouteilles se fracassèrent sur sa tête. La musique cessa de jouer et tous les yeux se tournèrent vers les Grimm et leurs amis.

— Ça commence déjà à mal finir ! s'écria Canis.

À la surprise de Sabrina, le second garde se transforma à son tour. Il doubla de volume et devint vert pomme. Les pointes de ses oreilles s'effilèrent comme celles des chauve-souris et son menton s'allongea pour devenir plus grand que son nez. Deux gigantesques canines apparurent hors de sa bouche tandis que ses yeux s'injectaient de sang.

— Ciel, un gobelin ! s'écria Jambonnet.

Son gourdin noueux bien en main, le gobelin fit une fente tel un escrimeur et l'enfonça droit dans la poitrine de M. Canis. Le coup ne déstabilisa même pas le vieil homme, qui écarta le gourdin et le brisa de ses pattes velues. Puis il prit le garde par le collet et le jeta à terre.

— Le grand patron va vous tuer ! hurla l'autre garde qui se relevait derrière le bar.

Et il se métamorphosa en une créature aussi monstrueuse que son collègue.

— Qu'il essaie un peu ! dit Canis avec un rire mauvais. Tu crois qu'il fera le poids devant le Grand Méchant Loup ?

Sabrina fut parcourue d'un frisson. Oh là, M. Canis perdait le contrôle de son alter ego, enfin, de son autre soi-même, s'il parlait de lui à la troisième personne.

Une voix s'éleva soudain.

— Contrôle-toi, Findétemps !

Quatre êtres magiques surgirent comme par enchantement devant les Grimm et leurs amis, et les encerclèrent. Ils ressemblaient étonnamment à Puck, plus que les deux créatures que Sabrina avait vues devant la taverne à son arrivée. Même peau claire et mêmes cheveux blonds que Puck. Avec leurs jeans, leurs bottes noires, leurs vestes en cuir et leurs casquettes, ils auraient ressemblé aux autres enfants sans leurs

ailes roses et leurs arcs armés d'une flèche en acier dentelée qu'ils dirigeaient vers M. Canis.

Le chef s'approcha. Sous ses cheveux en broussaille ses yeux brillaient tels deux diamants. Ses ailes frétillaient rapidement, comme s'il était sensible à la tension qui flottait dans la taverne. Il ne semblait guère plus âgé que Sabrina, mais il avait l'assurance d'un adulte.

— Ils essaient de faire entrer un indésirable chez le grand patron ! gronda le second gobelin en essayant de se défaire de la poigne de fer de Canis.

— Lâche le garde ! ordonna la créature magique au vieil homme.

Canis lâcha le gobelin et le flaira en se léchant les babines. Ce qui fit de nouveau frissonner Sabrina.

— Je sens ta peur... mi-am, ça me donne faim.

Mamie Relda posa la main sur l'épaule de Canis.

— Allons allons, mon vieil ami..., lui dit-elle doucement.

Cette fois, elle réussit à le calmer. Canis reprit sa forme humaine, mais, pendant un bon moment, il regarda autour de lui comme s'il se réveillait d'un rêve étrange. Puis, l'air perdu, il baissa les yeux sur sa main gauche qui demeurait couverte de longs poils.

Le chef des créatures magiques s'adressa à M. Jambonnet, qui tenait toujours Puck dans ses bras.

— Voyons votre malade.

Jambonnet dévoila le visage fiévreux de Puck. Le chef pâlit. Il prit doucement le garçon affaibli dans ses bras et le serra contre lui.

— Il a une méchante blessure, expliqua Mamie Relda. Nous espérons que votre peuple pourra l'aider...

— Suivez-moi, coupa la créature magique alors que ses ailes se repliaient.

— Graine de Moutarde ! intervint l'un des gardes, ton père va...

Graine de Moutarde lança un regard dur au gobelin.

— Pas question que mon père entende parler de lui, compris ?

Une expression de peur passa dans le regard du gobelin.

— Oh oui, bien sûr..., bégaya-t-il.

L'air satisfait, le chef ouvrit la double porte. La famille Grimm et ses amis le suivirent dans un long couloir étroit, garni d'une multitude de portes, dont la dernière portait l'inscription « Réservé au personnel ». Le chef l'ouvrit et fit signe aux Grimm, à Canis et à Jambonnet d'entrer.

Ils se retrouvèrent dans une vaste salle. Une cheminée où crépitait un feu faisait face à un grand bureau en chêne. Des chaises Mackintosh à haut dossier étaient disposées ça et là. Sur l'une d'elles était assise une femme en robe et chaussures à motifs léopard qui portait aux oreilles de jolies créoles en or. Sabrina lui donnait dans les quarante ans. Malgré sa tenue voyante, elle était majestueuse : elle avait de longs cheveux bruns, coiffés avec art, et les yeux du même bleu incroyable que Graine de Moutarde. Une jolie fille de l'âge de Sabrina la coiffait. Ses sourcils restaient froncés, ce qui conférait à son visage un air soupçonneux et ombrageux. Son étrange petite robe pastel semblait être en soie de toile d'araignée.

— Graine de Moutarde ? Si tu cherches ton père, il n'est pas là ! dit la femme.

— Mère, c'est un miracle ! annonça le garçon en déposant le malade sur le sofa. Puck est de retour parmi nous !

Avec un cri, la femme et la fille s'agenouillèrent devant Puck et caressèrent son visage en sueur.

— Mon fils ! s'exclama la femme.

Sabrina était sidérée. Elle savait que Puck avait une mère, mais elle avait imaginé qu'il s'agissait d'une vieille dame brisée, physiquement et moralement, épuisée par les frasques de son fils. Or, cette femme était jeune et en bonne santé. De plus, elle semblait avoir toute sa tête.

— Papillon, va vite chercher Toile d'Araignée ! dit la femme à la fille. Qu'il vienne avec ses médicaments !

— Mais...

— Vite, je te dis ! coupa la mère de Puck.

Papillon sortit en courant alors que la femme demandait à Graine de Moutarde :

— Où as-tu trouvé ton frère ?

— C'est ton frère ? intervint Sabrina. Mais toi, tu es si... propre !

Puck était souvent sale comme un pou, souillé de la tête aux pieds de nourriture, de feuilles et de terre où il aimait tant se rouler. Pas de doute, Puck était un enfant adopté ! conclut Sabrina.

— Ce sont eux qui l'ont ramené, dit Graine de Moutarde en montrant les Grimm et leurs amis.

— Qu'avez-vous fait à mon fils ? demanda la mère de Puck en étudiant la petite troupe d'un air soupçonneux.

— Il s'est battu avec un jaseroque qui lui a arraché une aile, expliqua Sabrina avec un sentiment de culpabilité.

Puck s'était en effet battu pour la protéger.

La femme lui adressa un regard glacial.

— Et où mon fils a-t-il rencontré un jaseroque ?

— À Port-Ferries, répliqua Daphné. C'est là qu'il vit. Avec nous.

La femme fronça les sourcils.

— Ah ! il était donc à Port-Ferries...

— Je me présente, Relda Grimm, intervint Mamie. Je m'occupe de Puck depuis quelque temps, et ces petites sont...

— Grimm ! Encore ces fauteurs de trouble ! coupa la femme.

Sabrina soupira. Décidément, les Findétemps ne peuvent pas sentir les Grimm... pensa-t-elle. À cause de leur haine ancestrale envers Wilhelm ? À moins que Henri, son père, ne se soit mêlé des affaires des Findétemps ?

— Vous devez connaître notre père, il s'appelle Henri, hasarda Sabrina, histoire de tester sa théorie.

— Votre père ? Non ! Moi je pense à Véronique Grimm ! dit la mère de Puck.

— Véronique ? s'écrièrent les Grimm en chœur.

La petite voix de Daphné s'éleva.

— Vous connaissez vraiment notre maman ?

La femme recula comme si on l'avait frappée.

— Véronique Grimm avait des enfants ?

À ce moment, la petite fée qui répondait au nom de Papillon revint.

— Toile d'Araignée arrive, Votre Majesté.

— Parfait ! Graine de Moutarde, raccompagne ces personnes ! s'exclama sa mère. Nous n'avons plus besoin d'elles !

— Saperlotte ! intervint M. Jambonnet. Calmez-vous ! Nous voulons tous que Puck guérisse, alors...

— Vous pouvez partir sur vos deux pieds ou les pieds en avant, comme il vous plaira ! les menaça la femme.

M. Canis recula, le regard étincelant. Il allait répondre quand une voix furieuse s'éleva.

— Vous seule partirez les pieds devant, Madame !

Sabrina fit volte-face et découvrit derrière elle trois hommes de haute taille. Leur chef avait une barbe broussailleuse, un visage large et des cheveux rares. Il portait un costume noir à rayures, des chaussures faites sur mesure et une belle montre en or. Ses ailes battaient furieusement. Ses deux acolytes avaient l'un un survêtement, l'autre une tête de bouledogue. C'était eux que Sabrina avait vus à son arrivée à la taverne. Tous deux portaient maintenant un étui à violon.

Le chef prit la mère de Puck par les poignets et la secoua.

— Vous mettez ma patience à bout, Titania !

— Ne me touchez pas, Obéron ! cria Titania.

— Faites sortir ce traître ! cria Obéron en montrant le pauvre Puck.

Ses acolytes s'approchèrent du garçon malade.

— Il est blessé ! plaida Graine de Moutarde en s'interposant pour protéger son frère.

Obéron déversa sa colère sur son fils.

— Veux-tu être banni comme ton frère ? Blackboulé ?

Graine de Moutarde secoua la tête, mais il ne bougea pas d'un centimètre.

— Puck est ton fils ! Il est blessé, Obéron ! insista Titania.

— Puck n'est plus mon fils ! lâcha le roi en s'approchant de lui, les poings serrés. Il m'a trahi ! Il a nié des siècles de tradition. Dans notre vieux Pays des Fées, le roi des Fées aurait planté sa tête au bout d'une pique pour le punir de sa désobéissance !

— C'est quoi, une pique ? demanda Daphné.

— Une longue baguette pointue, expliqua Sabrina avec calme.

Daphné fit la moue.

— Vos traditions et votre Pays des Fées n'existent plus, déclara Titania.

— Plus pour longtemps ! s'exclama Obéron.

Soudain, un homme grand et mince, au visage sombre encadré de longs cheveux noirs, entra. Ses yeux enfouis dans leurs orbites étaient injectés de sang. Il portait une sacoche noire d'une main frêle.

— Vous m'avez fait demander ?

— Toile d'Araignée, je crains que l'on ne vous ait fait perdre votre temps. Nous n'aurons pas besoin de vos services aujourd'hui, dit Obéron en le congédiant d'un geste condescendant.

Obéron allait laisser Puck mourir ? se demanda Sabrina, pétrifiée.

— Attends ! s'exclama Titania.

Elle repoussa son mari et reprit d'une voix plus douce.

— Si tu laisses Toile d'Araignée soigner Puck, je te ferai un cadeau.

— Vas-tu me donner ce que je désire depuis toujours, Titania ?

— Je peux te donner le pouvoir sur toute notre communauté, Obéron.

— Je l'ai déjà ! dit le roi des fées avec un rire moqueur.

Ses deux sbires rirent aussi.

— Peut-être, mais tu n'as pas le respect. Et je te donnerai ce que tu as toujours désiré : du soutien, continua Titania. Je t'offrirai ce qui t'aidera à reconstruire ton précieux Royaume des Fées.

— Quoi ? demanda Obéron.

Titania montra Sabrina et Daphné.

— Les filles de Véronique Grimm.

Sa surprise passée, Obéron éclata de rire.

— Encore un de tes mensonges !

Titania prit Sabrina par le poignet.

— Dis-lui qui est ta mère, petite humaine.

— Véronique Grimm, répondit Sabrina en se dégageant. Mais vous vous trompez de Véronique Grimm. La mienne n'a jamais eu aucun rapport avec vos idioties !

Le regard d'Obéron étincela. Incapable d'en soutenir l'éclat, Sabrina détourna les yeux.

— C'est bon, soigne le garçon ! ordonna-t-il à Toile d'Araignée.

Puis il s'adressa à Titania.

— Seulement, quand il sera guéri, il retournera là où il a vécu ces dix dernières années.

Graine de Moutarde et Papillon parurent attristés par ces mots, mais Titania acquiesça et remercia.

Obéron s'adressa ensuite à l'être magique en survêtement.

— Bobby Larsouille, sonne donc le Magicien, j'ai besoin de lui !

Bobby Larsouille ouvrit son étui à violon. Il en sortit une mince baguette surmontée d'une étoile argentée qu'il agita adroitement. Puis, avec un mouvement du poignet particulièrement réussi, il fit apparaître un petit homme bedonnant avec des cheveux rares et un nez bulbeux comme une grosse patate germée. Il portait un pantalon gris, une chemise blanche et un tablier vert émeraude, sale et taché d'huile. L'air hagard, les yeux écarquillés, il regarda autour de lui.

Puis il fronça les sourcils.

— Bou diou, Majesté, j'étais en réunion !

Il avait un accent du Sud à couper au couteau.

— Des lutins et des Pères Noël viennent de me voir disparaître à leur nez et à leur barbe ! Ils vont halluciner ! Vous croyez peut-être que la poussière d'oubli pousse sur les arbres ? Eh bien, pas du tout ! C'est très cher et de plus en plus rare !

— Magicien, j'ai besoin de tes talents, coupa Obéron. Ce soir, nous avons un événement à célébrer. Je veux réunir tous les Findétemps de New York. Dis-leur que j'ai une... surprise !

— Une fête ? Ce soir ! Oh, bonne mère ! s'écria le Magicien. C'est impossible ! Je ne peux pas organiser une fête comme ça, rien qu'en claquant des doigts ! Il faut du temps pour organiser ce genre de chose !

L'être magique à la face de bouledogue prit le Magicien au collet.

— Tu es le Magicien. Tu peux tout faire.

— Bas les pattes, grand fada ! cria le petit bonhomme.

— Lâche-le, Tony Groslard, ordonna Obéron.

L'être magique fronça les sourcils, mais il relâcha l'homme qui se tortillait.

— D'accord pour votre fête, mais ne vous attendez pas non plus à un miracle ! prévint le Magicien.

— Bien, dit le roi.

Il regarda ses hommes puis leur montra Sabrina et Daphné, ainsi que le reste de la petite troupe.

— Enfermez-les. Ce serait dommage que le cadeau que je destine aux nôtres soit abîmé.

— D'ac, patron, répondit Bobby Larsouille alors qu'Obéron sortait.

— Maintenant, je voudrais rester seul avec Puck, intervint Toile d'Araignée en ouvrant sa sacoche.

Il en sortit des fioles remplies de poudres, des flacons vides, un mortier et un pilon. Il fit des mélanges et les pila dans son mortier.

— Tout le monde dehors ! ordonna Titania en sortant.

Papillon et Graine de Moutarde lui emboîtèrent le pas. Les Grimm et leurs amis restèrent à contrecœur avec cette boule de nerfs de Magicien, et les hommes d'Obéron.

Le Magicien sortit un boîtier en argent qui ressemblait à une télécommande et en pressa les touches à toute vitesse. Quand un faible « couac ! » s'en éleva, il le secoua furieusement. Puis il pressa d'autres touches et le rangea dans sa poche. Quand il releva enfin les yeux, il parut remarquer pour la première fois les Grimm et leurs amis.

— Bien le bonjour. À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il poliment.

La petite troupe suivit Bobby Larsouille et Tony Groslard dans le couloir. Sabrina sentit la main de Daphné se glisser dans la sienne et la serrer.

— N'aie pas peur, lui souffla Sabrina, qui se rassurait elle-même.

Les sbires d'Obéron étaient en effet capables de tout... Tony Groslard et Bobby Larsouille avaient des mains aussi grandes que des citrouilles, ils parlaient et agissaient de la même façon que les criminels des films policiers.

— Le patron veut que vous attendiez là, dit Bobby Larsouille en ouvrant l'une des nombreuses portes du couloir.

Il poussa tout le monde à l'intérieur d'un débarras bourré de boîtes, de tables et de chaises Mackintosh – mobilier identique à celui de la grande salle qu'ils venaient de quitter. Les deux hommes repartaient quand Sabrina protesta.

— Vous ne pouvez pas nous enfermer !

— Nous ne pouvons pas ? dit Tony Groslard à son acolyte. C'est pourtant ce que nous venons de faire, non ?

Tous deux ricanèrent.

— Non, vous ne pouvez pas ! grogna M. Canis en s'approchant.

Tony et Bobby ouvrirent leur étui à violon d'où ils tirèrent leur baguette magique. Ils l'agitèrent ensuite d'un air menaçant devant M. Canis qui recula.

— Vous n'êtes pas gentils ! commenta Daphné. Vous appartenez à quelle catégorie de Findétemps ?

— Nous sommes les parrains fées, dit Tony Groslard.

— Jamais entendu parler !

— Et c'est tant mieux ! répliqua Bobby Larsouille. Maintenant, pas un bruit, pas un geste, et tout ira bien.

Là-dessus il claqua la porte. Sabrina pressa aussitôt son oreille contre le battant. Elle entendit un déclic, signe qu'ils fermaient à clé, puis des murmures. Daphné s'approcha et tendit aussi l'oreille.

« Véronique, c'était une sacrée belle nana ! » fit Bobby.

« Avec de sacrées belles gambettes ! » renchérit Tony.

— C'est quoi, des gambettes ? demanda Daphné.

— Ils aimait les jambes de maman, expliqua Sabrina.

Puis les deux hommes s'éloignèrent et leurs voix devinrent inaudibles.

— C'est mauvais signe..., dit M. Jambonnet.

— Relda, laissez-moi faire ! Je peux les calmer en moins de deux ! jeta M. Canis.

— Plus tard, peut-être, mon cher ami, répondit Mamie Relda. Ils ont Puck, et Puck est blessé. Il serait plus sage d'attendre la suite des événements. Je doute que nous soyons en danger.

— Tu crois ça ! s'exclama Sabrina. Obéron a dit qu'il allait nous offrir aux Findétemps. Il faut trouver Puck et filer d'ici tout de suite !

— Moi, je pense qu'il faut rester, répliqua Daphné. On dirait qu'ils connaissent maman. Je serais bien contente de savoir qu'elle a été une détective de contes de fées. Pas vous ?

— Comme tu es naïve, ma pauvre fille ! gémit Sabrina.

— Je ne suis pas naïve ! protesta Daphné. Et d'abord, ça veut dire quoi, naïf ?

— Ça veut dire que tu crois tout ce qu'on te raconte ! Ils ne peuvent pas avoir connu maman ! Tu vois bien que nous sommes dans la famille de Puck. Le Roi des Filous ! C'est encore une de leurs blagues !

— Eh bien, moi, je n'en suis pas certaine, intervint Mamie Relda. Votre mère était une Grimm, après tout.

— Par le mariage, précisa Sabrina plus fort qu'elle ne l'aurait voulu. Maman était la seule personne normale de cette famille ! Elle aurait refusé de se mêler aux histoires des Findétemps !

— Mais elle connaissait leur existence. Elle vivait à Port-Ferries avec votre père lorsque vous êtes nées, expliqua Mamie Relda.

— Elle a raison, Sabrina, intervint Jambonnet. Votre mère et Henri ont participé à quelques aventures, avant qu'ils ne partent.

— Des aventures ? grogna M. Canis. Disons plutôt des expériences proches de la mort !

— C'est pour cette raison que Véronique s'est si bien intégrée à notre famille..., confia Mamie Relda avec un sourire. Elle avait le courage des femmes Grimm.

— Bon, ça suffit, maintenant ! cria Sabrina.

Elle devait défendre sa mère. Elle la connaissait mieux que personne ! Imaginer qu'elle se soit impliquée dans ces histoires abracadabrantes alors qu'elle n'y était même pas obligée était carrément ridicule. Sa mère était normale, avec un

comportement prévisible. Elle aimait les livres, les musées et ses filles. Plus tard, Sabrina serait exactement comme elle !

— Tu es trop zarbizoïde ! déclara tout à coup Daphné.

— Zarbizoïde ? Hein ? Quoi ? fit M. Jambonnet.

Daphné adorait inventer des mots.

— C'est mon nouveau mot ! Sabrina est zarbi bizarre !

Sabrina ignora l'insulte de sa sœur et s'adressa à sa grand-mère.

— Nous devrions partir maintenant ! la supplia-t-elle.

Mamie Relda secoua la tête et Sabrina n'insista pas.

Quand la vieille dame avait décidé quelque chose, impossible de la faire changer d'avis.

Abattus, ils passèrent l'heure suivante dans un profond silence. Puis Bobby Larsouille et Tony Groslard vinrent leur servir le souper. Au menu : hors-d'œuvre variés, salade, moules farcies et poulet au citron.

Ça semblait très bon et ça sentait encore meilleur. Sabrina mourait de faim, et pourtant elle refusa catégoriquement de toucher aux plats. Et si la nourriture était empoisonnée ? M. Canis flaira chaque mets et la rassura sur le sujet, mais Sabrina resta sur ses positions.

Peu après, le Magicien passa les voir. Il portait toujours ses vêtements sales et tachés. On aurait dit qu'il avait vieilli de cent ans et qu'il s'était arraché les derniers cheveux qui lui restaient sur la tête.

— Je suis désolé pour toute cette histoire, mes bons amis...

M. Canis n'hésita pas un instant : il sauta à la gorge du pauvre homme et l'envoya à terre. Puis il lui montra les dents en s'approchant de son cou.

— Nous avons des questions dont les réponses tardent à venir ! Et c'est très fatigant ! dit-il.

— Moi, je ne sais rien ! gémit le Magicien. Je le jure ! Obéron m'a envoyé vous chercher parce que la fête va commencer.

M. Canis regarda Mamie Relda, qui hocha la tête.

— Lâchez-le, Canis...

Ce dernier obéit. Le petit homme se releva, remit de l'ordre dans ses vêtements déjà passablement froissés, puis palpa avec prudence son cou à la recherche d'éventuelles morsures.

— Je suis désolé de ce qui vous arrive, mais je ne suis que l'envoyé du roi...

— Qui êtes-vous au juste ?

— Oscar Zoroastre Phadrig Isaac Norman Henkel Emmanuel Ambroise Diggs, dit-il en fouillant dans sa poche d'où il sortit sa télécommande argentée.

Il pressa sur une touche, attendit qu'une carte de visite en sorte et la tendit à Mamie Relda.

— *Le fameux Oscar Zoroastre Phadrig Isaac Norman Henkel Emmanuel Ambroise Diggs ?* dit-elle.

— Le seul et l'unique.

— Vous êtes un Findétemps ? demanda Daphné.

— Oui, ma petite demoiselle. Mes amis m'appellent Oz.

Daphné poussa un cri qui ressemblait à un hennissement et sautilla comme une folle. Quand elle se fut calmée, elle posa sa main sur sa bouche, tremblant et riant.

— Vous êtes mon chouchou !

Et elle sauta au cou du petit homme sidéré pour le serrer dans ses bras. Le Magicien se raidit comme s'il redoutait qu'elle ne l'étrangle.

— Chouchou ?

— Ouiii ! Mon chouchou de toujours !

— Ma foi, c'est bien agréable de rencontrer une fan, répliqua le Magicien en essayant de se libérer des petits bras de Daphné.

— Ne soyez pas trop flatté, intervint Sabrina. Elle fait pareil avec le livreur de pizzas !

Mamie Relda réussit à arracher Daphné des bras du Magicien.

— J'imagine que vous venez de Port-Ferries. Nous n'avons guère l'occasion de rencontrer nos voisins du Nord, reprit Oz.

Il sourit à Sabrina.

— Toi, tu es Sabrina. Je ne t'ai pas vue depuis bien longtemps... Ta mère venait souvent avec toi, au magasin. Une fois, elle t'avait assise sur les genoux du Père Noël et tu avais fait pipi dans ta culotte ! Ta mère était très gênée, mais moi, ça m'avait fait rire.

Sale menteur ! pensa Sabrina en rougissant. Le Findétemps jouait avec elle comme avec une marionnette et elle ne le supportait plus.

— Ma mère n'a jamais travaillé dans un magasin !

— Moi si. Chez Macy. Le grand magasin le plus célèbre de New York ! Ta mère et moi, nous étions très amis. Elle venait souvent me rendre visite.

Oz sourit ensuite à Daphné.

— Et toi, tu es Daphné. Je t'ai bercée quand tu n'étais encore qu'une petite crevette. Vous lui ressemblez tellement... Vous allez en briser, des coeurs, quand vous serez grandes...

Daphné regarda le Magicien comme si elle allait de nouveau lui sauter au cou.

— Sommes-nous prisonniers ? demanda Mamie Relda en montrant la porte.

Oz fronça les sourcils.

— Le roi préférerait dire « invités ».

— Des invités prisonniers, dit Jambonnet. Pourquoi ?

— Ma foi, je n'en sais pas plus que vous..., fit Oz. On me sonne seulement quand on a besoin de moi. Pour organiser une fête, par exemple. On ne prend jamais la peine de me donner des explications. Mais je vous promets que vous aurez bientôt la réponse à vos questions. Tout le monde vous attend... Allez, venez.

Les Grimm et leurs amis le suivirent à contrecœur jusque dans la taverne. Une assemblée des plus fantaisistes s'y trouvait. Il y avait des pirates, des nains, des gobelins, des animaux doués de parole et même un insecte de la taille de Sabrina, qui portait des lunettes. Une chanteuse blonde et sensuelle s'était jointe au pianiste aux yeux jaunes. Elle portait une robe à sequins qui étincelait et de longs gants blancs. Elle se déplaçait en tortillant des hanches et des fesses et en flirtant avec les hommes. Elle avait un sourire pour chacun.

— Comme elle est belle..., s'extasia Jambonnet.

— Mais inaccessible... Enfin, ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt, dit Oz. Elle s'appelle Bess et c'est la petite amie de Tony Groslard.

Obéron et Titania entrèrent, suivis de Graine de Moutarde, Toile d'Araignée, Papillon, et des êtres magiques en veste de cuir que la petite troupe avait rencontrés un peu plus tôt dans la journée.

La foule les accueillit avec des « bouh ! » et des « ouh ! », qui firent taire la chanteuse et le pianiste.

— Vous nous avez fait attendre, Obéron ! cria un ogre. J'ai respiré le même air qu'un houyhnhnm trop longtemps !

Vexé, le cheval qui se trouvait à côté de lui tira la langue à l'ogre et lui cracha dessus.

— Pourquoi cette invitation de dernière minute ? caqueta un poulet juché sur sa chaise. J'espère que je ne suis pas venu de Harlem pour rien. Ça fait une sacrée trotte, tout de même !

— Mes amis, j'ai un cadeau pour vous ! cria Obéron en s'avançant dans la foule. C'est Noël pour les Findétemp !

L'assemblée se déchaîna. Certains se levèrent en hurlant : « Encore un sale tour de magie ! » et « On ne nous prendra plus jamais pour des pommes ». Indifférent à ce tintamarre, Obéron fit un large sourire aux fillettes. Il fondit sur elles et les prit rudement par le bras, puis il les conduisit sur la scène, au fond de la taverne.

— Bon, vous annoncez la couleur, oui ou non ? dit Sabrina en essayant de se libérer de sa poigne vigoureuse.

Obéron l'ignora et s'adressa de nouveau à la foule.

— Silence ! Vous ne voulez donc pas votre cadeau de Noël ?

Chacun reprit sa place.

— Moi yahoo veux pas cadeau fée, brailla un homme chevelu et hirsute.

— Ah bon ? Vous ne voulez pas les filles de Véronique Grimm pour votre Noël ? s'exclama Obéron.

Ces mots réduisirent l'assemblée au silence. Tous restèrent immobiles, attentifs, pleins de méfiance. Sabrina regarda sa sœur, le cœur battant comme un tambour.

Je le savais, se dit-elle. Ils nous détestent, comme ceux de Port Ferries. Ils vont nous tuer !



3

Le crime



Sabrina prit une grande inspiration. Vite se calmer. Réflé-chir, et trouver une idée pour sortir tout le monde de là. Elle énumérait les combines auxquelles elle avait eu recours avec Daphné quand elles étaient encore sous la tutelle de l'orphelinat, lorsque, tilt ! la lumière se fit.

— Dis, Daphné, tu te souviens de M. Drisko ?

Sa sœur acquiesça.

— Bon. Ce qu'on a fait à Drisko, on le fait à Obéron, d'ac ?

M. Drisko avait été un parent d'accueil qui figurait parmi les pires qu'elles avaient connus. Ce doux cinglé les avait obligées à partager leur chambre avec quinze furets qui n'arrêtaient pas de tournicoter. Grâce à un documentaire qu'elle avait vu à la télévision au sujet de ces maudites bestioles, Sabrina savait que ces petits animaux étaient particulièrement joueurs. Le commentateur avait affirmé qu'ils faisaient aussi d'excellents animaux de compagnie. S'il avait rencontré les furets de Drisko, aussi mignons que diaboliques, il aurait changé d'avis. Ceux-là mordaient sans cesse Sabrina et Daphné, dévoraient les

chaussures, pissotaient tant et plus, et même sur l'oreiller de Daphné.

Un enfer !

Drisko disait que les furets étaient « les amours de sa vie », mais comme il avait un dos en mille morceaux et les gros orteils qui bourgeonnaient d'excroissances douloureuses, il ne pouvait s'en occuper. La solution ? Les sœurs Grimm, pardi ! Il les avait accueillies chez lui pour qu'elles nourrissent et soignent ses sales bestioles ! Ça avait mal fini : M. Drisko avait voulu donner une fessée aux fillettes qui refusaient de couper les griffes de ses bêtes chéries. Alors les petons pleins d'oignons de Drisko avaient passé un sale quart d'heure !

— À trois, on y va, murmura Sabrina.

Daphné acquiesça de nouveau.

— Un, deux, TROIS !



Les filles bondirent sur les pieds d'Obéron qu'elles écrasèrent de toutes leurs forces. Le Roi des Fées hurla de douleur et se plia en deux pour masser ses pieds martyrisés. Mal lui en prit, car elles en profitèrent pour lui sauter sur le dos et vlan ! le plaquer au sol. Une technique imparable ! Là-dessus, elles le criblèrent de coups. Quand Mamie Relda accourut, Obéron, roulé en boule, criaît grâce.

— Ça va, mes *lieblings* ? demanda la vieille dame.

— Il faut filer d'ici, sinon la foule va nous étriper ! s'écria Sabrina en prenant par la main sa sœur et sa grand-mère.

Du coin de l'œil, elle vit Tony Groslard et Bobby Larsouille qui se rapprochaient déjà dangereusement. Avec un peu de chance, elles pourraient filer par la porte de derrière.

— Attends ! Tu as entendu ça ? l'interrompit Daphné.

Un drôle de bruit, un énorme rire en fait, montait de l'assemblée en délire. Les Findétemps se tordaient tellement que certains dégringolaient de leur chaise. Les autres applaudissaient à tout rompre en se levant.

Bientôt, ce fut l'ovation.

— Grimm ! Grimm ! Grimm !

Le Magicien se précipita auprès d'Obéron et l'aida à se relever. Le roi était rouge de colère, mais à peine Oz lui eut-il murmuré quelques mots que la colère royale fondit comme neige au soleil.

— C'est leur mère tout craché ! s'exclama Obéron en s'approchant des Grimm.

L'assistance hurlait toujours de rire.

— Faisons gogaille et ripaille ! continua le roi. Ce soir, nous fêterons les filles de Véronique Grimm ! Ce soir, son rêve renaît !

— Hein ? Quel rêve ? s'étonna Sabrina.

Personne ne se donna la peine de lui répondre. Sans cesser d'acclamer les filles, les Findétemps les soulevèrent sur leurs épaules et les portèrent en triomphe autour de la grande salle.

— De quoi ils parlent ? demanda Daphné à Mamie Relda qui trottinait derrière elles.

Mamie Relda haussa les épaules.

— Ah, *liebling* ! je ne suis pas plus avancée que toi...

— Le jour de gloire est arrivé ! s'écria Obéron alors que les Findétemps déposaient les fillettes devant Oz et lui, pour se ruer vers le bar où Momma faisait couler le champagne à flots. Vous n'imaginez pas le miracle que vous venez d'accomplir !

— Alors là, je suis perdue ! confessa Daphné.

— Ce que notre roi veut dire, c'est que votre mère était unanimement estimée dans notre petite communauté toujours en bisbille, expliqua Oz. Après sa disparition, notre vie a changé. Nous nous sommes égarés, mais toutes les deux, vous allez nous aider à nous remettre dans le droit chemin...

— Je me demande bien comment, je n'ai que sept ans, fit remarquer Daphné.

— Écoutez, Obéron, nous n'avons pas l'intention de nous mêler de vos affaires, intervint Mamie Relda. Dès que Puck ira mieux, nous repartirons à Port-Ferries. Nous avons nos problèmes à régler, là-bas.

— Ma foi, moi, ça me va, répondit le roi. Vous pourrez reprendre la route après le festin. Nous allons bien manger et bien boire ! Les petites n'auront qu'à approuver ce que je dirai. Après, je vous confierai Puck et hop hop ! vous serez sur la route avant que minuit ne sonne !

— « Approuver ce que je dirai » ? Expliquez-vous, Obéron, déclara Jambonnet, méfiant.

— Il s'agit de dire aux Findétemps que le roi, c'est moi, et voilà ! D'affirmer que Véronique a toujours voulu que je sois leur roi. D'indiquer que c'est moi qui dois diriger la reconstruction du Royaume des Fées !

Tiens, tiens, Oz s'était assombri... remarqua Sabrina. Il allait parler, mais il ne pipa mot.

— Obéron, je crains que ce ne soit impossible, reprit Mamie Relda.

— Pourquoi « impossible » ? fit Obéron, surpris.

— Parce que nous ne savons pas si c'était le désir de Véronique. Nous ne savions même pas qu'elle s'était investie dans la vie de votre petite communauté, jusqu'à cet après-midi.

— Et je précise que nous doutons FORTEMENT de cet investissement ! renchérit Sabrina.

Non mais franchement. Et si c'était une mise en scène ? Un coup monté ?

Obéron se redressa. Son regard étincelait de colère et sa bouche était déformée par une horrible grimace.

Il les toisa du haut de sa grandeur.

— Vous allez m'obéir, vous m'entendez ? C'est trop important, et je n'ai pas le temps de vous expliquer !

— Mais..., reprit Mamie Relda.

— De plus, je peux interrompre les soins de Puck ! coupa Obéron.

— C'est une menace ? demanda Mamie Relda.

— C'est ce que c'est, répondit Obéron avec majesté. Ce soir, les filles diront ce que je leur demanderai de dire, un point c'est tout !

Là-dessus, il leur tourna le dos et se promena à travers l'assemblée qui les ovationnait encore. Oz adressa un pauvre sourire aux Grimm, puis il suivit le roi.

— Bon, alors, et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jambonnet.

Mamie Relda secoua la tête.

— Je n'en sais rien, Ernest... Vraiment rien.

La fête battait son plein. Les Findétemps ne cessaient de danser et de boire. Momma remplissait les verres à la chaîne. Quand la serveuse était survoltée, elle reprenait sa forme initiale, exactement comme M. Jambonnet. Elle redevenait une oie noire bien grasse, portant une charmante coiffe bleue à l'ancienne ! Au cours de la soirée, plus d'un invité ivre souffla sur ses plumes pour lui faire reprendre son apparence humaine.

Sabrina et Daphné ne savaient plus où donner de la tête. Les Findétemps voulaient tous serrer la main des filles de Véronique Grimm. (On allait lui arracher le bras, à force ! pensait Sabrina à chaque poignée vigoureuse.) Chacun avait sa petite histoire à raconter, une anecdote sur leur mère, sur la façon dont elle les avait aidés ou inspirés. Au fur et à mesure de ces témoignages, le moral de Sabrina lui dégringolait dans les chaussettes. Elle répugnait à l'admettre, mais elle devait se rendre à l'évidence : Véronique avait bel et bien participé à la vie des Findétemps de New York...

Chaque détail ternissait l'image qu'elle se faisait d'une mère à la vie normale et sans aventures abracadabantes... Chaque récit lui volait un peu de ses rêves et de ses espoirs...

Quant aux exigences d'Obéron... Ma foi, Sabrina ne savait pas grand-chose sur les Findétemps, pourtant elle était certaine de détester Obéron. Et à en juger par la réaction des Findétemps en début de soirée, son mépris semblait partagé. Obéron était un zARBIZOïde, comme aurait dit Daphné. Disait-il la vérité et toute la vérité sur Véronique ? Sa mère l'avait-elle vraiment soutenu ? Sabrina l'ignorait pour la bonne raison qu'elle ne savait plus qui était sa mère désormais. Et même si Obéron mentait, que faire ? C'était leur obéissance contre la vie de Puck...

Les petites Grimm étaient en train d'écouter les compliments d'une femme vêtue d'une robe en peau de singe, quand Oz, toujours monté sur des ressorts, les emmena à l'écart, au calme. Là, il sortit sa télécommande et pianota sur les touches. La télécommande ne fit que laisser échapper quelques cris de désespoir. Oz prit alors Sabrina et Daphné par la main et les regarda droit dans les yeux.

— Écoutez-moi bien, mes chouettes. Votre mère était l'une de mes meilleures amies, et je souffre de voir Obéron salir sa mémoire. C'est un imposteur. Et un menteur, par-dessus le marché ! Véronique n'a jamais voulu qu'il règne sur les Findétemps de New York !

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? demanda Sabrina. Vous avez entendu ses menaces ? Si on n'obéit pas, il interdira à Toile d'Araignée de soigner Puck.

Oz regarda autour de lui.

— Dites juste la vérité, mes poulettes : vous n'étiez pas au courant des projets de votre mère, mais vous avez la certitude qu'elle n'a jamais voulu qu'Obéron règne sur les nôtres ! Après, je créerai une diversion, et dans la panique qui suivra je vous conduirai auprès de Puck. Vous pourrez rentrer ensemble à Port-Ferries. Toile d'Araignée m'a assuré que le garçon était hors de danger et qu'il pouvait voyager.

— Ça me paraît bien dangereux..., commenta Sabrina.

— Ouais ! Trop bien ! coupa Daphné en se frottant les mains avec impatience.

Décidément elle n'avait peur de rien.

Oz sourit.

— Véronique serait fière de vous ! À plus tard !

Et il les salua d'une pirouette avant de disparaître dans la foule.

Les Findétemps mirent les tables bout à bout et placèrent des chaises tout autour. Ils les couvrirent ensuite de mets, de bougies et de boissons maltées.

Sur ces entrefaites, Graine de Moutarde, le frère de Puck, surgit devant Sabrina et Daphné.

— Puck va bien ! leur annonça-t-il, leur confirmant ainsi les dires d'Oz.

Il installa les filles aux places d'honneur. On leur servit aussitôt une assiette de pâtes à la sauce bolognaise.

— Quoi, c'est tout ? s'écria Daphné. Mais, moi, j'ai une faim d'ogresse !

Canis, Mamie Relda et Jambonnet s'installèrent près de Sabrina et de Daphné.

Bess, la belle chanteuse blonde, prit la chaise à côté de M. Jambonnet, juste en face de Tony Groslard qui avalait déjà goulûment ses pâtes. Bess sourit à Jambonnet, qui lui rendit son sourire. De rose il devint rouge cerise et détourna les yeux avec embarras. Le pauvre, il était mal.

— Ça ne va pas ? Vous êtes malade ? chuchota Sabrina à son oreille.

— Elle m'a souri..., fit Jambonnet en lui montrant la belle blonde. Dis, qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

— Elle vous dévore des yeux et elle sourit toujours, commenta Daphné. Elle trouve que vous êtes supersexy.

Le nez de Jambonnet s'arrondit en un groin sur lequel il loucha avant de le couvrir de sa paume. Un peu de tenue s'imposait.

Au même instant, Titania entra dans la salle de la taverne désormais transformée en salle de banquet. Graine de Moutarde la conduisit à sa place, au bout de la table, et s'assit à ses côtés.

Sabrina sentait le regard irrité de Titania sur elle, Daphné et Mamie Relda.

Oz déboula tout à coup et fondit sur Sabrina.

— Ça y est, tout est prêt ! lui murmura-t-il.

— C'est quoi, votre diversion ? demanda Sabrina sur le même ton.

Oz n'eut pas le temps de répondre, car une poule s'asseyait sur la chaise d'à côté en battant furieusement des ailes.

— Où est Obéron ? caqueta-t-elle en avalant tout rond de gros vers rouges.

— Un peu de patience, Billina ! répondit Oz. Il ne va plus tarder !

Le Magicien allait enfin répondre à Sabrina quand un affreux hurlement s'éleva. La porte du couloir s'ouvrit sur Papillon. Son visage décomposé était noyé de larmes et ses beaux cheveux flottaient sur ses épaules. Elle tomba à genoux et martela le sol de ses poings en gémissant.

— C'est Obéron ! C'est le roi !

Titania se leva si vite qu'elle renversa sa lourde chaise.

— Quoi encore ?

— Je l'ai trouvé dans son bureau ! Il a été empoisonné ! Il est mort !

— Ah, ben mince, alors ! dit quelqu'un.

Titania se rua dans le couloir, suivie par Graine de Moutarde. Les autres invités se levèrent, faisant tomber chaises et assiettes dans leur hâte.

— C'est ça, votre diversion ? demanda Sabrina à Oz.

Le Magicien paraissait abasourdi.

— Mais non ! Je n'y comprends rien...

Mamie Relda prit ses petites-filles par la main et se fraya tant bien que mal un chemin dans le couloir. Elles louvoyèrent entre les Findétemps jusqu'au bureau d'Obéron. Le spectacle qui les attendait glaça Sabrina. Le roi gisait, inanimé, sur le sol, une coupe en or entre ses mains. Son visage était un masque de douleur, comme si ses derniers instants avaient été un affreux supplice.

Titania se jeta sur son mari et hurla de désespoir comme si elle venait d'être mortellement blessée. Graine de Moutarde

voulut l'aider à se relever, mais elle le repoussa. Il recula et la laissa s'adonner à son chagrin.

— Qui a tué mon mari ? cria la reine.

Sabrina ne l'écoutait pas : sur la poitrine d'Obéron, il y avait une marque.

La marque de la Main Rouge.



4

Que l'enquête commence...



Si la colère avait eu un visage, elle aurait eu celui de Titania ! songea Sabrina, qui n'avait jamais vu pareil courroux. Des yeux de la reine semblaient jaillir des flammes qui se répandaient sur la foule comme des giclées d'acide. Les Findétemps, redoutant de croiser son regard, reculaient sur son passage en courbant la tête.

— L'un d'entre vous a tué mon mari ! rugit Titania en levant ses poings serrés vers le ciel. Qui ? Qui a du sang sur ses mains ? Que personne ne bouge ! Je vengerai mon mari, je vous tuerai tous jusqu'au dernier !

Le corps de la reine subit soudain une transformation inouïe. Son teint naturellement laiteux devint crayeux. Sous sa peau translucide ses veines formèrent bientôt un réseau aux multiples ramifications. Ses mains s'allongèrent et ses ongles devinrent interminables. Des flammèches jaillirent de ses cheveux et ses yeux lancèrent des éclairs électriques dans un crépitement aveuglant. Des ailes se déployèrent dans son dos et battirent avec une telle puissance qu'elles ébranlèrent les murs. Quand Titania se fut élevée au-dessus de l'assemblée paralysée par une peur sans nom, elle ouvrit la bouche et projeta sur les

invités un liquide en fusion. Tout ce que cette lave venimeuse toucha prit feu et fut aussitôt réduit en cendres.

Dans un concert de hurlements, les Findétemps se précipitèrent vers la porte en faisant fi des plus petits. M. Canis prit les filles sous son bras, comme un joueur de rugby, et fonça dans la mêlée.

— Sortons vite de là ! cria Mamie Relda.

Tony Groslard et Bobby Larsouille, qui plongeaient dans la foule pour échapper aux salves de lave de Titania, la bousculèrent rudement.

— Attendez..., dit tout à coup Jambonnet à la vieille dame.

Il fit demi-tour et revint vers la reine en colère.

— Ernest, vous êtes devenu fou, ma parole ! lança Mamie Relda.

Mais Jambonnet ne l'écoutait pas.

Toujours sous le bras de M. Canis, Sabrina vit le brave homme s'élancer au secours de la chanteuse blonde, sa voisine de table.

Bess, tétranisée, gisait sur le sol, tremblant de peur sous le regard meurtrier de Titania. Tony Groslard l'avait lâchement abandonnée à son sort.

— Non ! cria Jambonnet en levant une lourde chaise.

Il s'en servit comme d'un bouclier contre la lave destructrice de Titania. La reine poussa un cri de colère et enflamma la chaise de son souffle ardent. Si Jambonnet eut peur, il ne le montra pas. Il jeta sa chaise en feu sur la reine et aida Bess à se relever. Puis tous deux prirent la fuite derrière Canis et les Grimm.

La petite troupe ne reprit son souffle que lorsqu'elle fut dans la salle où Titania les avait reçus, plus tôt dans la journée.

— Vous allez bien, madame ? demanda Jambonnet à Bess.

— Madame ? C'est pour les vieilles dames ! objecta la jolie blonde, essoufflée mais toujours coquette. Appelez-moi donc Bess, cow-boy de mon cœur.

Jambonnet rougit.

— Ne restons pas là ! dit M. Canis.

— On ne peut pas partir sans Puck ! protesta Daphné.

M. Canis reposa les filles.

— Jambonnet, mets les petites et Mme Grimm à l'abri. Je vous rejoindrai une fois que j'aurai retrouvé le garçon !

— Je viens avec vous ! déclara Sabrina.

Canis secoua la tête.

— C'est ma faute si Puck a été blessé ! s'obstina Sabrina.

— Bon, d'accord, mais reste près de moi ! fit Canis en replongeant dans la foule.

Sabrina remonta le flot continu des Findétemps paniqués, essayant vainement de repérer Toile d'Araignée. Il devait être avec Puck dans l'une des nombreuses pièces dont les portes jalonnaient le long couloir.

Elle lui montra une première porte.

— Puck est peut-être là ?

Elle essaya d'ouvrir. Impossible.

Canis força la poignée, et la porte s'ouvrit sur un cagibi encombré de produits ménagers et de bouteilles. Sabrina tenta d'ouvrir une autre porte, également fermée... que Canis força aussi. C'était la bonne. À l'intérieur, Papillon faisait les cent pas devant une aubergine géante d'un beau mauve strié de vert et une table couverte de potions et de poudres. À leur vue, la petite fée se plaça devant l'aubergine pour la protéger.

— Comment osez-vous pénétrer ici !

— Où est Puck ? On doit prendre la fuite tout de suite ! la coupa Sabrina.

Canis ferma la porte derrière eux.

— Titania est devenue folle. Elle veut tuer tout le monde.

— Titania ne me fera jamais de mal à MOI !

M. Canis laissa échapper un grognement.

— Certes, pour la bonne raison que je t'en aurai fait avant.
Où est le garçon ?

La petite fée ouvrit des yeux pleins d'effroi et leur montra l'aubergine géante.

— Là.

— C'est Puck, ça ? demanda Sabrina, ébahie.

— Il doit rester dans un cocon jusqu'à ce que son aile soit guérie, expliqua Papillon.

Au même instant, un coup ébranla la porte avec une telle brutalité qu'elle faillit sortir de ses gonds.

— C'est Titania ! s'écria M. Canis.

— Comment va-t-on s'échapper de là ? s'exclama Sabrina.

M. Canis chercha en vain une issue. Il croisa le regard de Sabrina, qui crut y voir de la peur. Aussitôt après, sa taille doubla, tripla et son visage s'apparenta bientôt à la gueule d'un loup. Il donna un coup de poing dans le mur : un trou se forma, qu'il agrandit d'un nouveau coup.

— On file, les filles !

Sabrina avait peur du loup, mais elle avait encore plus peur de la reine au souffle démoniaque. Elle s'empara du cocon, étonnamment léger : il exhalait une épouvantable odeur de moisi et de pourri.

— Qui es-tu donc, Findétemps ? demanda Papillon à Canis.

— C'est le Grand Méchant Loup ! expliqua Sabrina.

— Le célèbre meurtrier ? s'étonna la petite fée. Pas question de vous suivre !

Au même instant, la porte explosa et Titania surgit devant eux, les ailes battant avec une violence formidable. Elle poussa un rugissement de lionne et cracha un jet de flammes dans leur direction.

— Comme il te plaira, Papillon ! s'égosilla Sabrina en serrant le cocon dans ses bras.

Et elle sortit par le trou, suivie par M. Canis. D'un battement de ses petites ailes de libellule roses, Papillon les rejoignit à toute vitesse.

Ils se retrouvèrent dans le parc, juste devant la statue d'Andersen où ils avaient joué à « Toc Toc. Qui est là ? » pour arriver devant l'Œuf d'or. Mais la taverne s'était volatilisée... Dommage. Sabrina y avait oublié son manteau et maintenant elle claquait des dents. Elle suivit Canis qui courait, en évitant de glisser sur la neige. Elle se tordit la cheville et faillit lâcher le cocon de Puck.

Papillon le lui arracha des mains.

— Tu n'as pas le droit de toucher au vaisseau guérisseur de Sa Majesté ! Donne-le-moi ! s'indigna-t-elle.

— Avec plaisir ! Reprends ce truc qui pue ! fit Sabrina en regardant autour d'elle.

Où se cacher ? Où se mettre à l'abri de la colère volcanique de Titania ?

Soudain, la reine surgit de nulle part. Elle s'éleva dans les airs et fondit sur eux.

M. Canis arracha un lampadaire de son socle de béton : grésillements et crépitements jaillirent dans l'air glacé. Il le brandit telle une batte de base-ball et frappa la reine de toutes ses forces, avec une telle violence qu'elle s'enfonça au plus profond du sol. Au bord du cratère, Canis attendit que Titania émerge du béton.

Mamie Relda, Daphné, Jambonnet et leur nouvelle amie Bess apparurent à leur tour et s'approchèrent en hâte.

— Nous devrions y aller..., dit Mamie Relda.

— C'est ce que je répète depuis ce matin ! rouspéta Sabrina.

Au même moment, Titania sortit du trou en hurlant sa rage.

— Que faire sinon fuir ? lança Canis.

— Tu n'as pas une idée, toi ? demanda Sabrina à Papillon. Elle va tous nous tuer...

— Pas moi, parce que je suis une princesse ! riposta la petite fée.

Tête à claques, songea Sabrina en serrant les dents. Quand cette histoire serait terminée, elle se ferait une joie de lui casser la figure ! Là-dessus, Graine de Moutarde et ses amis fées fondirent sur Titania. La reine se débattit avec des cris de rage tandis qu'ils l'attachaient. Sous les ordres de Graine de Moutarde les êtres fées l'attirèrent à l'endroit présumé de la taverne de l'Œuf d'or et pfuit ! se volatilisèrent.

Resté seul, Graine de Moutarde se posa à côté de Mamie Relda.

— Vous devez partir. Je m'occuperai de mon frère.

— On ne partira jamais sans Puck ! protesta Sabrina.

— Toi, l'enfant, je ne te parle pas, répliqua froidement Graine de Moutarde.

— C'est ça, ne me parle pas ! En tout cas, je ne laisserai personne ramener Puck auprès de ta mère ! explosa Sabrina.

— Je suis perdue, ma cocotte..., confia Mamie Relda à Sabrina. Tu parles de Puck comme s'il était parmi nous !

— Mais il l'est ! s'exclama Sabrina en montrant le cocon dans les bras de Papillon.

— Ça, c'est Puck ? fit Daphné en posant la main sur la chose puante.

Elle sentit une substance visqueuse.

— Pas de doute, ça, c'est Puck..., conclut-elle en observant sa paume poisseuse avec une grimace.

— Graine de Moutarde, en tant que fiancée de Puck, je vous jure que je m'occuperai de lui, intervint Papillon.

— La fiancée de Puck ! s'exclamèrent les autres.

Graine de Moutarde réfléchit, soupesant sa proposition, puis il acquiesça, à contrecœur.

— Vous pouvez partir avec Puck seulement si vous emmenez Papillon et si vous les protégez, dit-il à Mamie Relda. Mais ne quittez pas New York avec Puck !

— Désolé, mon grand, on file tout de suite ! le coupa Sabrina.

— Ne quittez pas New York ! répéta Graine de Moutarde.

Mamie Relda hocha la tête.

— Très bien, nous resterons...

L'être fée parut soulagé.

— Alors je vous laisse. Je dois retourner auprès de ma mère...

Là-dessus il vola vers l'endroit présumé de la taverne fée où il disparut en un clin d'œil.

Mamie Relda pressa son petit monde vers la sortie du parc. Quand ils furent assez loin, elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

— On doit retrouver la voiture et se débiner ! déclara Sabrina qui claquait des dents sans son manteau. Nous avons Puck, et donc aucune raison de rester plus longtemps ! Si jamais on reste, rebelote : on aura des blessés !

M. Canis retira sa veste et la passa sur ses épaules. Daphné, également sans manteau, vint se blottir contre Sabrina.

— Je suis d'accord avec la petite ! déclara Canis.

— Mais on ne devrait pas partir ! Il y a un nouveau mystère à élucider ! s'indigna Daphné. Nous pourrions aider à le résoudre !

— Justement ! Filons ! insista Sabrina.

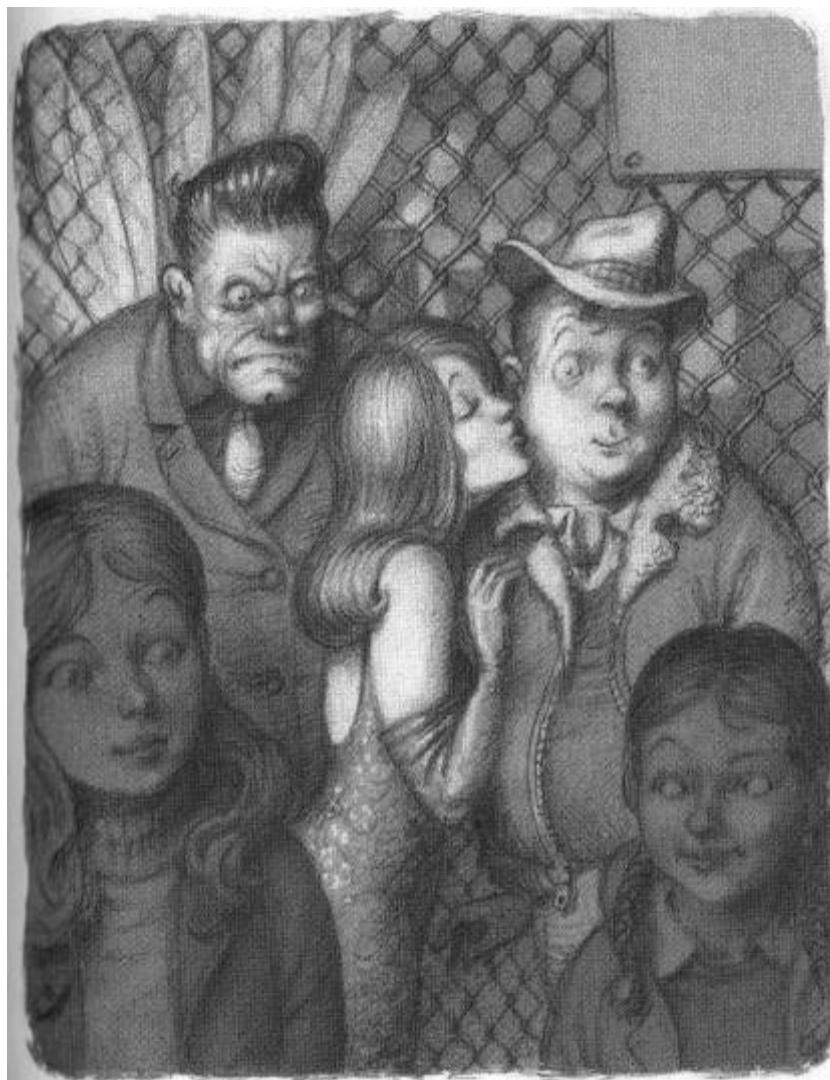
— Je pense que Daphné a raison, intervint Mamie Relda. Prenons une chambre dans un hôtel. Nous avons tous vu la marque rouge sur la poitrine d'Obéron. C'est bien la Main Rouge la responsable de son meurtre.

Sabrina allait de nouveau protester, mais Tony Groslard qui venait de les repérer fondit sur Bess.

— Ah, Bess ! Content que tu t'en sois sortie, ma poule !

— Ce n'est pas grâce à toi, en tout cas.

Bess embrassa Jambonnet sur la joue avec un soupir.



— Merci à toi, cow-boy... C'est quoi, ton petit nom, au fait ? roucoula-t-elle.

— Heu, Ernest..., balbutia Jambonnet en devenant tout rose.

Insupportable spectacle pour Tony Groslard : furieux, il entraîna Bess, sous le regard désespéré de Jambonnet.

Pendant ce temps, Mamie Relda avait hélé un taxi.

— Vous connaissez un hôtel avec parking ? demanda-t-elle au chauffeur.

Ce dernier secoua la tête.

— Laissez donc votre voiture où elle est, elle ne s'en portera pas plus mal, ma bonne dame.

Mamie Relda poussa les enfants dans le taxi, puis monta à l'avant. Elle fit coulisser la vitre de la portière.

— Prenez aussi un taxi, dit-elle à M. Canis et M. Jambonnet restés sur le trottoir.

— Moi, j'ai besoin d'air, je vais marcher un peu..., déclara Canis, qui semblait complètement perdu. Je retrouverai votre trace grâce à mon flair légendaire.

— Je l'accompagne, renchérit Jambonnet, j'aimerais bien visiter New York avant de rentrer à la maison. Rendez-vous au petit déjeuner ?

— D'accord. Surtout, soyez prudents !

Mamie Relda remonta sa vitre, et le taxi démarra.

— C'est ce machin-là qui empeste ? demanda le chauffeur en regardant le cocon aubergine dans son rétroviseur.

— C'est un projet pour l'école, mentit Sabrina. Une expérience scientifique.

— Plutôt un truc qui tue les microbes et l'appétit, ouais ! Z'avez pas honte de me faire subir une horreur pareille ?

— Dites donc, votre taxi ne sent pas non plus la rose ! riposta Sabrina. Ça vous arrive de l'aérer et d'y passer l'aspirateur ?

Le chauffeur grogna un peu et fixa la route. Bientôt, le taxi stoppa devant l'hôtel Fitzpatrick de Manhattan, un bâtiment ancien doté d'un auvent vert émeraude. Le portier les fit entrer dans le grand hall où il faisait bien chaud. Des touristes installés devant un bon feu de cheminée regardaient la neige tomber par la fenêtre.

— Oh là là, s'écria l'un d'eux en se pinçant le nez. On dirait que les égouts refluent !

— C'est pire que ça ! renchérit un autre.

Mamie Relda ne releva pas ces commentaires désagréables visant le cocon et s'approcha de la réception où elle demanda

trois chambres, une pour elles et les deux autres pour Jambonnet et Canis.

Un chasseur en livrée les conduisit à leur chambre, située au quatrième étage. Il y avait deux grands lits, une salle de bains en marbre et un dépliant touristique sur les merveilles de New York.

À peine étaient-ils entrés que Papillon explosa.

— C'est intolérable ! Je suis née princesse, je suis habituée à des égards et à davantage de raffinement. Il nous faut une chambre plus convenable pour le prince et pour moi. Une suite privée !

Sabrina leva les yeux au ciel.

Une voix s'éleva soudain.

— Bienvenue, madame Grimm...

Les Grimm et Papillon poussèrent un cri de surprise : Graine de Moutarde était assis devant la fenêtre, Oz derrière lui.

— Je suis heureux que personne parmi vous n'ait été blessé ce soir, reprit Graine de Moutarde. Vous avez sûrement compris que la violence de ma mère était due à son stress et à son immense chagrin.

— Ce n'était pas une raison pour nous allumer comme des torches ! lança Sabrina.

— Ouais ! C'est une vraie zARBIZoïde ! renchérit Daphné.

Oz s'approcha.

— C'est pourtant la seule à avoir gardé sa lucidité. Elle n'avait pas d'autre choix que de faire fuir tout le monde, le meurtrier y compris...

— Dans quel but ? interrogea Mamie Relda.

— Pour protéger le nouveau roi, continua Graine de Moutarde. Le criminel aurait pu supprimer l'héritier au trône du Royaume des Fées.

— C'est quoi, un héritier ? demanda Daphné.

— Quelqu'un qui reçoit quelque chose de ses parents, après leur mort, expliqua Sabrina.

Puis elle reprit à l'adresse de Graine de Moutarde :

— Je croyais qu'il n'y avait plus de Royaume des Fées ?

— Le Royaume des Fées existe toujours dans nos cœurs et dans nos espoirs, expliqua Graine de Moutarde. Un jour, nous

trouverons un moyen de le reconstruire, et ce jour-là nous aurons besoin d'un roi pour le gouverner.

— Si je comprends bien, ta mère a voulu nous rôtir pour te protéger ? commenta Daphné.

— Tu te trompes, je ne suis pas l'héritier de la couronne. Cet honneur revient à Puck, corrigea Graine de Moutarde.

— C'est Puck, le nouveau roi ? déclara Mamie Relda, abasourdie.

Graine de Moutarde hocha la tête.

— La protection de Puck était le principal souci de ma mère. Je savais que l'on pouvait vous faire confiance pour assurer sa sécurité. Après tout, c'est vous qui l'avez ramené parmi les siens.

— Titania ne nous soupçonne pas d'avoir tué Obéron, au moins ? reprit Mamie Relda.

Oz secoua la tête.

— Vous n'y êtes pour rien... Obéron a été empoisonné.

— À l'aide d'une potion préparée par un être fée, précisa Graine de Moutarde. Il faut une formule très puissante pour tuer un Findétemps. Les ingrédients de ce poison très spécial viennent du vieux pays des fées, et sa recette ne se transmet qu'entre nous. Seuls les fées et quelques Findétemps la possèdent.

— Vous avez des suspects ?

— Mon père avait de nombreux ennemis...

— Nous soupçonnons un être fée, ou quelqu'un qui aurait été aidé par un être fée, ajouta Oz.

— Maintenant, hélas, ce criminel court dans les rues de New York, reprit Graine de Moutarde. Nous connaissons votre réputation de détectives et nous voulons que vous le retrouviez.

Sabrina réfléchit. New York comptait huit millions d'habitants. La ville était divisée en cinq districts : le Bronx, le Queens, Staten Island, Manhattan et Brooklyn. Sans compter les centaines de kilomètres de lignes de métro qui en quadrillaient le sous-sol. Sabrina avait grandi à New York, mais la ville était si grande qu'en faire le tour était irréalisable. Rien à voir avec Port-Ferries où tout le monde se connaissait. De plus,

les Grimm ne connaissaient pas les Findétemps de New York. La mission semblait donc impossible...

— Ça ne sera pas facile..., convint Mamie Relda, qui en était arrivée à la même conclusion.

— Si vous avez autant de ressources que Véronique, je ne doute pas de votre réussite ! affirma Graine de Moutarde.

— Nous avons encore un service à vous demander, reprit Oz. Le criminel est en liberté, et sa prochaine victime pourrait être Puck. Après ce qui s'est passé aujourd'hui, nous vous croyons capables non seulement de retrouver le meurtrier, mais aussi d'assurer la protection de Puck. Il n'est plus en sécurité à l'Œuf d'or...

— Faites-moi confiance, je le considère comme mon petit-fils, déclara Mamie Relda.

Graine de Moutarde se leva.

— Papillon, tu resteras avec les Grimm. Tu surveilleras ton fiancé et tu aideras les Grimm autant que possible.

— À votre service, Votre Majesté, dit la petite fée en faisant une grande révérence.

— Manquait plus que ça... Bonjour, l'angoisse ! déclara Sabrina, sarcastique.

Graine de Moutarde se tourna vers Mamie Relda.

— Je désire être tenu informé des progrès de votre enquête minute par minute. Mais comme je vais être très occupé, transmettez vos rapports à Oz, au magasin où il travaille.

Il s'inclina, puis ouvrit la fenêtre et s'envola dans la nuit enneigée. Sabrina entendit le mugissement du vent jusqu'à ce qu'Oz referme la fenêtre.

— Par où commencer ? Vous avez une idée ? interrogea Daphné.

Le Magicien secoua la tête.

— Nous ne possédons pas vraiment d'annuaire téléphonique des Findétemps de New York...

— Alors comment les avez-vous contactés pour leur donner rendez-vous à l'Œuf d'or ? demanda Sabrina.

— En donnant le signal grâce à l'Empire State Building, expliqua Oz. Vous avez sans doute remarqué qu'il était illuminé pendant les fêtes. Pour Noël, par exemple, l'Empire State

Building brille de lumières rouges. Pour la Saint-Patrick, la grande fête des Irlandais, les illuminations sont vertes comme la verte Irlande. Quand un rendez-vous entre Findétemps est nécessaire, nous utilisons le violet.

— On pourrait convoquer tout le monde à l'aide de cette couleur violette ? proposa Mamie Relda.

— Après l'accès de rage de Titania, je doute que les Findétemps accourent... Cela dit, je sais que les nains vivent dans les sous-sols du métro de New York et je crois que Sindbad le Marin a ses quartiers dans le port. Nous autres Findétemps, nous ne nous fréquentons guère...

— C'est tout ce que vous savez ? demanda Sabrina.

— Je vais m'informer et je vous communiquerai ce que j'apprendrai..., dit le petit homme.

Là-dessus, il s'excusa et prit congé en faisant une pirouette.

— Voilà un beau mystère comme je les aime ! applaudit Daphné en sautillant de joie. Bon-bon-bon, par quoi on commence ?

— Par la liste de nos indices, dit Mamie Relda. Sabrina, regarde dans le tiroir si tu trouves un stylo.

— Non, répondit Sabrina à mi-voix. Ça ne m'intéresse pas. Moi, je veux rentrer à la maison.

Un profond silence suivit cette déclaration. Jamais Sabrina ne s'était sentie aussi seule... Mamie Relda ne comprenait donc rien ? Depuis que Daphné et elle étaient devenues des détectives de contes de fées, on aurait dit deux boules dans un jeu de quilles, sauf que ce n'était pas un jeu rigolo : plutôt un jeu de massacre grandeur nature. Elles semaient la mort et la désolation sur leur passage. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'elles périsse sous les attaques du jaseroque¹, et maintenant, le cauchemar recommençait. Et s'il y avait un nouveau blessé ? Et si leur bonne étoile les quittait ?

Les larmes aux yeux, Sabrina courut se réfugier dans la salle de bains. Elle s'assit sur le rebord de la baignoire et resta dans le noir en essayant de se calmer.

Mamie Relda frappa doucement à la porte et l'entrouvrit.

1. Voir Tome III, Le Petit Chaperon Louche.

— *Liebling* ?

Elle alluma la lumière et vint s'asseoir à côté de sa petite-fille. Elle posa la main sur son épaule, mais Sabrina la repoussa et s'écarta.

— J'en ai marre de tout ça...

— Ces gens ont demandé notre aide. Qu'est-ce qu'on risque à s'informer ?

— Je ne parle pas de cette enquête, je parle de tout ça. Je ne veux pas être une Grimm !

Mamie Relda resta silencieuse. Sabrina s'attendait à une leçon de morale sur la responsabilité et les bonnes actions, et patati et patata.

— Tu es libre..., dit enfin Mamie Relda.

Sabrina en resta sans voix.

— Cette vie t'a été imposée. Je pensais que tu finirais par accepter la mission des Grimm. Je croyais aussi que tu apprécierais cette vie si riche et si pleine... mais je me rends compte que je t'ai forcée et que j'ai été injuste. Tu as toujours eu le choix, et j'aurais dû te l'expliquer dès le début. Parmi les Grimm, nombreux sont ceux qui ont refusé cet héritage. Douglas Grimm a bien souvent écrit dans son journal de bord qu'il était malheureux. Même ton grand-père Basile doutait parfois. Sans compter ton père, qui a carrément choisi une autre existence. Tu peux faire comme lui, si tel est ton désir.

— C'est ça, et tu seras horriblement déçue !

— Tu vas surtout me manquer, d'autant que j'ai la conviction que tu deviendrais une excellente détective. Cependant il est sans doute préférable que tu restes à la maison pour veiller sur tes parents, désormais...

Et si sa grand-mère essayait de lui brouiller les idées ? se demanda Sabrina, soudain méfiante.

Mamie Relda lui sourit.

— Je peux quand même vous aider à trouver un moyen de réveiller papa et maman ?

— Bien entendu !

Sabrina se sentit aussitôt mieux. Le noeud qui lui serrait le ventre se desserra pour la première fois depuis des mois.

— J'ai hâte de dire à Daphné que, pour nous, toutes ces histoires, c'est fini !

Mamie Relda fronça les sourcils.

— Tu as fait ton choix, mais tu dois laisser Daphné faire le sien !

— Elle n'a que sept ans !

— Et toi, onze ; toutefois je n'en respecte pas moins ta décision.

— Mais...

— Cela dit, nous nous trouvons au beau milieu d'une affaire criminelle, où nous sommes toutes embarquées. Je te propose donc un marché... Quand nous serons rentrées à Port-Ferries, tu pourras dire adieu à ta carrière de détective de contes de fées. Pour le moment, nous devons résoudre cette énigme. Je peux compter sur toi et sur ta sœur ?

Sabrina accepta, aux anges malgré tout. Incroyable, sa grand-mère avait compris sa décision et l'avait acceptée ! Elle avait le droit de refuser l'héritage des Grimm ! Finis les Findétemps, les monstres et les doux dingues. Elle n'avait plus qu'à convaincre Daphné de l'imiter !

Mamie Relda embrassa Sabrina sur le front.

— Maintenant, allons rejoindre les autres.

Quand elles revinrent dans la chambre, M. Jambonnet arrivait. Il expliqua que M. Canis ne se sentait pas très bien et qu'il était allé se coucher.

— Ernest, je crains que nous ne devions rester quelques jours à New York, dit Mamie Relda. Graine de Moutarde nous a demandé de retrouver le meurtrier de son père.

— Pas de problème !

Daphné applaudit.

— C'est quoi, notre plan ?

— Notre plan ? En deux mots : au lit ! Nous ne commencerons notre traque que demain !

— Mais par où ? Par quoi ? demanda Sabrina en contemplant New York par la fenêtre.

— Par votre ancien appartement..., répondit Mamie Relda.

Le lendemain, les tâches furent réparties. L'île de Manhattan fut coupée en deux. Jambonnet devrait en quadriller le sud ; la famille Grimm le nord. M. Canis quant à lui restait à l'hôtel.

Quand Mamie Relda avait frappé à sa chambre, en début de matinée, Canis avait entrebâillé sa porte et confié qu'il avait besoin de temps pour méditer. Mamie Relda lui avait conseillé de bien se reposer, mais Sabrina, qui avait entraperçu M. Canis, se demandait avec inquiétude si sa grand-mère avait remarqué que son nez s'était allongé à la façon d'un museau de loup.

Les Grimm et leurs amis prirent leur petit déjeuner et se retrouvèrent dans l'entrée de l'hôtel. Ils furent surpris d'y découvrir une visiteuse inattendue : Bess, assise près de la cheminée. Elle portait un long manteau et un joli petit sac à dos argenté. Elle avait rapporté les vêtements que Sabrina et Daphné avaient oubliés à la taverne de l'Œuf d'or.

— Je peux peut-être vous aider ? demanda Bess en souriant à Jambonnet.

— Oh... avec plaisir..., bafouilla Jambonnet. Mais... vous allez avoir des problèmes avec votre petit ami...

Bess battit des cils.

— Ernest, je n'ai plus de petit ami...

— Votre aide est la bienvenue ! s'exclama Mamie Relda en lui serrant chaleureusement la main. Et si vous faisiez équipe avec Ernest ?

— Quelle excellente idée ! dit la jolie blonde.

Lorsqu'ils sortirent de l'hôtel, ils découvrirent que la neige était tombée en abondance pendant la nuit. Presque un mètre ! Le spectacle de New York enneigée était féerique... Jambonnet et Bess s'engagèrent vers le sud de Manhattan tandis que Mamie Relda, les filles et Papillon (ainsi que le cocon, cela va sans dire) cherchaient un taxi. Au bout de dix minutes de vains efforts, elles prirent un autobus qui les conduisit dans le quartier où Sabrina et Daphné habitaient autrefois, l'Upper East Side. Hélas, là où se rendait Papillon allait aussi son cocon nauséabond. Personne ne voulait s'asseoir à côté de l'étrange aubergine géante, qui exhalait maintenant des gaz fétides dont l'odeur rappelait celle des œufs pourris. Les Grimm et Papillon

passèrent le voyage à éviter les regards furieux des autres passagers.

— J'ai l'impression que votre mère avait une vie secrète, dit Mamie Relda tandis que le bus se dirigeait vers Madison Avenue. La plupart d'entre nous sommes devenues détectives de contes de fées en épousant un membre de la famille Grimm. Moi, par exemple. Et si vraiment Véronique travaillait avec les Findétemps, comme tous les autres Grimm depuis Jacob et Wilhelm, elle a sans doute consigné ses expériences...

— Dans un journal de bord ? interrogea Daphné.

Faire le compte rendu de ses aventures pour les générations à venir était une tradition familiale. Sabrina avait elle aussi un journal intime, mais elle le tenait rarement à jour. Écrire ce qu'elle vivait rendait les choses trop réelles. En revanche, Daphné avait déjà commencé un deuxième cahier.

— Je parie que oui ! répondit Mamie Relda, et je soupçonne aussi Véronique de n'avoir pas soufflé mot à votre père de ses activités ! Quand Henri a quitté Port-Ferries, il était résolu à oublier les Findétemps et à vivre sa vie. Si Véronique a tenu un journal, elle l'a sans doute caché. Peut-être est-il toujours dans votre ancien appartement ?

— C'est encore loin ? intervint Papillon avec hauteur. Je suis de constitution très délicate et ces cahots m'insupportent. J'en ai la nausée !

— Tu peux traduire ? demanda Daphné à Sabrina.

— Elle râle. Comme d'hab.

Les Grimm et Papillon atteignirent enfin l'angle de la 88^e Rue et de Madison Avenue. Elles continuèrent à pied vers le vieux quartier calme de Yorkville. Sabrina regardait autour d'elle. Les souvenirs affluaient... Là, c'était la petite épicerie fine qui vendait du rosbif et des sandwichs à la sauce brune que son père rapportait à la maison quand il rentrait tard. Et en bas de la rue, il y avait le Carl Schurz Park. Avec ses parents et sa sœur, elle y avait passé de nombreux après-midi à contempler la vue sur l'East River ou à jouer avec les chiots dans les espaces réservés aux animaux domestiques. De l'autre côté de la rue s'élevait le luxueux appartement que sa mère avait toujours rêvé d'habiter. Et puis il y avait aussi la pizzeria Ottomanelli avec ses

délicieuses pizzas aux boulettes de viande, la teinturerie tenue par une gentille Cubaine qui leur donnait toujours des sucettes et, enfin, la maison de la presse, où le buraliste laissait ses trois chats dormir sur des piles de journaux. Sabrina sentait même l'odeur des meilleurs brownies du monde, vendus dans la pâtisserie Glaser, à une rue de là. Rien n'avait changé, ou si peu. Seul le vieux magasin de skateboards avait été remplacé par un salon de manucure.

Les Grimm et Papillon remontèrent la 88^e Rue et atteignirent le numéro 448, où se dressait leur ancien immeuble.

Il avait été récemment repeint en gris bleu..., constata Sabrina qui se souvenait d'une façade jaune sale.

— Nous ne pouvons pas entrer ! dit-elle tout à coup tandis qu'elles montaient les marches déneigées et salées. La police a gardé nos clés quand elle nous a envoyées à l'orphelinat !

— Nous n'en aurons pas besoin, déclara Mamie Relda. Une nouvelle famille habite dans votre appartement et les serrures ont été changées.

Quoi ! Des inconnus vivaient chez eux ? Sabrina en aurait pleuré.

— Alors on n'est plus « chez nous » ? murmura Daphné.

La déception dans sa voix reflétait celle qui broyait le cœur de Sabrina. Mamie Relda acquiesça et appuya sur la touche de l'interphone de leur ancien appartement.

Une voix répondit aussitôt.

— Qui est là ?

— Bonjour, madame, désolée de vous déranger. Je m'appelle Relda Grimm et je suis avec mes petites-filles. Elles habitaient dans cet appartement, autrefois.

Après un léger buzz... la porte s'ouvrit. La petite troupe se dirigeait vers l'ancien appartement de Henri et de Véronique Grimm quand une femme avec de grosses lunettes rouges vint à leur rencontre.

— Comme je suis contente de faire votre connaissance !

— Nous passions dans le quartier... J'espère que nous ne vous dérangeons pas ? demanda Mamie Relda.

— Pas du tout ! J'ai toujours voulu rencontrer les anciens locataires de cet appartement, coupa la femme en leur tendant la main. Je me présente : Gloria Frank.

— Et moi, Relda Grimm. Voici mes petites-filles, Sabrina, Daphné et Papillon.

— Bonjour, ma brave femme, dit Papillon en hissant majestueusement le cocon de Puck sur son épaule.

Gloria Frank parut troublée, mais, polie, elle sourit.

— Entrez, je vous en prie ! reprit-elle en les conduisant dans l'appartement.

Quand Sabrina entra dans le salon, ce fut le choc. Leur appartement autrefois si gai avec toutes ses couleurs avait été repeint en blanc de chez blanc. Les anciens planchers, rénovés, avaient perdu leur patine et tous ces défauts qui faisaient leur charme. Les luminaires d'époque avaient cédé la place à des lampes modernes et austères. Leurs vieux meubles avaient tous disparu, et à la place du canapé joufflu se tenait un élégant sofa chocolat aussi fragile qu'une œuvre d'art. Les photos de famille avaient été retirées. Et, évidemment, il n'y avait plus aucune trace des doigts de Daphné sur le réfrigérateur rutilant !

Un adolescent en maillot de rugby entra dans le salon. Grand, maigre, avec des cheveux blonds bouclés, écouteurs sur les oreilles, il pianotait comme un enragé sur sa console de jeu vidéo. Quand il remarqua les visiteurs, il retira ses écouteurs et les regarda avec curiosité.

— Maman ? C'est quoi, cette horrible odeur ?

— Le Vaisseau Guérisseur de Sa Majesté exhale une odeur étrange, je vous l'accorde, mais le mot « horrible » n'est pas approprié, expliqua Papillon avec hauteur. Vous devriez être honoré de sentir cet arôme, petit malotru !

— Je suis désolée, intervint vivement Mamie Relda, mais ma petite-fille joue dans une pièce de théâtre, et elle récite sans cesse son texte. De plus, les scénaristes utilisent des accessoires insolites qu'elle préfère garder avec elle, pour mieux entrer dans son rôle.

— Quelle fillette consciente ! Comme c'est charmant ! Mon fils aussi est un acteur en herbe, s'exclama Mme Frank en regardant ce dernier. Quelle est la dernière pièce que tu as jouée

à l'école, au fait ? C'était un rôle sur mesure pour toi ! Comment s'appelait-elle déjà ?

— *Le Songe d'une nuit d'été.*

— Il jouait le rôle de Puck. Vous connaissez cette pièce, les filles ?

— Nous la vivons..., marmonna Sabrina alors que le cocon exhalait un nouveau gaz pestilentiel.

— Phil, les filles habitaient ici, avant nous, expliqua Mme Frank à son fils en agitant une main devant son nez.

Consciente que son geste était impoli, elle esquissa une élégante arabesque, comme si elle avait voulu retoucher sa coiffure.

— Ah ouais ? grommela Phil.

— Tu as mon ancienne chambre ! lui annonça Daphné.

Phil haussa les sourcils, hocha la tête, remit ses écouteurs et sortit.

— Je suis désolée... Depuis que nous lui avons acheté ce jeu, plus rien ne l'intéresse..., gémit Gloria Frank. Puis-je prendre vos manteaux ?

— Non, nous ne restons pas ! dit Mamie Relda. Nous voulions juste passer et faire connaissance avec les nouveaux locataires.

— Vous savez, nous aimons beaucoup cet appartement, déclara Gloria Frank. Et puis, comme vous le constatez, nous l'entretenons bien.

Sabrina ne répondit pas. Elle était si triste que la tête lui tournait.

— Madame Frank, j'ai une question à vous poser, reprit Mamie Relda. Nous nous demandions si vous n'auriez pas trouvé un carnet de bord ou un livre sur des personnages de contes de fées, quand vous avez emménagé. Il appartenait à la mère de ces petites. Nous aimerions le récupérer.

— En effet, nous avons trouvé deux ou trois babioles quand nous avons retapé la cuisine et les placards ! Attendez, je vais vous les chercher.

Elle revint peu après avec une vieille boîte à chaussures.

— Mon mari m'a dit que j'étais folle de les garder ! Il me reproche de ne jamais rien jeter, mais ces affaires me semblaient très personnelles...

Sabrina ouvrit la boîte à chaussures et y découvrit des lettres d'amour jaunies que leur père avait autrefois écrites à leur mère, de vieilles photos cornées la représentant, encore petite, avec Daphné dans leur bain, et, enfin, un portefeuille garni de roses brodées.

— Pas de journal de bord, conclut Daphné avec un soupir.

— Hélas non..., dit Mamie Relda. Vous ne l'avez peut-être pas encore trouvé ? demanda-t-elle ensuite à Gloria Frank.

Cette dernière hocha la tête.

— Nous avons fait de nombreux travaux à notre arrivée. S'il y avait eu un journal de bord, nous l'aurions vu... Je suis désolée.

— En tout cas, merci d'avoir conservé ces objets. Je crois que nous allons vous laisser, maintenant.

— Je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance ! Ne vous faites pas de souci, je m'occuperai bien de cet appartement.

Mamie Relda et les filles repartirent et prirent le bus. Elles s'installèrent tout au fond. Papillon critiqua l'ignorance proverbiale des humains, mais les Grimm accablées restaient silencieuses. Sabrina regarda par la vitre jusqu'à ce que son vieux quartier disparaisse à ses yeux.

De retour à l'hôtel, Papillon et les Grimm attendaient l'ascenseur quand elles eurent la surprise, au moment où les portes s'ouvrirent, de voir Jambonnet et Bess s'embrasser à bouche que veux-tu. Géné, Jambonnet rosit aussitôt et la pointe de son nez s'arrondit pour devenir un groin. Il jeta un regard inquiet à la jolie blonde tout en cachant son nouvel appendice, mais Bess souriait aux anges et s'accrochait à son cou comme s'il avait été une bouée de sauvetage au milieu d'un océan déchaîné.

— Hum hum, bonjour..., dit Mamie Relda tandis que Jambonnet sortait de l'ascenseur. M. Canis est réveillé ?

— Heu oui..., dit Jambonnet, toujours très rose. Il est dans sa chambre et il veut vous parler. Je lui ai demandé si ça allait bien, et il a failli m'avaler tout cru !

Il se remit à rougir en voyant Daphné lui adresser des clins d'œil malicieux.

— Nous sommes juste revenus prendre un chocolat chaud, intervint gaiement Bess. Nos recherches dans Wall Street n'ont hélas rien donné... Notre communauté est si disséminée, c'est incroyable... Nous allons maintenant silloner les quartiers de Soho et Chinatown...

La jolie blonde contempla M. Jambonnet et l'embrassa sur la joue.

— Chéri d'amour, je vais me repoudrer le nez. Cela t'ennuie si je t'emprunte la clé de ta chambre ?

— Pas du tout.

Jambonnet fouilla dans ses poches et la lui tendit. Les portes de l'ascenseur se refermèrent sur Bess.

— Monsieur Jambonnet, je crois que vous avez le béguin pour Bess ! dit Mamie Relda.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Daphné.

Sabrina allait lui répondre quand elle remarqua que Daphné avait posé sa question à leur grand-mère, pas à elle. Bizarre.

— Cela signifie qu'il a un gros penchant pour Bess, expliqua Mamie Relda.

— Et c'est un problème..., soupira M. Jambonnet. Lorsqu'elle découvrira ce que je suis vraiment...

— Voyons, Ernest, Bess est aussi une Findétemps ! objecta Mamie Relda.

— Une Findétemps *humaine* ! corrigea M. Jambonnet. Moi, je suis un cochon. Ça fait tout de même une sacrée différence, quand on y pense !

— Mais il y a beaucoup de couples mixtes ! Vous oubliez Miss Muffet et son araignée.

— Miss Muffet est complètement zinzin ! s'exclama Jambonnet. Bess, elle, est belle et pleine d'humour. C'est la femme la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée... Elle ne m'aimera plus quand elle découvrira que je suis un cochon au chômage et, par-dessus le marché, un bouseux qui vient d'un patelin perdu.

Mamie Relda lui sourit.

— Je suis certaine que Bess vous aime tel que vous êtes.

— Si cette conversation stupide est terminée, se plaignit soudain Papillon, j'aimerais que nous ramenions Sa Majesté dans ses appartements.

— Bien entendu, dit Mamie Relda. Moi, je vais passer voir M. Canis. À tout à l'heure, les enfants !

Une fois que les filles eurent regagné leur chambre, Papillon grimpa sur l'un des deux lits et adossa le cocon à un oreiller.

— Maintenant, je vous demande le silence, petites humaines !

Sabrina leva les yeux au ciel.

— Super, murmura-t-elle à sa sœur. Bon, viens avec moi dans la salle de bains, il faut que je te parle.

Daphné obéit.

— Mamie Relda et moi, nous avons discuté et nous sommes arrivées à un accord, commença Sabrina quand elles furent seules.

— Je sais tout, coupa Daphné, boudeuse.

— Tu sais que je cesse mes activités de détective de contes de fées ?

— Oui.

— Je ne te demande pas de faire comme moi. De toute façon, il faut que l'on trouve un moyen de réveiller papa et maman. Une fois que le charme sera rompu, nous retournerons habiter à New York et nous serons de nouveau une famille. Superbien, non ?

Daphné éclata en sanglots. De grosses larmes coulaient sur ses joues et sur la boîte à chaussures que Gloria Frank leur avait donnée et qu'elle serrait contre elle.

— Pourquoi tu pleures ? demanda Sabrina, déçue. Tu ne veux pas que notre vie redevienne normale ?

— Non, non et non ! s'écria Daphné. Notre vie de maintenant, c'est notre destinée !

— Tu ne connais même pas le sens du mot destinée !

Pour la première fois de sa vie, Sabrina vit la colère étinceler dans les yeux de sa petite sœur. Daphné posa la boîte à chaussures, ouvrit la cabine de douche, tourna le robinet et poussa Sabrina dessous.

— Petite peste ! s'écria Sabrina, j'essaie seulement de te protéger !

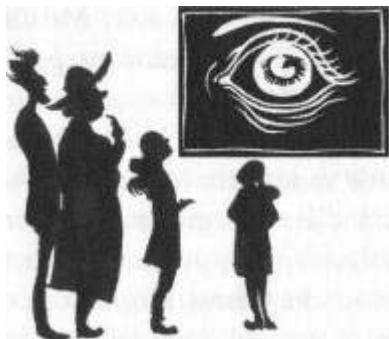
— Même pas vrai ! Tu n'es qu'une sale égoïste ! Tu ne m'as jamais demandé mon avis ! Tu n'es qu'une... zARBIZoïde ! Je n'ai pas besoin de toi ! Puisque c'est comme ça, je serai une détective de contes de fées toute seule !

Là-dessus, Daphné sortit de la salle de bains en claquant la porte. Complètement trempée, Sabrina sortit de la douche, se déshabilla à la hâte et enfila l'un des jolis peignoirs blancs que l'hôtel mettait à la disposition de ses clients. Sa sœur finirait par comprendre qu'elle agissait pour leur bien à toutes les deux.

Sabrina ouvrit la boîte à chaussures que Daphné avait laissée sur le couvercle des toilettes. Elle regarda les photos de Daphné et d'elle dans leur bain, le genre de cliché embarrassant que les parents adorent mais que les enfants détestent.

C'étaient les jours heureux... Elle farfouilla ensuite parmi les lettres d'amour jaunies par le temps, ouvrit le portefeuille brodé de roses. À l'intérieur, elle vit le permis de conduire de sa mère, des cartes de crédit périmées, des photos de son père et une autre de Véronique avec elles. Des arcs-en-ciel et des étoiles avaient été peints sur les visages de Sabrina et de Daphné qui souriaient à l'objectif. Sabrina se souvenait encore de cette journée. Sa mère les avait emmenées à une foire qui se tenait sur le port maritime de South Street, sur le front de mer au sud-est de Manhattan. Ç'avait été super.

Comme c'était bizarre de tenir un objet ayant appartenu à leur mère. Sabrina porta le portefeuille à son nez et le huma longuement, espérant sentir des effluves de parfum, mais elle ne sentit qu'une odeur de vieux cuir.



5

Visite chez Scrooge



Entre le silence boudeur de Daphné et les regards assassins de Papillon, Sabrina décida de se plonger dans la lecture du livre que lui avait donné sa grand-mère à leur arrivée à New York.

Le Songe d'une nuit d'été.

C'était le titre d'une pièce de théâtre où Puck, Titania et Obéron, ses odieux parents, tenaient le premier rôle. Toile d'Araignée et Papillon y avaient aussi leur place. Malgré la langue du XVII^e, parfois obscure, Sabrina comprit vite que Shakespeare avait eu du boulot avec Obéron et Titania. Il les décrivait comme des jaloux mesquins et des manipulateurs de première. En quatre siècles, ces deux-là ne s'étaient pas arrangés !

Mamie Relda revint bientôt avec M. Canis. Sabrina fut sidérée de constater qu'il avait beaucoup grandi et qu'il s'était considérablement musclé.

Son abondante chevelure blanche était striée de mèches brunes. Une ombre de moustache et de barbe assombrissait son visage. Pas besoin d'être magicien pour comprendre ce qui lui arrivait... Ces derniers temps, chaque fois que Canis retombait

sous le pouvoir du Grand Méchant Loup, il perdait un peu plus de sa personnalité. Que feraient les Grimm quand la transformation de ce bon M. Canis serait achevée et que le loup dominerait l'homme ? songea Sabrina, qui se garda bien de formuler sa question à haute voix. Mamie Relda ne fit également aucun commentaire ; elle agit comme si tout allait pour le mieux. En réalité, elle était impatiente de reprendre l'enquête, et elle demanda aux filles de se dépêcher d'enfiler mitaines, bonnets et manteaux.

Les Grimm passèrent presque toute la journée à arpenter les rues au nord de Manhattan, en espérant tomber sur des Findétemps. Bess leur avait bien donné des pistes, mais celles-ci ne menaient à rien. Cependant, Mamie Relda restait optimiste. Elle jeta un œil dans tous les cafés et restaurants, et inspecta les moindres allées et impasses. Les Grimm interrogèrent aussi des douzaines de clochards qui connaissaient Manhattan comme leur poche. Mamie Relda les remerciait avec un billet et leur recommandait de s'acheter un café pour se tenir chaud au ventre. Mais les informations des clochards ne donnèrent rien non plus... À un moment, un homme en robe de mariée qui roulait sur une bicyclette multicolore autour de Washington Square Park raviva leurs espoirs. Fausse alerte. C'était seulement un humain...

Pendant que M. Jambonnet et Bess devaient déjeuner aux chandelles à Manhattan, les détectives décidèrent d'aller manger au restaurant chinois, *Au Canard heureux*.

Les huit canards rôtis qui pendaient au-dessus de la rotissoire ne semblaient pas sourire à la vie..., songea Sabrina en entrant. Ici, le menu était épais comme un annuaire de téléphone, les tables étaient bondées... et le personnel parlait chinois.

Les serveurs regardèrent le cocon de Puck en se pinçant le nez d'un air dégoûté tandis que la petite troupe s'attablait auprès d'un énorme aquarium. Daphné commanda un véritable festin, de quoi manger pendant au moins huit jours. Sabrina se détendit, convaincue que ce repas serait une parenthèse agréable au chaud, loin de la neige qui tombait toujours. Mais Mamie Relda sortit de table après deux bouchées pour aller

passer plusieurs coups de téléphone. M. Canis, toujours immobile et silencieux, ferma les yeux et se mit à respirer très lentement. Quant au cocon, à côté d'elle, il exhalait encore une terrible puanteur. Par-dessus le marché, Daphné boudait toujours et Papillon refusa de manger, sous prétexte que la nourriture était « une infecte mangeaille que même les cochons auraient snobée ». Sabrina n'avait jamais participé à un dîner aussi désagréable de sa vie et fut soulagée quand Mamie Relda revint à table.

— Votre oncle Jacob dit que tout va bien !

— Il a trouvé un moyen de réveiller papa et maman ? demanda Sabrina avec espoir.

Mamie Relda secoua la tête.

— Il a dit qu'il essayait toutes sortes de potions magiques. Mais, manque de chance, il a dû s'absenter quelques jours...

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Il a donné des saucisses à Elvis...

Aïe aïe aïe ! Ce brave Elvis ne digérait pas les saucisses, cela lui donnait des gaz affreusement puants. La dernière fois que Daphné lui en avait donné, les Grimm avaient failli déménager.

— Elvis me manque..., dit Daphné, mélancolique.

Repue, elle s'adossa à sa chaise et massa son ventre bien rond.

— Regardez ! On dirait que je vais avoir un bébé ! Je vais l'appeler Plat Numéro 15 et Rouleaux de Printemps.

Mamie Relda se mit à rire.

— *Liebling*, ton chemisier est taché. Allons aux toilettes que je te débarbouille.

Daphné haussa les épaules avec indifférence et suivit sa grand-mère.

— Moi, je vais me laver les mains, déclara M. Canis en se levant.

Papillon et Sabrina restèrent seules. Zut. Sabrina essaya de l'ignorer, mais elle finit par être gênée par le regard furieux de la fée.

— Mettons les choses au point, petite humaine ! déclara Papillon. Si jamais tu tentes de t'interposer entre moi et Puck, tu le regretteras.

— Je ne veux pas de ton fiancé. J'ai onze ans, et je n'ai même pas le droit d'avoir un petit ami. Alors, quand Puck sortira de son aubergine puante, je te le laisserai avec plaisir !

— Tu n'es pas amoureuse de lui ?

— Non ! dit Sabrina plus fort qu'elle ne l'aurait voulu.

Tout le monde la regardait maintenant, même M. Canis qui faisait la queue devant les toilettes. Il souriait. Mais son sourire disparut vite lorsque Sabrina lui lança un regard furieux. Il se mit aussi sec à observer le plafond.

— Rien ne doit troubler Puck quand il reconsidérera le choix d'Obéron ! reprit Papillon.

— Le choix d'Obéron ? C'est quoi ?

— C'est moi ! Il m'a choisie pour être la fiancée de Puck !

— Choisie ?

— C'est une tradition. Les pères des fées choisissent les épouses de leur fils.

— Je parie que Puck a adoré ! J'aurais aimé voir sa tête quand son père lui a annoncé la grande nouvelle !

Papillon afficha un air dédaigneux. Oh là, elle prenait cette histoire très au sérieux !

— Bon et alors ? Que s'est-il passé après ?

— Le prince a pris ses distances.

— Tu veux dire qu'il t'a larguée ! lâcha Sabrina.

— Non, il a mal évalué la situation ! Et son père l'a banni du Royaume des Fées. C'était il y a plus de dix ans. Nous n'avions plus eu de ses nouvelles... jusqu'à hier...

— Il a été bloqué à Port-Ferries pendant tout ce temps. C'est une ville chausse-trappe. Tu peux y rentrer, mais jamais en sortir, expliqua Sabrina. Je connais bien Puck : tu n'as pas à regretter ses dix ans d'absence. Il t'aurait fait tourner en bourrique. Réjouis-toi d'être débarrassée de lui !

— Comment oses-tu ! s'écria Papillon, outrée. Le roi Puck est un être fée d'exception !

— Pardon... Je peux quand même te poser une question ? S'il a quitté New York pour éviter le mariage, je ne vois pas pourquoi il l'accepterait maintenant ?

Papillon renifla sans répondre.

— J'espère que ça va marcher pour toi, conclut Sabrina, sarcastique. Le Roi des Filous, c'est un sacré cadeau.

Les deux fillettes restèrent silencieuses jusqu'à ce que Daphné, Mamie Relda et M. Canis reviennent.

— Qui veut une glace aux litchis ? demanda Daphné.

— Tu as encore faim ? s'étonna M. Canis.

— Je suis toujours réveillée, non ?

Pendant que les autres consultaient le menu, Sabrina sortit le portefeuille de sa mère qu'elle avait emporté et l'ouvrit. Elle contemplait la photo de Véronique quand elle remarqua un petit rabat, derrière.

Elle y découvrit une carte de visite bleu foncé décorée de petites lunes où elle lut ces mots :

Scrooge — Conseiller financier et spirituel Conseils à la portée de tous ! 18 West 18th Street Élu meilleur spécialiste du paranormal par le magazine *TIME OUT NEW YORK*.

Au verso, ce bref message :

Véronique ! Passez me voir quand vous voulez ! Je vous dois tant...

E. Scrooge

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mamie Relda.

— Une vieille carte de visite qui était dans le portefeuille de maman, expliqua Sabrina en la lui tendant. Ce Scrooge, c'est un expert du paranormal ou un truc de ce genre.

Mamie Relda lut et un grand sourire apparut sur ses lèvres.

— Pour quelqu'un qui ne veut pas être détective, chapeau, Sabrina ! Tu viens de découvrir notre première piste !

— Une piste ? demanda Sabrina, déboussolée. C'est juste la carte de visite d'un charlatan !

— Peut-être que oui, peut-être que non..., répliqua la vieille dame en agitant la carte comme si c'était le billet gagnant du loto. Pas grave ! L'important, c'est que nous ayons enfin trouvé un Findétemps de New York et son adresse !

Daphné lut la carte de visite.

— Comment sais-tu que c'est un Findétemps ?

— Regarde le nom sur la carte. C'est Scrooge !

— Quoi, Scrooge ? fit Sabrina.
— Ebenezer Scrooge, voyons !
— Le vieux méchant d'*Un chant de Noël*, de Charles Dickens ? demanda Daphné.

— En personne ! s'exclama Mamie Relda.

Daphné enfourna ses doigts dans sa bouche et les mordit.

La 18^e Rue, avec sa chaussée déformée par des trous grands comme des soucoupes volantes, se trouvait dans le quartier de Chelsea. La petite troupe longea tour à tour une épicerie, un magasin de disques d'occasion, une librairie jeunesse et des boutiques où l'on pouvait acheter des mannequins de couturier ainsi que des pièces détachées de machines à coudre.

L'étude du conseiller financier et spirituel Scrooge se trouvait juste après. La devanture était sinistre avec son énorme néon vert. Sous l'enseigne « Bon Esprit et Bons d'Épargne », un œil clignotait.

Sabrina l'observa, récapitulant ce qu'elle savait de Scrooge. Dans *Un chant de Noël*, Charles Dickens avait décrit Ebenezer Scrooge comme un vieillard acariâtre et avare faisant fuir tout le monde : au cours de la nuit de Noël, les trois fantômes des Noëls passés, présents et futurs le mettent face à son égoïsme. Scrooge décide alors de devenir meilleur et se rachète une conduite.

Quand elle était petite, Sabrina avait vu la comédie musicale adaptée du célèbre conte de Dickens au théâtre du Madison Square Garden, et elle se souvenait de Scrooge comme d'un vieux bougon.

La salle d'attente du conseiller était remplie des créatures les plus bizarres que Sabrina avait jamais vues. Toutes portaient des tenues qui évoquaient jours de fête, jours fériés et commémorations diverses : uniformes patriotiques avec des feux d'artifice (en l'honneur de la fête nationale américaine du 4 Juillet), habits vert émeraude brodés de trèfles (en l'honneur de la Saint-Patrick), dindes de Thanksgiving, etc. Sabrina vit même un petit gars qui portait un immense haut-de-forme en papier et des lunettes où on lisait « Bonne année ! »

Les Grimm et leurs amis s'approchèrent du bureau, au fond de la salle d'attente. « Tim Cratchit à votre service ! » annonçait

un bristol posé sur le bureau. Le Tiny Tim Cratchit d'*Un chant de Noël*? Le fils malingre de l'employé souffre-douleur de Scrooge, le gamin qui avait « une petite béquille et une mécanique en fer pour soutenir ses jambes » ! songea Sabrina qui se souvenait de cette description dans le conte de Dickens.

À côté du bristol était posée une sonnette en cuivre où on lisait « Sonnez-moi SVP ! ».

Mamie Relda frappa sur ladite sonnette qui tintinnabula joliment. Une voix s'éleva de l'autre côté de la porte fermée, juste derrière le bureau.

— Oui, oui, j'arrive !

Un léger vrombissement, comme un moteur qui se met en marche, s'éleva, aussitôt suivi par d'affreux fracas évoquant une pile d'assiettes qui dégringole. Peu après, un enfant au visage rond semé de taches de rousseur, en fauteuil roulant, s'encadra dans l'embrasure de la porte. Incapable de bien diriger son fauteuil, il le cogna au chambranle. Après de laborieux efforts, il réussit à le faire passer, mais il n'était pas au bout de ses peines. Il heurta le bureau, qui bascula.

— 'cré nom d'une pipe !

En essayant de redresser son bureau, il plongea la tête la première et manqua de faire la culbute. Épuisée rien que de le regarder, Sabrina lui vint en aide. Une fois que le petit bonhomme fut bien à son aise derrière son bureau, l'étrange assemblée dans la salle d'attente fondit sur lui, bousculant les détectives et les reléguant au bout d'une longue file. Là-dessus, tout le monde se mit à parler en même temps.

— J'ai un rendez-vous dans un quart d'heure ! piailla l'homme aux lunettes « Bonne année ! ».

— Moi j'étais le premier ! geignit un géant vert couvert de feuilles et de pommes de pin, qui sentait bon la forêt.

Tim Cratchit siffla, ce qui réduisit aussitôt la foule au silence.

— Est-ce qu'il y a des visiteurs payants parmi vous ?

— Lâche-nous un peu avec ça, Tim ! jeta un énorme bonhomme en costume de lapin de Pâques. On attend depuis ce matin !

— Et vous attendrez encore toute la nuit ! Vous êtes des imbéciles ! M'sieur Scrooge est un homme important, il n'a pas de temps à perdre avec des sans-le-sou !

— Nous, nous avons de l'argent ! intervint Mamie Relda.

Le regard de Tim fouilla la foule et se posa sur Mamie. Il lui sourit.

— Vous êtes des êtres vivants ?

Sabrina et Daphné se regardèrent.

— Aux dernières nouvelles, oui..., confirma Sabrina.

— Prouvez-moi que vous ne mentez pas !

Tim pressa par erreur sur un bouton de son fauteuil roulant, ce qui le fit avancer et heurter le bureau.

— Nous sommes très occupés, ici, reprit-il, nous ne nous occupons que des clients payants et vivants !

Ces derniers mots soulevèrent les protestations de la foule.

— Et comment fait-on pour vous prouver que nous sommes vivants ? demanda M. Canis en s'approchant du bureau avec les autres.

Ni une ni deux, Tim pinça le bras de Daphné et celui de Sabrina. Elles poussèrent un cri de colère. Alors Daphné donna un bon coup de pied dans le fauteuil roulant.

— D'accord, vous êtes des vivants ! Voulez-vous une expertise financière du boss ou êtes-vous intéressés par ses dons surnaturels ?

— Heu... je ne sais pas très bien, dit Mamie Relda. Mais une chose est sûre, nous aimerais lui poser quelques questions !

— Asseyez-vous, je vais voir s'il peut vous recevoir, fit Tim qui tourna laborieusement son fauteuil pour revenir dans la pièce de derrière.

À peine avait-il disparu que de nouveaux bruits de casse s'élevèrent, puis une voix très mécontente se fit entendre.

— Tim Cratchit ! Tu sais combien coûtent les boules de cristal, de nos jours ? Je ne t'ai pas acheté ce fauteuil roulant pour que tu fasses la course à travers la boutique en cassant tout sur ton passage !

— Désolé, boss, répondit Tim. Vous avez des visiteurs, et des visiteurs respirants !

La porte s'ouvrit aussitôt sur un petit vieillard mince comme un fil. Ses cheveux blancs étaient en bataille et dressés droit sur sa tête. On aurait dit qu'il avait eu une peur horrible dont il ne s'était jamais remis.

— À qui le tour ? demanda-t-il avec un grand sourire.

Dans la salle d'attente tout le monde hurla.

— Moi ! Moi !

— Seulement les êtres vivants, camarades ! beugla Scrooge.

— C'est nous, les vivants et les respirants ! s'exclama Mamie Relda, qui en profita pour pousser les trois filles et M. Canis vers Scrooge.

— Excellent ! dit le vieil homme en invitant la petite troupe à le suivre.

Les Grimm et leurs amis durent attendre que le malheureux Tim s'extirpe de l'embrasure de la porte pour entrer dans une salle tendue de tapisseries rouge et bleu nuit, et jonchée de coussins dodus. Des volutes d'encens s'échappaient d'un encensoir posé sur une étagère. Une table ronde et six chaises avec de hauts dossier occupaient le centre de la pièce. Le vieil homme les invita à prendre place et s'installa à son tour.

— Excusez-moi pour cette horrible cohue. J'ai embauché Tim pour les empêcher d'entrer, mais le petit est dépassé par la situation..., continua-t-il. Vous savez, les esprits sont parfois de sacrés casse-pieds.

— Des esprits ? se moqua Sabrina.

Scrooge ignora la remarque.

— Pire que des souris ! Impossible de s'en débarrasser ! Depuis que les esprits des Noëls passés, présents et futurs m'ont montré combien j'avais été désagréable, et qu'ils ont réussi à me rendre meilleur, tous les esprits les ont imités sous prétexte que j'aurais également été infâme avec les gens à chaque fête, commémoration, etc. Résultat, je suis hanté par les esprits de la pâque juive, de la pâque catholique, de Thansksgiving, de Yom Kippour, du jour de la prise de la Bastille et tout le toutim... On nage dans le ridicule, c'est moi qui vous le dis ! Combien de fois ai-je gâché la fête de l'Arbre, hein ? Et je ne vous parle même pas de Kwanzaa, la fête de la diaspora africaine, ni de la fête des Secrétaires ou de l'anniversaire du concert de Woodstock en

1969 ! C'en est arrivé à un tel point que ma banque m'a licencié ! Il est en effet difficile d'approuver des emprunts immobiliers tandis que l'esprit du Jour de la Terre éteint tous les ordinateurs du bureau sous prétexte de faire des économies d'énergie !

Scrooge se pencha sous la table et en sortit une calculette ainsi qu'une boule de cristal.

— Bon, maintenant, au boulot. Notre cabinet a deux activités : le conseil financier et le spiritisme. Laquelle choisissez-vous ?

Mamie Relda fouilla dans son sac et en sortit la carte de visite que Sabrina avait trouvée dans le portefeuille de sa mère.

Scrooge l'observa puis il sourit.

— Véronique..., dit-il, rêveur. Où avez-vous eu cette carte ?

— C'est ma maman..., expliqua Daphné.

— Une femme exceptionnelle ! Elle m'a aidé à louer cette boutique quand j'ai décidé de me mettre à mon compte. Adorable... Tout simplement adorable. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous enquêtons sur la mort d'Obéron, et nous espérions que..., commença Mamie Relda.

— Bien sûr ! la coupa Scrooge. Que chacun prenne la main de son voisin et ferme les yeux... !

— Monsieur Scrooge, je suis un peu embêtée de vous interrompre, mais nous ne sommes pas venus parler aux esprits..., reprit la vieille dame.

— Oh...

— Nous nous disions que vous auriez peut-être des informations... Des soupçons sur le meurtrier du roi...

Scrooge se mit à rire.

— Pas besoin de l'énergie psychique pour ça. Tout le monde voulait la peau d'Obéron ! Moi aussi. Il était si biza...

— Zarbizoïde ! claironna Daphné.

— Et par-dessus le marché, arrogant, stupide et ignorant ! s'écria Scrooge. Il envoyait ses voyous dans mon cabinet pour collecter les impôts. Du vol, si vous voulez mon avis ! Obéron avait beau être un roi, c'était une véritable plaie. Un sacré coup de pied dans le...

— Vous n'étiez pas à l'Œuf d'or, hier ? l'interrompit M. Canis, excédé.

— Non, j'ai pris mes distances avec ces bêtises lorsque le vrai Royaume des Fées est tombé.

— Royaume des Fées par-ci, Royaume des Fées par-là... Décidément ! intervint Sabrina.

— Une belle idée, le Royaume des Fées, ce rassemblement de tous les Findétemps, continue Scrooge sans se démonter. Il se trouvait au centre de New York, mais les humains s'y sont installés et les Findétemps ont dû s'exiler... On a fini par se retrouver à Jersey City, dans le New Jersey, à force de reculer pour laisser la place aux New-Yorkais ! Intolérable ! Un Findétemps doit quand même avoir un certain standing de vie ! Et puis nous avons été expulsés du New Jersey en un rien de temps. Quelqu'un a proposé Central Park. Après tout, personne ne vit là, sauf les écureuils. Une sorcière nous a mitonné la taverne de l'Œuf d'or en deux temps trois mouvements. Obéron disait que nous devions acheter des terrains et repartir de zéro, mais rien ne s'est jamais concrétisé. Pensez-vous, on ne cesse de se chamailler ! Enfin, si cette histoire vous intéresse, remontez à la source et interrogez Obéron !

— Mon vieux, tu as déjà oublié qu'Obéron est mort ! aboya M. Canis.

— Vous n'avez pas lu l'enseigne dehors ? Z'avez la tête dure, vous ! Bon, allez, prenez-vous par la main, dit Scrooge en saisissant celle de Sabrina. Et maintenant, fermez les yeux. Nous devons nous concentrer pour attirer Obéron.

— Je vais avoir des cauchemars cette nuit ? demanda Daphné.

— Ça dépend... Est-ce qu'il a été décapité, je veux dire, est-ce qu'il a eu une mort bien moche et sanglante ? Les esprits reviennent toujours sous leur dernière forme...

— Il a été empoisonné, précisa Mamie Relda qui semblait mal à l'aise.

— Bon, alors ça ira. Il sera peut-être un peu vert, oh ! rien de bien méchant... Attention, même si nous voyons Obéron, il ne sera pas forcément compréhensible, à cause de l'énergie que les morts utilisent pour s'incarner. Ma foi, le langage en pâtit ! Mais

nous ferons de notre mieux. Parfois je réussis à deviner leur charabia en jouant aux charades. Maintenant, concentrons-nous. Obéron ? Obéron, es-tu là ?

Sabrina leva les yeux au ciel.

— Nous allons l'appeler, et c'est tout ?

— Ah, vous voulez la totale ? Pas de problème, ma mignonnette ! Je ne fais même pas payer de supplément ! déclara Scrooge.

Il appuya sur un interrupteur. Des rayons de lumière jaillirent de la boule de cristal, et des soleils, des lunes et des étoiles illuminèrent les tapisseries murales. La chanson du vent s'échappa des haut-parleurs fixés au mur. Scrooge passa la main sous la table et en sortit un énorme turban chatoyant et pourpre, avec un rubis en son centre, dont il se coiffa.

— Voilà, voilà ! C'est assez authentique, maintenant ?

Sabrina fronça les sourcils.

— Obéron, ô Roi des Fées, nous t'appelons auprès de nous ! scanda Scrooge.

Silence radio. Même après de longues minutes d'attente.

— Je suis désolé, les morts sont parfois aussi timides que des jeunes filles..., expliqua Scrooge avec nervosité.

Son aplomb commençait sérieusement à s'effriter.

— Ô Obéron, viens ! Où que tu sois... Allez, c'est bon, Votre Majesté, on organise une petite sauterie et on n'attend plus que vous pour commencer à se trémousser !

— Franchement, c'est d'un ridicule ! intervint Sabrina, prête à quitter la salle et ce zozo enturbanné.

Tout à coup, un étrange frisson la parcourut. Comme si un gros rhume lui prenait la tête en tenaille ! Pire, son corps devenait bizarre, comme s'il se remplissait au point de devenir un ours en peluche géant.

— Mamie ! Au secours, que se passe-t-il ? demanda Sabrina, affolée de voir des poils pousser sur ses bras.

— Je pense qu'il est là ! dit Scrooge d'un air soulagé. Obéron, c'est toi, mon roi ?

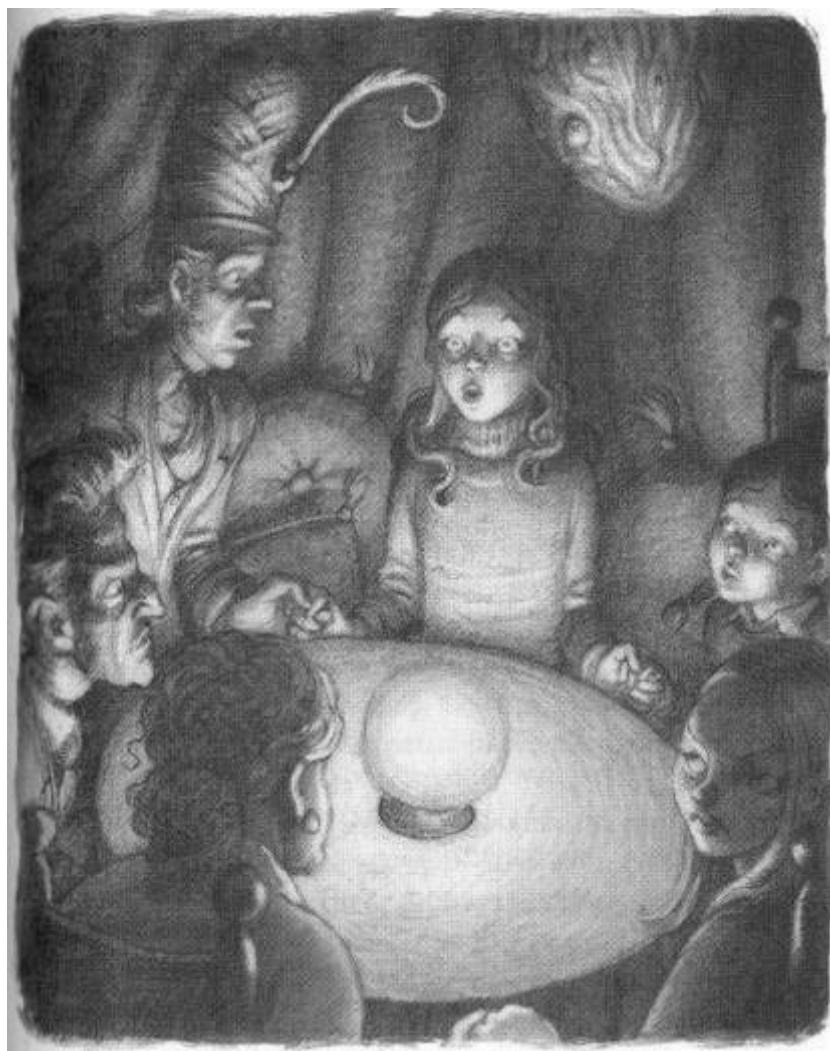
La bouche de Sabrina s'ouvrit malgré elle. Une voix sépulcrale en sortit.

— Où suis-je ?

— Ça... ça sort de moi ? hurla Sabrina en regardant sa sœur qui la fixait, les yeux ronds.

Même Papillon semblait effrayée.

— Waouh ! dit Scrooge à Sabrina. Tu es médium ! Les fantômes aiment parler à travers toi ! Ta mère aussi avait ce don...



Sabrina ne put répondre, car le fantôme d'Obéron avait pris possession de son corps.

— Où suis-je ? répéta la voix.

Sabrina fit de grands moulinets avec les bras comme un pantin en colère.

Scrooge hésita.

— Obéron, j'ai de mauvaises nouvelles. Tu es assis, au moins ?

— Je n'en sais rien. Où est mon corps ?

— C'est justement ça, la mauvaise nouvelle. Tu es mort, mon roi...

Un long silence tomba, mais Sabrina sentait toujours la présence d'Obéron à l'intérieur d'elle-même. Sa bouche s'ouvrit de nouveau et un seul mot en sortit.

— Merde.

— C'est rien de le dire, ô roi. On est dans le caca jusqu'au cou. Pour l'instant, tu es dans les limbes et, malheureusement, tu y resteras jusqu'à ce que ton meurtrier soit traduit en justice. Mais tu as de la chance, parce que ces braves gens veulent t'aider.

— Roi Obéron, bonjour, c'est moi, votre loyale servante, Papillon. Je prends soin de Puck depuis votre disparition, dit la petite fée en posant le cocon de Puck sur la table. Il est là, avec moi...

— Je sais, je le sens, bien que je séjourne dans le plan astral..., grogna Obéron.

Il déplaça le corps de Sabrina vers le cocon de Puck.

Animée par Obéron, Sabrina sentit sa main caresser doucement le cocon. Puis une sensation de regret la traversa, sentiment que le roi éprouvait à cet instant. Bizarre, car Obéron avait été haineux la veille, quand il avait revu son fils. Il avait même affirmé que Puck était un traître ! Pour finir, elle sentit Obéron quitter son corps. Elle en profita pour reprendre le contrôle de sa personne.

— Maintenant, fichez-moi la paix !

— Sabrina, ne lutte surtout pas ! Nous devons lui poser des questions importantes ! dit Mamie Relda.

— On voit bien que tu n'es pas à ma place !

— Obéron, savez-vous qui est votre meurtrier ? demanda Mamie Relda.

— C'est Toile d'Araignée ! hurla Obéron qui reprenait possession du corps de Sabrina. Il m'a empoisonné ! Il m'a apporté un verre de vin pour célébrer l'arrivée des filles de Véronique. Après l'avoir bu, je me suis senti mal et me suis évanoui. Puis il y a eu une terrible douleur et le noir...

— Je le savais ! s'écria Papillon.

La famille Grimm la regarda, incrédule.

— Connaissez-vous la raison pour laquelle il voulait vous tuer ? demanda Mamie Relda à Obéron.

— Non ! C'est la dernière personne que j'aurais soupçonnée. Oh, comme je suis en colère ! Figurez-vous que je suis un fan de hockey, et j'avais des billets pour aller voir jouer les Rangers de New York cette saison ! Non mais, quel gâchis !

— Vous êtes certain que Toile d'Araignée a agi seul ? reprit M. Canis. Il a peut-être été commandité par quelqu'un ?

— Qui ? Tout le monde m'aimait !

— On vous a pourtant vu vous battre avec votre femme, glissa Mamie Relda.

— Titania coupable ? Impossible ! Elle n'oseraient jamais me tuer ! D'accord, nous nous bagarrons de temps en temps, mais essayez donc de rester marié avec quelqu'un pendant cinq mille ans et vous verrez un peu !

— Vous saviez que Toile d'Araignée était un membre de la Main Rouge ? demanda ensuite Mamie Relda.

— La Main quoi ? Jamais entendu parler ! Retrouvez plutôt Toile d'Araignée et jugez-le !

Soudain, le frisson dans le corps de Sabrina disparut et une voix inconnue s'exprima par sa bouche.

— Veuillez introduire 50 cents pour prolonger la consultation de dix minutes, s'il vous plaît.

— Désolé, nous avons perdu la liaison ! fit Scrooge.

— Rétablissons-la ! s'écria Papillon. Nous devons savoir si Obéron a d'autres soupçons.

— Je suis désolé, il est parti... J'espère que ce petit entretien vous a aidés, déclara Scrooge.

Mamie Relda se leva.

— Plus que vous ne le pensez ! Grâce à vous, nous savons qui a tué Obéron. Nous devons maintenant retrouver Toile d'Araignée. Si seulement le travail de détective était toujours aussi facile...

— Changez de carrière ! dit Scrooge. Sabrina ferait un tabac si elle devenait médium !

Sabrina se crispa.

Ils remercièrent Scrooge et revinrent dans la salle d'attente où Tim bataillait de nouveau contre son bureau. Les Grimm l'aiderent à le redresser, puis ils payèrent les honoraires de Scrooge.

— Des clients satisfaits, à la bonne heure ! déclara Tim en recomptant les billets. Le boss avait la poisse ces derniers temps. Moi aussi j'étais un inconditionnel de votre mère ! Supergentille !

Daphné s'accouda sur le bureau et lui sourit, enjôleuse.

— Tu veux bien me la dire, rien que pour moi ? roucoula-t-elle.

— Te dire quoi ?

— Tu sais bien ! Ton unique réponse à la fin d'*Un chant de Noël* ! le supplia la petite fille.

Tim haussa les sourcils, leva les yeux au ciel et prit une grande inspiration.

— « Que Dieu nous bénisse, tous tant que nous sommes ! »

Daphné applaudit et rit de plaisir.

— Je devrais me faire payer chaque fois qu'on me la demande ! grommela Tim.

Là-dessus, la petite troupe sortit dans la rue.

— Nous savons qui a tué Obéron, alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'enquit Sabrina.

— Graine de Moutarde nous a demandé de transmettre toutes nos informations à Oz, dit Mamie Relda en arrêtant un taxi.

— Où voulez-vous aller ? demanda le chauffeur.

— Au magasin Macy, le renseigna Mamie en faisant monter tout le monde dans le taxi.

— Sans moi, je suis un peu fatigué, dit M. Canis qui resta planté sur le trottoir, j'ai besoin d'être seul. Vous vous débrouillerez ?

Mamie Relda hocha la tête.

— Bien sûr. On vous dépose quelque part ?

M. Canis refusa la proposition d'un hochement de tête. Relda lui fit un signe d'adieu, et le taxi prit la direction du plus grand magasin de New York.

Daphné frappa de joie dans ses mains.

— « On part voir le Magicien ! Il est le mage, le Magicien, le plus grand des magiciens ! »

Sabrina leva les yeux au ciel.

— Tu te prends pour Dorothée dans *Le Magicien d'Oz* pour lui piquer sa chanson ?

Daphné, aux anges, continuait de sourire.

Chez Macy, une foule incroyable entrait et sortait de façon ininterrompue. Normal. Dans trois jours c'était Noël. Et les milliers de clients paniqués qui achetaient les cadeaux à la dernière minute faisaient partie des événements de Noël... de même que la traditionnelle dinde. Pendant qu'ils louvoyaient à travers la foule, Mamie Relda leur recommanda de bien se tenir par la main.

Un enfant montra le cocon de Puck à sa mère.

— Je veux ça pour Noël !

Sabrina ricana en imaginant le cocon puant sous un sapin. Puck en ferait une tête si, en sortant de son aubergine, il se retrouvait nez à nez avec un petit New-Yorkais !

— Bon. Et maintenant ? Le Magicien a dit ce qu'il faisait chez Macy ? interrogea Daphné.

— Non. Renseignons-nous ! dit Mamie Relda. C'est une célébrité, tout le monde doit le connaître !

— Je l'ai trouvé, intervint Papillon en montrant l'une des immenses vitrines de Macy.

Oz y installait des lutins de son invention, censés fabriquer des jouets dans une charmante usine rouge et verte. Ces automates fonctionnaient à l'électricité et se déplaçaient avec la même aisance que des êtres humains. Ils riaient, bougeaient et mettaient tout leur cœur à l'ouvrage. L'un d'eux avait sans doute un faux contact, car il frappait les autres, mais Oz y remédia vite en dirigeant sa télécommande argentée vers le lutin défectueux. Le nez sur la vitrine, la foule agglutinée contemplait les remarquables créations du Magicien. Il y avait autant de monde devant les autres vitrines du grand magasin, également décorées selon les thèmes de Noël : le père Noël des chromos, rubicond et dodu avec ses rennes et ses lutins sous la neige, des décors s'inspirant de célèbres contes de Noël, comme *Casse-*

Noisette et le Roi des souris, de Hoffmann, ou *Un chant de Noël*, de Dickens.

Les vitrines étaient toutes plus féeriques les unes que les autres. Sabrina se souvint que Lyman-Frank Baum, l'auteur du *Magicien d'Oz*, avait décrit le Magicien comme un génie capable de créer des illusions stupéfiantes de réalisme. Il avait même un tel talent qu'il avait convaincu tout le pays d'Oz qu'il était un puissant enchanteur !

Mamie Relda se fraya un chemin à travers la foule et toqua contre la vitrine. Oz se détourna, irrité, mais il sourit dès qu'il reconnut Mamie Relda. Il lui fit signe d'entrer.

La petite troupe pénétra tant bien que mal dans le magasin bondé. Après les salutations d'usage, Oz les conduisit dans une pièce réservée au personnel. Le spectacle y était encore plus étonnant que celui des vitrines : robots inachevés qui clignaient des yeux et tintinnabulaient en attendant d'être exposés, automates d'oiseaux juchés sur des branches qui sifflaient des airs charmants, une famille d'ours polaires à moitié peints jouait dans un coin. Ces jouets semblaient si réels qu'ils mettaient mal à l'aise. Il y avait aussi des papiers et de vieux manuels de construction partout, un miroir et un lit de camp. Le Magicien devait souvent passer la nuit dans son atelier.

— Désolé, je suis éreinté, mes bons amis, déclara Oz en leur faisant signe de s'asseoir. C'est la course contre la montre ! Les gens ont 364 jours pour faire leurs courses de Noël, et ils attendent le dernier moment !

— En tout cas, bravo pour vos vitrines ! déclara Mamie Relda.

Oz prit la tête d'un automate qui souriait et clignait des yeux.

— Oui, c'est presque de la magie... Autrefois, j'étais la crème des prestidigitateurs. Quand je suis arrivé à Oz, j'ai joué un joli tour au maire des Munchkins, et j'ai tout de suite été catalogué comme le Grand et Terrible Oz. Mais à New York, hélas, on ne recrute pas souvent des gars avec mon profil et mes motivations. Je me suis donc improvisé animateur de fêtes d'anniversaires, et puis avec l'arrivée des jeux vidéo sur le marché, je me suis retrouvé au chômage... Alors quand j'ai entendu parler de ce boulot-là, vous pensez si j'ai sauté sur

l'occasion ! J'ai toujours adoré les automates ! Maintenant, je crée des illusions avec des circuits électroniques au lieu de les fabriquer de mes propres mains...

— Ils ont l'air tellement vrais ! s'extasia Daphné.

— Merci. Ce sont un peu mes enfants... Et si je n'arrive pas à me faire obéir de ce lutin défectueux, je vais devoir le mettre au piquet. Mais j'imagine que vous n'êtes pas seulement venus admirer mes vitrines ? Votre enquête avance ?

— On a un suspect ! commença Daphné.

Oz leva un sourcil.

— Toile d'Araignée, enchaîna Mamie Relda.

— Impossible ! dit Oz.

— Si. C'est même Obéron qui nous l'a dit, ajouta Daphné.

Le Magicien leva son sourcil encore plus haut.

— C'est une longue histoire, expliqua Mamie Relda. Nous pensons que Toile d'Araignée fait partie d'une organisation qui s'appelle la Main Rouge.

— D'où cette marque sur la poitrine du roi..., acheva Oz.

Mamie Relda acquiesça.

— Pouvez-vous transmettre ces informations à Graine de Moutarde, s'il vous plaît ? Il doit se méfier de Toile d'Araignée.

— Bien entendu.

— Nous n'en sommes pas moins dans une impasse... parce que nous ne savons pas où se trouve Toile d'Araignée. J'imagine qu'il a quitté la taverne de l'Œuf d'or ?

— En effet, tout le monde a pris la poudre d'escampette sauf Titania, Graine de Moutarde et ses hommes.

— Toile d'Araignée a des amis ? demanda Mamie Relda.

Le Magicien secoua la tête.

— Il a passé sa vie sous les ordres d'Obéron et de Titania, auxquels il a toujours été très dévoué. D'où ma surprise face à vos révélations... Mais je connais quelqu'un qui pourrait vous aider. C'est une amie de Toile d'Araignée, une marraine fée qui vit à l'ouest de Midtown, un quartier au centre de Manhattan. S'il doit se cacher, c'est chez elle qu'il se réfugiera. Elle s'appelle Twilarose et elle tient un magasin de vêtements.

— Merci pour votre aide ! dit Daphné.

— Entre nous, le bonhomme joufflu..., commença Oz.

— Vous voulez parler de M. Jambonnet ? demanda Sabrina.

— Oui, il s'est fait un ennemi mortel, aujourd'hui. On raconte qu'il a soufflé sa petite amie à Tony Groslard. Si j'étais lui, je quitterais New York en courant. Il vaut mieux éviter de se frotter aux parrains fées. Pas très recommandables, ces gens-là.

L'Empire de la Mode de Twilarose se trouvait au coin de la 11^e Avenue et de la 57^e Rue, non loin d'un parking destiné aux camions poubelles. L'odeur qui flottait dans la rue était pire que celle du cocon de Puck. C'est dire.

À l'hôtel, Mamie avait laissé un mot à M. Jambonnet et à Bess pour leur demander de les rejoindre au magasin de la marraine fée. Les deux amoureux arrivèrent peu après les Grimm et Papillon. Ils étaient si absorbés par leur conversation qu'ils remarquèrent à peine la petite troupe qui attendait dans le crépuscule. Mamie Relda les prit à part et leur transmit la mise en garde d'Oz. Bess parut inquiète, mais M. Jambonnet rappela à Mamie Relda que Tony Groslard ne lui faisait pas peur !

Pendant ce temps, Sabrina observait la vitrine de Twilarose. Franchement, cette femme ne connaissait rien à la mode. Ses robes étaient de vrais chiffons avec des couleurs agressives. C'était d'une telle laideur que les mannequins rougissaient de les porter.

— Quelle est la différence entre une fée et une marraine fée ? demanda Daphné à Papillon.

Cette dernière eut un sourire de dédain.

— Une ignorante comme toi est évidemment incapable de faire la différence. Les marraines et les parrains fées sont des êtres inférieurs. Contrairement aux fées, qui sont de sang noble, ils ont besoin de baguettes pour faire de la magie. Ils sont nés adultes, parfois même vieux. Ils sont affreux avec leurs cheveux gris et leurs rides...

— J'imagine qu'il te faut beaucoup de courage pour supporter de telles horreurs, intervint Mamie Relda qui avait entendu les derniers mots.

— Certes oui ! répondit Papillon en acquiesçant sévèrement.

— Bon, nous ne connaissons pas cette Twilarose, mais si elle cache Toile d'Araignée, elle est peut-être dangereuse, déclara

Jambonnet en remontant son pantalon sur son ventre. Alors prudence, prudence, les amis...

Un gros matou orange bloquait l'accès au magasin. Mamie Relda fit bouh ! en se penchant sur lui. Il déguerpit, et se réfugia en miaulant dans un vieux réfrigérateur abandonné sur le trottoir.

Le magasin débordait de robes de bal aux manches bouffantes, couvertes de volants et de dentelles, de milliers de chaussures aux couleurs étranges et franchement choquantes, et de sacs aux formes abracadabrantées.

Une petite bonne femme ronde sortit de l'arrière-boutique pour les accueillir. Sa coiffure choucroute de couleur bleue formait un cercle parfait autour de sa tête et parachevait la rondeur de son visage. Ses sourcils étaient bien dessinés, ses joues et ses lèvres soulignées d'un beau rose vif. Elle portait une robe de bal en satin bleu layette et une ceinture en faux diamants avec des lumières clignotantes bleues et vertes. Ainsi affublée, elle semblait prête à partir à un bal pour retraités.

— Bienvenue à l'Empire de la Mode de Twilarose ! pépia l'étrange créature. Soldes monstres sur les chaussures et les vêtements de printemps ! Il faut toujours avoir un train d'avance sur les saisons ! Et souvenez-vous, dans la boutique, tout est signé Twilarose !

— Vous êtes donc Twilarose ? demanda Mamie Relda.

— La seule et l'unique ! Peut-être avez-vous déjà vu mes créations dans les défilés de haute couture à Milan et à Paris...

— C'est le Magicien d'Oz qui nous envoie, la coupa Daphné.

— Nous cherchons Toile d'Araignée, ajouta Mamie Relda.

Twilarose ouvrit de grands yeux.

— Oh là là ! Je ne vous avais pas reconnues. Vous êtes les Grimm ! Je suis tellement contente que vous n'ayez pas été blessées dans la bousculade qui a eu lieu à la taverne de l'Œuf d'or. Comme je suis heureuse de vous rencontrer, vous les Grimm !

Twilarose hurlait chaque fois qu'elle prononçait leur nom, sans doute pour avertir Toile d'Araignée qui ne devait pas être bien loin. Pas très fin.

— Bon, on a compris. Toile d'Araignée est dans les parages ! dit Sabrina.

— Je ne vous suis pas, mes chères demoiselles Grimm... Moi, je suis créatrice de mode... Et très inspirée par-dessus le marché ! Je vais vous relooker à la Twilarose ! Traitement première classe ! Magnifique !

Twilarose fouilla dans les plis de sa robe et en sortit une baguette magique qu'elle agita frénétiquement. Bam ! Sabrina se vit soudain affublée d'une robe bouffante à motifs léopards avec des chaussures assorties. Daphné se vêtit d'une robe de french cancan de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et Mamie Relda, d'une robe de soirée rose bonbon avec un chapeau sous lequel elle disparaissait presque complètement. Papillon et Bess eurent droit à des survêtements couverts de clochettes dorées et des raquettes aux pieds. Elles étaient maquillées comme des voitures volées.

Quant à ce pauvre M. Jambonnet, il portait un smoking bleu électrique à queue-de-pie et un haut-de-forme. Même le cocon de Puck était couvert de rubans de différentes couleurs !

Twilarose applaudit.

— Je suis géniale ! Vous allez être les stars de New York !

— Femme, nous n'avons pas de temps pour ces bêtises ! coupa Papillon.

— Oh ! ah !... vous n'aimez pas vos nouveaux vêtements ? Quelque chose de plus simple, peut-être ? Je vais vous changer à toute vitesse !

La marraine fée agita de nouveau la main. Bam ! Mamie Relda, Sabrina, Daphné et Papillon se retrouvèrent ficelées dans d'élégants fourreaux avec un badge d'identification sur la poitrine, des menottes et une matraque à la taille. M. Jambonnet portait carrément l'uniforme de prison à rayures noires et blanches. Une chaîne et un boulet entravaient sa jambe gauche. Il grogna de colère.

— Génial ! s'écria Twilarose.

Puis elle secoua la tête.

— Mais le maquillage ne convient pas...

Bam !

Sabrina se regarda dans le miroir. Elle ressemblait à une geisha extraterrestre avec son maquillage farineux et son rouge à lèvres argenté.

Bam !

Encore plus moche : fausses dents de vampire et casquette à hélice...

Bam !

Bonjour, le look ! Dans les bras : caniche nain et son collier de diamant. Et en bonus, deux coquards et une dent noire.

— Ah là là, ça ne va pas... Les chaussures, sans doute ? hasarda Twilarose.

Papillon s'avança et agita l'index sous le nez de Twilarose.

— Je suis une fée. J'appartiens à la cour royale. Je vous suis donc supérieure par le rang, alors je vous préviens : si vous ne cessez pas de nous affubler de vos horreurs, vous... !

— Des *horreurs* ! s'écria Twilarose.

D'un coup de baguette que personne n'eut le temps d'empêcher, elle enchaîna tout le monde de la tête aux pieds.

— Il est loin, le temps de Cendrillon, où j'avais des doigts de fée, mais de là à dire que je fais des horreurs, ça non !

— Waouh ! s'écria Daphné, c'est vous la marraine de Cendrillon ?

Elle essaya de se libérer la main pour enfourner ses doigts dans sa bouche.

— Oui, c'est grâce à cette petite si je suis devenue une grande créatrice de mode ! Après la robe que j'ai créée pour elle, toutes les princesses, de New York à Tombouctou, auraient tué pour porter l'une de mes créations ! Mais c'était le bon vieux temps..., conclut-elle tristement.

— Assez parlé, femme ! hurla Papillon en s'extrayant des chaînes qui la retenaient captive. Vos palabres nous font perdre du temps ! Si vous ne nous dites pas bientôt où est Toile d'Araignée, je...

Une voix s'éleva soudain derrière les rideaux de l'arrière-boutique.

— Inutile de proférer des menaces, princesse...

Toile d'Araignée surgit devant eux.

— Assassin ! gronda Papillon.

— Vous avez perdu la tête, princesse ! Je n'ai tué personne.

— Si ! dit Sabrina. Nous l'avons entendu de la bouche d'Obéron !

— Je suis innocent ! protesta Toile d'Araignée, troublé.

Au même instant une explosion retentit et la porte sortit de ses gonds. Tony Groslard et Bobby Larsouille, baguette magique à la main, apparurent sur le seuil.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? s'écria Bess.

Les deux voyous l'ignorèrent. Ils n'avaient d'yeux que pour M. Jambonnet.

— Tu n'aurais jamais dû me piquer ma nana ! brailla Tony Groslard. Parce que maintenant, toi et moi, nous allons arranger cela à la mode de chez nous ! Comme au Royaume des Fées !

Tony Groslard leva sa baguette et en fit jaillir des flammèches incandescentes qui fondirent sur les Grimm et leurs amis.



6

Course-poursuite dans le métro



Jambonnet s'écarta à temps et évita les étincelles qui enflammèrent toutes les robes en polyester.

— Ma collection de printemps ! se lamenta Twilarose en essayant d'éteindre le feu.

Oubliant les Grimm toujours enchaînés et incapables de fuir, elle se précipita sur une robe rose à cerceaux.

Dans la panique, Sabrina vit Toile d'Araignée sortir.

— Laissez vos chiffons ! cria-t-elle alors que l'incendie gagnait la boutique. Libérez-nous !

Twilarose agita sa baguette magique. Les chaînes tombèrent. Tony Groslard et Bobby Larsouille, aveuglés par la fumée qui avait envahi le magasin, agitaient leurs baguettes dans tous les sens. Bobby était le plus empoté des deux. Les flammèches qui jaillissaient de la sienne partaient en vrille et allumaient des brasiers partout dans le magasin.

Sabrina saisit le cocon de Puck, enrubanné de boas de plumes en feu.

— Où est Toile d'Araignée ? cria Daphné.

— Envolé ! répondit Sabrina qui baissait la tête pour éviter une nouvelle salve d'étincelles. On a intérêt à filer illico !

— Besssss ! hurla Tony Groslard en projetant de nouvelles langues de feu, tu es à moi maintenant et pour toujours !

— Ils sont aveuglés par la fumée ! Ils pensent qu'on est prisonnières des flammes ! fit Sabrina tandis qu'elle tendait le cocon à Papillon. Sors vite Puck de là !

— Avec plaisir !

Les ailes de Papillon se déployèrent, battirent avec force et la petite fée s'éleva du sol. Elle zigzagua adroitemment entre les bouquets d'artifice jusqu'à la porte du magasin. Il y avait tellement de fumée que Tony et Bobby n'y virent... que du feu.

— Ernie, accroche-toi ! ordonna Bess à Jambonnet.

Elle lui tendit la main, passa l'autre derrière elle et tira sur son sac à dos. Une flamme en jaillit aussitôt et ils décollèrent.

Sabrina sidérée les vit sortir du magasin à la vitesse d'une fusée.

— Je veux le même ! s'exclama Daphné.

Twilarose quitta le magasin en trébuchant.

— À notre tour de filer ! lança Sabrina.

Elle prit Daphné et Mamie Relda par la main et les entraîna. Au même instant, Bobby et Tony comprurent que leurs victimes leur échappaient et ils agitèrent leurs baguettes magiques avec une virtuosité inouïe. Éclairs et étincelles en jaillissaient à une telle vitesse que les Grimm durent courir à toute vitesse pour ne pas être touchées. Soudain, Daphné lâcha la main de Sabrina, revint sur ses pas pour ramasser quelque chose, et rejoignit enfin sa sœur et sa grand-mère.

Une fois dans la rue, elles reprirent leur souffle pendant que Tony et Bobby, toujours dans la boutique, continuaient à faire fuser de véritables feux d'artifice. Sabrina regarda autour d'elle. Twilarose avait disparu, mais Toile d'Araignée volait au bout de la rue.

— Le voilà !

— On ne l'attrapera jamais à pied, déclara Mamie Relda en cherchant un taxi des yeux.

Dans sa hâte, elle heurta une femme qui venait de faire ses courses.

— Regardez ! s'exclama cette dernière qui avait aperçu Toile d'Araignée. Cet homme vole ! C'est un ange descendu du ciel !

Ni une ni deux, Mamie Relda sortit de la poudre d'oubli de son sac à main et en saupoudra la femme, dont le regard se voila aussitôt.

— Vous avez eu une journée très ennuyeuse..., lui dit Mamie Relda.

— C'est vrai..., répondit la femme.

— Attends, mamie, j'ai une idée ! intervint Daphné.

Elle fouilla dans les sacs de courses.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lui demanda Sabrina en lançant des regards inquiets vers la boutique en feu.

Bobby et Tony n'allaien pas y passer leur vie...

— J'ai besoin d'un truc qui ressemble à une citrouille ! expliqua la petite fille en sortant une courgette. Ce machin-là. J'espère que ça ira !

Daphné posa la courgette sur le trottoir, puis brandit la baguette magique de Twilarose.

— Elle l'a laissée tomber !

— Voyons, *liebling*, tu ne sais même pas comment ça marche, protesta Mamie Relda.

— Si, si, si ! Je l'ai bien regardée faire ! reprit Daphné. Tout est dans le poignet !

Et elle agita la baguette avec élégance. Une nuée d'étincelles en fusa et toucha la courgette d'où jaillit un éclair aveuglant. Sabrina éblouie cilla puis se rendit compte que la courgette était... toujours une courgette.

Daphné agita de nouveau la baguette, frénétiquement.

— J'ai bien l'impression que les piles sont mortes !

Au même instant, la courgette grandit, changea de forme, se tordit et s'allongea pour laisser apparaître une carrosserie, quatre roues, des pare-chocs et des phares... au final, un vrai petit bolide vert émeraude avec aéofreins et pneus à flancs blancs !

— Incroyable ! s'exclama Mamie Relda.

— Et en plus, c'est pratique, ça se mange aussi ! précisa Daphné en souriant largement.

Elle repéra alors le gros matou orange qui rôdait.

— Je vous présente notre chauffeur !

Daphné agita de nouveau la baguette magique. Un éclair frappa le chat qui poussa un miaulement d'effroi et se métamorphosa aussitôt en un jeune homme roux vêtu d'un costume noir et d'une casquette de cuir.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Daphné.

— Chester, répondit le jeune homme.

— Suivez cet être fée qui s'envole à tire-d'aile, en bas de la rue ! commanda Mamie Relda.

— Voilà qui n'est pas banal ! commenta Chester.

Il désactiva l'alarme de la voiture avec sa télécommande, s'empressa d'ouvrir les portières, et aida tout le monde à monter. Aussitôt après il bondit derrière le volant.

— Attachez vos ceintures ! les prévint-il en appuyant sur l'accélérateur.

La voiture démarra sur les chapeaux de roues avec un rugissement de lion. Chester conduisait comme un pilote de course et zigzaguant habilement entre les piétons et les autres véhicules. Sabrina boucla sa ceinture de sécurité et tendit le cou, dans l'espoir de repérer Toile d'Araignée. Elle le vit bientôt qui volait à toute vitesse devant eux.

Hélas, Tony Groslard et Bobby Larsouille avaient pris leur bolide en chasse. Des éclairs magiques heurtèrent une borne d'incendie qui explosa, et un puissant jet d'eau en jaillit.

— Ces satanés bonshommes veulent notre peau ! s'écria Daphné.

Chester tourna à gauche, puis à droite. Il brisa deux feux de circulation et propulsa finalement leur bolide au beau milieu d'un bouchon.

Toile d'Araignée, qui survolait les voitures, s'éloignait toujours plus vite. Et pendant ce temps, Chester se lissait les moustaches !

Daphné tapa Chester sur l'épaule.

— Dis, tu peux ouvrir le toit ?

— Quelle drôle d'idée, *liebling*..., fit Mamie Relda, étonnée.

— T'inquiète pas, mamie, répondit Daphné en brandissant la baguette magique de Twilarose. J'ai le coup de main maintenant !

Quand Chester eut ouvert le toit de la voiture, Daphné se mit debout sur son siège et envoya un éclair de magie sur les voitures devant la leur. Elles s'écartèrent aussitôt, comme si elles avaient été aimantées par une force invisible. Une fois que la voie fut dégagée, Chester appuya sur l'accélérateur et la course reprit, plus rapide que jamais.

— Assieds-toi, tu vas te faire mal ! cria Sabrina en tirant sur le pantalon de Daphné.

— Toi, ne me commande pas !

Leur folle équipée se poursuivit dans Times Square, mais s'interrompit de nouveau à un passage piéton. Toile d'Araignée flottait au-dessus des touristes qui ne le remarquaient même pas, trop distraits par la multitude d'enseignes lumineuses, d'éclairages clignotants, de façades électroniques en changement perpétuel, bref, par Broooooaadway !

Tout à coup, Toile d'Araignée s'engagea dans une bouche de métro et disparut.

— Désolé, les amis, c'est la fin de la course-poursuite ! annonça Chester.

La petite troupe descendit de voiture au moment où Tony Groslard et Bobby Larsouille réapparaissaient. Jambonnet évita de justesse un éclair de magie qui heurta un stop et le transforma en un singe qui poussa un hurlement à glacer le sang avant de s'évanouir dans la foule compacte.

Daphné riposta par une salve d'étincelles et les deux voyous virent leurs pieds emprisonnés dans un bloc de béton. Ils frétillasserent de leurs ailes, mais le poids les fit s'écraser sur le sol. Sous le choc, ils lâchèrent leurs baguettes dans un caniveau : adieu, la magie !

La foule, sidérée par ce spectacle insolite, entoura les Grimm et leurs amis. Avec un sourire nerveux, Relda fouilla dans son sac à main et saupoudra les badauds de poudre d'oubli. Instantanément les curieux oublièrent le spectacle auquel ils avaient assisté et se dispersèrent. Enfin, Mamie Relda prit la baguette magique des mains de Daphné et la tendit à Chester.

— Soyez gentil de la rendre à Twilarose.

— C'est comme si c'était fait ! Je peux garder la voiture ?

— Mais qu'est-ce que vous attendez ! On perd du temps, là ! s'écria Papillon qui dévalait déjà les marches du métro.

Les autres se précipitèrent à sa suite.

Sabrina aidait Mamie Relda à descendre, quand elle aperçut Toile d'Araignée dans la station de métro bondée. Il ne volait plus, il marchait, ses ailes discrètement repliées, et tentait de se mêler à la foule. De sa poche il sortit une carte et la glissa sur la surface magnétique pour avoir accès au quai : le métro arrivait.

Elles se précipitèrent vers le tourniquet, mais, sans carte magnétique, elles ne purent le franchir.

— Si vous êtes vraiment innocent, vous le prouverez devant les juges ! cria Mamie Relda.

Toile d'Araignée se retourna.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas de justice au Royaume des Fées ! Ni tribunal ni avocats de la défense ! Je serai accusé, jugé par Titania ! Et on retrouvera ma tête dans la rivière au coucher du soleil !

Les portes du métro s'ouvrirent et Toile d'Araignée s'y engouffra. La petite troupe impuissante regarda le métro s'éloigner.

— Moi, je vais le suivre ! déclara Papillon en déployant ses ailes.

Mamie Relda la retint.

— Non !

— Vous voyez bien qu'il nous échappe ! s'écria Papillon.

— Oui, mais nous allons le laisser faire.

Mamie Relda emmena son petit monde dans un café à proximité, puis demanda au garçon où se trouvait la cabine de téléphone la plus proche. Elle offrit une tournée de chocolat chaud et partit téléphoner.

— Cette vieille femme est d'une rare incompétence ! déclara Papillon. Nous avions presque attrapé Toile d'Araignée et elle l'a laissé filer !

— Si jamais tu dis encore du mal de ma mamie, je te castagne ! la menaça Daphné.

Papillon ouvrit de grands yeux.

— Au fait, qu'est-ce que ça veut dire, « incompétence » ? demanda alors Daphné à M. Jambonnet.

— Papillon veut dire que ta grand-mère fait mal son boulot, expliqua-t-il.

Daphné jeta un autre regard furieux à la petite fée, puis se concentra sur son chocolat chaud.

— Alors comme ça, tu n'as plus besoin de moi pour t'expliquer les mots difficiles ? constata Sabrina.

Elle était vexée mais elle essayait de faire bonne figure.

— Je n'ai jamais dit ça. Seulement, je ne peux plus compter sur toi.

Mamie Relda revint, secouant son manteau blanc de neige.

— On y va !

— Où ? interrogea Daphné.

— Voir Titania !

— Quoi ! s'écria Sabrina. Mais elle a essayé de nous tuer !

Mamie Relda sourit.

— Est-ce bien nécessaire de me le rappeler, *liebling* ?

La nuit était tombée quand ils atteignirent Central Park et la statue de Hans Christian Andersen. Avant de prononcer la formule magique et de disparaître dans le monde parallèle de la taverne de l'Œuf d'or, les Grimm et leurs amis attendirent qu'une passante qui promenait son chien se soit éloignée. Le fameux « Toc toc. Qui est là ? » les amena devant l'Œuf d'or.

Il n'y avait plus aucune trace du désordre et de la bousculade de la veille dans la taverne qui brillait comme un sou neuf. Seules quelques chaises cassées reléguées dans un coin rappelaient la violence des événements...

La grande salle était déserte à l'exception d'un chat qui, comme dans la comptine, jouait de vieilles balades sur son violon.

Derrière le bar, Momma lavait des verres.

— Contente de vous revoir, les amis ! Vous voulez manger un morceau ? La cuisine est ouverte !

— Non merci, répondit Mamie Relda, nous avons rendez-vous avec Titania.

— Manquait plus que ça ! soupira Momma, et dire que je viens de nettoyer et de balayer !

— Mais quel Findétemps êtes-vous ? demanda Daphné.

Momma sourit.

- Ma Mère l’Oie en chair et en plumes !
- Celle des *Contes de M. Perrault* !
- La seule et l’unique !

Là-dessus, elle se transforma en une oie noire et dodue avec une charmante coiffe bleue à volants. Daphné frappa une fois dans ses mains et elle reprit son apparence humaine. ?

— Vous faites donc partie de la famille Grimm, déclara Momma qui se remit à laver ses verres. J’étais tellement occupée avec les clients, hier, que je n’ai pas trouvé le temps de vous parler. Je connaissais bien Wilhelm. Un chic type. Et serviable avec ça. Comme Véronique, d’ailleurs !

— Vous aussi vous connaissez maman ? demanda Sabrina en s’asseyant.

Momma hocha la tête.

— Adorable. Elle ma trouvé une formation de serveuse. Sans elle, je croupirais toujours à l’hôtel Sunshine, dans le quartier pauvre de Bowery, au sud de Manhattan.

— L’hôtel Sunshine ? demanda Mamie Relda.

— Un bouge infâme où l’on vous loue une chambre à la journée. La classe, quoi..., laissa tomber la serveuse, sarcastique. Quelques Findétemps y vivent toujours, ceux qui n’arrivent pas à se trouver un appartement...

— Et les autres ?

— Ils se débrouillent avec les refuges ou bien ils vivent dans la rue...

— Mais vous êtes tous des créatures magiques, alors vous pourriez pas vivre mieux ? objecta Sabrina.

— Ah, ma petite cocotte, ce n’est pas parce que je me transforme en oie que je n’ai pas de factures à payer ! Pas facile d’être un Findétemps, de nos jours ! Nous n’avons pas de papiers d’identité. C’est impossible, puisque nous ne vieillissons jamais... Sans salaire et sans compte en banque, impossible aussi d’obtenir un prêt pour acheter un appartement. Et impossible d’avoir un boulot sans numéro de sécurité sociale. Nous n’exissons pas, dans cette société... C’est pour cette raison que nous aimions tellement Véronique. Elle avait trouvé le moyen de nous faire travailler avec les humains, en simplifiant les démarches administratives. Quand elle a disparu, notre

situation s'est aggravée... Le plus triste, c'est qu'elle m'avait confié qu'elle avait un projet d'entraide... Elle devait nous en parler...

À cet instant, Titania entra, soutenue par Graine de Moutarde. Le chagrin de la reine faisait peine à voir. Après avoir salué ses visiteurs, elle s'adressa à Papillon.

— Comment va mon fils ?

Papillon s'avança, présentant le cocon. Titania le lui prit des mains et l'approcha de son visage.

— Rétablis-toi, mon fils. Nous avons besoin de toi...

Puis elle tendit le cocon à Papillon.

— Protège-le bien, surtout.

— Oz dit que vous devez nous parler ? déclara Graine de Moutarde.

Il était si sérieux et si mûr pour son âge..., se dit Sabrina qui cherchait des preuves qu'il était bien le frère de Puck. Ils avaient bien la même bouche et le même nez, sinon... sinon rien !

— En effet. Je suis désolée de devoir vous l'annoncer, mais vous devrez vous passer de notre aide pour résoudre le meurtre d'Obéron, dit Mamie Relda.

— Quoi ! s'écria Daphné.

Même Sabrina était surprise.

— Pourquoi ? demanda Titania.

— Toile d'Araignée serait le meurtrier de votre mari, continua Mamie Relda. Cependant, il clame son innocence.

— Toile d'Araignée ment ! martela Titania.

— C'est possible..., répondit la vieille dame. Cela dit, il refuse de se rendre, car il affirme qu'il serait exécuté sur-le-champ.

Graine de Moutarde baissa les yeux comme pour confirmer ses dires.

— C'est donc vrai... Pas de juge, pas de jugement..., soupira Mamie Relda.

— Qu'est-ce que vous croyez ! répliqua Titania. Les meurtriers sont exécutés ! C'est la justice du Royaume des Fées !

— Sans procès ? demanda Mamie Relda.

— Vous êtes bien comme Véronique ! Elle voulait nous inculquer ses grands principes de justice ! Toile d'Araignée a tué mon mari et j'assisterai à son exécution !

— Alors retrouvez-le sans nous, répliqua Mamie Relda. Véronique et moi, nous avons la même conception de la justice.

— Je n'ai jamais entendu pareille vilenie ! s'écria Papillon. Pour qui vous prenez-vous donc ?

— C'est d'accord, nous lui ferons un procès, intervint Graine de Moutarde avec calme.

— Tu outrepasses mon autorité, mon fils ! coupa Titania, furieuse. Je suis toujours la Reine des Fées !

— Il n'y a plus de Royaume des Fées depuis dix ans, répliqua Graine de Moutarde. Nous vivons ici, désormais. Il est temps de l'accepter et d'aller de l'avant.

— Tu voudrais que nous rompions avec des traditions mille fois millénaires ? protesta Titania.

— Nous ne rompons pas avec toutes nos traditions, seulement avec celles qui oppriment et suscitent la méfiance. Exécuter un homme parce que c'est la tradition est une erreur. Mon père s'est battu longtemps pour rétablir notre ancien mode de vie, mais je ne laisserai personne continuer sur sa lancée. Vous échouerez comme lui.

— Graine de Moutarde !

— Mère, les humains ont leurs traditions. En adopter certaines nous permettraient de nous construire un monde meilleur. Toile d'Araignée aura donc le droit de se défendre.

Il se tourna vers Mamie Relda.

— Vous avez ma parole d'honneur.

— Mais avons-nous la parole de la reine ? demanda M. Jambonnet en montrant Titania.

Celle-ci se leva et sortit.

— Je me charge de la convaincre, déclara Graine de Moutarde.

Mamie Relda observa longuement l'adolescent, puis elle hocha la tête.

— En ce cas, nous ferons de notre mieux pour retrouver Toile d'Araignée.

Graine de Moutarde acquiesça, puis il se détourna et quitta la salle à son tour.

— Nous repartons dans le métro ? demanda Daphné.

— En effet, dit Mamie Relda. Qui sait, quelqu'un la peut-être vu en sortir ?

— À moins qu'il n'y soit toujours, intervint Momma. C'est une cachette idéale : en principe, les tunnels sont interdits au public.

— Super ! s'exclama Sabrina. Tout le monde a une lampe de poche et deux ans de sa vie à perdre ? Vous savez combien de kilomètres de voies ferrées comporte le réseau du métro de New York ? Plus de mille !

Elle se souvenait de la rédaction qu'elle avait rédigée en CE1, après avoir visité le musée du Métro de New York.

— C'est le royaume des six nains, continua Momma. Ils contrôlent le souterrain de New York. Si Toile d'Araignée s'est caché dans les tunnels du métro, ils vous aideront à le retrouver.

Mamie Relda sourit.

— Et où trouve-t-on ces six nains ?

Les Grimm et leurs amis tombèrent d'accord pour reprendre les recherches le lendemain.

Il faisait nuit depuis belle lurette. Un froid de canard régnait et tout le monde était épaisé.

Ils rentrèrent donc à l'hôtel où ils découvrirent que la chambre de M. Jambonnet avait été mise à sac. Son lit avait été retourné, son matelas arraché ainsi que les tiroirs de la commode. Un mot avait été accroché sur la porte de la salle de bains.

« Tu peux retourner à Port-Ferries mort ou vif. À toi de voir ! »

Jambonnet l'arracha et le réduisit en boulette.

— Au moins, on me donne le choix..., dit-il avec un sourire forcé.

— Tout ça, c'est ma faute ! se lamenta Bess.

Jambonnet secoua la tête.

— J'ai subi des menaces bien plus terribles au cours de ma vie...

Bess le serra dans ses bras et l'embrassa sur la joue.

— Fais attention, mon poupon d'amour. Je veux te voir frais et dispos demain matin.

— J'espère que nous serons tous invités au mariage ! chantonna Daphné une fois que la belle blonde fut partie.

M. Jambonnet ouvrit de grands yeux, mais il souriait béatement.

— Je vais demander une autre chambre. Et vous, au lit ! Nous aurons une rude journée demain !

Mamie Relda regagna sa chambre avec ses petites-filles et Papillon. Comme la veille, la petite fée posa le cocon sur son lit à côté d'elle et se glissa sous les couvertures. Sabrina partagea le second lit avec sa grand-mère et sa sœur. Elle s'endormit en écoutant Daphné organiser le mariage de Bess et de M. Jambonnet. Cette nuit-là, Sabrina rêva de colombes s'envolant d'une pièce montée.

Le lendemain matin, Sabrina, encore mal réveillée, se rendit à la salle de bains pour se rafraîchir. Elle referma doucement la porte pour ne pas réveiller Daphné, Mamie Relda et Papillon, puis elle but un grand verre d'eau et se débarbouilla. Lorsqu'elle se regarda dans la glace, elle poussa un hurlement : le cocon de Puck flottait dans son dos.

Elle fit volte-face et remarqua que le sommet s'était fendu. Dedans, ça gargouillait sec. Sabrina se penchait pour mieux voir quand un gaz de couleur verte en jaillit. C'était la pire odeur qu'elle ait jamais sentie, un mélange infâme de chou pourri, de linge sale et de vieux fromage. D'instinct, elle recula, mais le cocon nauséabond la suivit comme son ombre.

— Au secours ! Débarrassez-moi de cette horreur ! hurla Sabrina.

Hélas ! personne ne vint à sa rescousse.

Elle sautilla sur sa droite, puis sur sa gauche. Le cocon la suivait toujours : il l'empêchait de sortir.

Sabrina était piégée, et le cauchemar ne faisait que commencer...

Un sifflement identique à celui d'une Cocotte-Minute lui vrilla soudain les oreilles. D'autres gaz verts nauséabonds jaillirent du cocon et envahirent la salle de bains d'un brouillard puant qui s'insinua dans les cheveux de Sabrina et jusque dans sa bouche. Elle en sentait le goût sur sa langue. C'était l'horreur.

— Sabrina, ça va ? cria sa grand-mère de l'autre côté de la porte.

— Non ! hurla Sabrina.

— On dirait que tu as de petits soucis intestinaux ? Je peux faire quelque chose ? Tu veux que je demande du charbon médicinal ? reprit la vieille dame en frappant à la porte.

— Allume une allumette, espèce de pétomane, ça fera de beaux feux d'artifice ! s'écria Daphné.

Soudain, la porte de la salle de bains s'ouvrit.

— Comment as-tu osé ? s'écria Papillon, que l'étrange spectacle mit aussitôt en rage.

— Oooh... que se passe-t-il ! s'exclama Mamie Relda, sidérée.

— Ce truc abominable m'a explosé à la figure ! hurla Sabrina. Arrêtez-le !

— Ce que tu as fait est impardonnable ! déclara Papillon. Tu m'as volé un privilège qui me revenait de droit !

— Je ne t'ai rien volé du tout ! Cette... cette chose infâme me suit partout !

— Papillon, peux-tu nous expliquer ce qui se passe ? demanda Mamie Relda.

— Durant l'étape larvaire, quand un être fée est le plus vulnérable, il choisit la seule personne au monde en qui il a confiance, et il s'en remet à elle. Une fois son choix fait, le cocon marque cette personne d'une odeur particulière pour la suivre à la trace. C'est un honneur qui aurait dû me revenir !

— Ben ça, alors..., dit Mamie Relda alors que le gaz continuait à s'échapper du sommet du cocon. Je suppose que les félicitations sont de mise, Sabrina ?

La puanteur du cocon avait bel et bien imprégné Sabrina. Elle prit six douches, se lava les cheveux et se frotta de la tête aux pieds autant de fois, mais l'horrible odeur persista. Elle la sentait même sur sa brosse à dents !

Et ce n'était pas le pire ! Le pire, c'est que le cocon la suivait désormais partout ! Sabrina l'accabla d'injures et de reproches, se cacha, menaça même de le jeter par la fenêtre, rien n'y fit. Comme elle ne pouvait raisonnablement pas sortir dans la rue avec une boule puante géante sur les épaules, Mamie et Daphné partirent chercher une idée de camouflage.

Pendant ce temps, Papillon faisait les cent pas, les poings serrés, sans cesser de ruminer son amertume.

— Alors ? dit Sabrina quand sa sœur et sa grand-mère revinrent.

Mamie Relda brandit une cordelette dont elle noua une extrémité à la base du cocon, et l'autre au poignet de Sabrina.

— Et voilà un joli ballon de baudruche !

Sabrina grommela. Elle avait surtout l'air d'un enfant malheureux assistant à la pire fête d'anniversaire au monde !

Les informations de Ma Mère l'Oie furent plus précieuses que celles d'Oz et de Bess. Cette brave Momma savait où et comment trouver les nains. Ils vivaient dans la station de métro désaffectée de City Hall, qui était juste sous les bureaux du maire de New York. City Hall avait été fermée plusieurs dizaines d'années plus tôt, quand le quai, trop étroit et tout en virage, était devenu impraticable pour les nouveaux trains, plus longs.

Tout le monde se mit en marche. Dehors il faisait si froid que les Grimm se félicitèrent d'avoir enfilé gants et écharpes. Même M. Canis avait trouvé une paire de gants à la taille de ses pattes griffues et il avait enroulé une écharpe autour de sa tête hirsute. En revanche, Papillon, M. Jambonnet et Bess ne semblaient pas affectés. Papillon, parce qu'elle était une fée, M. Jambonnet et Bess, parce qu'ils étaient trop amoureux pour remarquer quoi que ce soit.

Les Grimm et leurs amis traversèrent un parc où ils découvrirent la porte de fer dont Momma leur avait parlé et qui conduisait à la station de métro désaffectée. Il n'y avait pas un chat dehors. Ainsi, personne ne vit M. Canis pousser la porte sur une volée de marches qui descendaient dans le noir. M. Jambonnet insista pour passer devant, sous prétexte que sa formation de policier l'avait préparé à affronter les pires dangers. Il voulait surtout montrer son courage à Bess..., pensa Sabrina qui tint sa langue.

La petite troupe suivit Jambonnet en file indienne. Canis, en bon dernier, referma la porte. Ce fut l'obscurité totale.

— J'ai la chair de poule..., dit Daphné.

— Un peu de patience, *liebling*, ta vision va s'ajuster, lui dit Mamie Relda.

— Oh là là, ça pue drôlement ! s'exclama Bess.
— Ça c'est Sabrina ! fit Canis.
— Eh, soyez sympas avec moi, ce n'est pas ma faute ! riposta Sabrina.

Leurs yeux s'habituerent à l'obscurité et M. Jambonnet les conduisit le long d'un couloir en béton garni de gros tuyaux et de fils électriques, terriblement humide.

Canis, le nez en l'air, flairait l'atmosphère.

— Nous approchons ! Je les sens !

Le tunnel déboucha enfin sur une immense station de métro avec un plafond voûté, soutenu par d'élegantes colonnes et tapissé de carrelages dorés. Les murs étaient percés de lucarnes qui laissaient filtrer de minces pinceaux de lumière. Avec tout ce doré, on se serait cru dans le tombeau d'un pharaon ! Un wagon était immobile sur les rails. Sabrina connaissait de nombreuses stations du métro de New York, mais City Hall était de loin la plus belle.

— Il y a quelqu'un ? cria Mamie Relda.

Sa voix rebondit sur les murs carrelés.

— Évidemment ces nains ont déserté les lieux..., décréta Papillon.

Sabrina perçut un mouvement et entrevit des ombres fugitives. Les sens de M. Canis étaient plus aiguisés que les siens. Il lui lança un regard de connivence et posa un doigt sur ses lèvres.

— Bon alors ? Qu'est-ce qu'on attend ? s'impatienta Papillon en s'approchant du wagon. Empruntons donc ce petit train pour partir à la recherche de Toile d'Araignée !

Elle allait monter quand cinq nains sortirent de l'ombre et les cernèrent avec des hurlements, des sauts et des bonds. De vrais ninjas miniatures.

Les portes du wagon s'ouvrirent sur un sixième nain avec une longue barbe blanche et des petites lunettes rondes. Il semblait furieux. Il travaillait pour le métro de New York, comme le montrait le sigle MTA de sa veste bleue.

— Vous avez pénétré sur le territoire des Six Nains sans autorisation ! dit-il en faisant signe aux autres de se rapprocher

des Grimm et de leurs amis. Et les envahisseurs reçoivent tous une raclée !

L'un des nains enfila un coup de poing américain.

Mamie Relda s'avança, conciliante.

— Nous ne sommes pas venus vous envahir.

Un autre nain serra les poings. Il portait des lunettes graisseuses en demi-lune.

— Vous êtes dans *nos* tunnels ! Vous n'échapperez pas au châtiment, ma poule.

Canis grogna.

Oh, oh, il perd de nouveau patience..., pensa Sabrina avec inquiétude.

— Nous recherchons un fugitif. On nous a dit que vous pourriez nous aider, expliqua-t-elle avec calme. Un être fée a pris la fuite et s'est réfugié dans le métro, hier soir. Nous pensons qu'il s'y cache toujours.

— Un être fée ! s'écria un nain, horrifié. Ah non, pas de ça chez nous ! On ne vous aime pas du tout, par ici !

— Mais nous ne sommes pas des êtres fées, rectifia Sabrina. Enfin, sauf elle, dit-elle en montrant Papillon. Nous, nous sommes des détectives.

— Oh ! Ah ! C'est donc vous, les filles de Véronique ! s'écria le chef à la longue barbe.

Les autres nains baissèrent leurs poings, tout à coup bienveillants. Ils entourèrent Sabrina et Daphné, les bombardant d'éloges sur leur mère.

— Véronique était une perle !

— Une muse !

— Comme nous l'aimions...

— Quel charme !

Les nains se présentèrent. Chacun avait son histoire sur la mère de Sabrina et de Daphné. Ils l'adoraient et déploraient sa disparition, qui avait eu lieu le jour où elle devait prononcer le « Grand Discours », selon leurs propres mots. Ils étaient d'ailleurs convaincus que ce discours aurait dû changer toute leur existence...

Le chef, qui se faisait appeler M. Un, prit alors la parole :

— Que faites-vous ici ?

— Nous traquons Toile d'Araignée, répondit Daphné.

— Vous êtes bien comme votre mère ! déclara M. Un en s'esclaffant. Dévouée, toujours prête à rendre service et intrépide. C'est grâce à votre maman que j'ai rencontré ma femme... Nous serons très honorés de vous assister !

— Alors aidez-nous à retrouver Toile d'Araignée. Il pourrait être caché dans les tunnels du métro, dit M. Jambonnet.

— Et vous, vous connaissez ces tunnels mieux que personne ! renchérit Bess.

Les nains se rengorgèrent.

— Alors, les gars ? demanda M. Un à ses compagnons. Prêts à la chasse aux fées !

Il avait prononcé ce dernier mot avec mépris et dégoût. Pas de doute, les nains et les fées étaient comme chiens et chats.

— On pourra ouvrir les fenêtres de notre wagon ? demanda M. Deux. Il y a quelqu'un ici qui ne sent pas la rose, suivez mon regard.

Sabrina se mit à bouder.

Les autres nains poussèrent des vivats et coururent vers le wagon, suivis par les Grimm et leurs amis. Tout le monde monta. M. Un s'installa dans la cabine de conduite et les autres nains prirent leur poste. M. Deux et M. Six s'assurèrent que la petite troupe était bien assise tandis que M. Cinq et M. Trois ouvraient deux panneaux qui renfermaient chacun une manette jaune citron. Dès qu'ils les abaissèrent, un sifflement s'éleva et les portes se refermèrent. La voix de M. Un leur parvint par le haut-parleur.

— Bienvenue à tous les passagers du train D ! Nous vous prions de ne pas manger, ni boire ni jouer de la musique pendant toute la durée de notre voyage. Prochain arrêt... Eh bien, je ne sais pas, on verra bien ! Accrochez-vous, les amis, ça va décoiffer !

Le wagon s'ébranla dans un cahot qui fit perdre l'équilibre aux nains. Sabrina et Daphné les aidèrent à se relever et s'accrochèrent à la barre de maintien pour ne pas tomber à leur tour. Puis elles regardèrent par la vitre : le wagon roulait à toute vitesse à travers les tunnels.

— Vous ne connaîtriez pas un certain M. Septnain par hasard ? demanda Daphné à M. Deux.

— Pardi, c'est mon frère !

— Nous, on le connaît bien. Il vit à Port-Ferries ! ajouta Sabrina.

M. Deux fronça les sourcils.

— La prochaine fois que vous le verrez, rappelez-lui qu'il me doit vingt billets.

— C'est quoi, ce ballon de baudruche ? demanda M. Cinq à Sabrina en ajustant son bonnet bleu qui lui tombait sur les yeux.

— C'est le vaisseau guérisseur du roi Puck ! expliqua Papillon, indignée.

— Il a la même odeur de poiscaille que le train N quand il rentre de la plage de Coney Island, grommela M. Quatre.

M. Six prit son talkie-walkie à sa ceinture et le porta à sa bouche.

— Kenny ? Salut, vieux, ici Six. Je suis dans le train n°499. As-tu quelque chose d'inhabituel à nous signaler dans les tunnels aujourd'hui ?

La réponse ne se fit pas attendre :

— Tu veux dire, comme six nains qui conduisent un wagon volé à travers le réseau du métropolitain ?

M. Six renseigna la petite troupe.

— Kenny est un humain. Il travaille pour le métro de New York et on lui donne un coup de main de temps en temps. Mais, le matin, je vous jure qu'il n'est pas à prendre avec des pincettes !

— Surtout quand il n'a pas encore bu son café ! précisa M. Quatre.

— Kenny, mon ami, je te parle d'un être fée, fit M. Six à Kenny. A-t-on signalé un individu qui volait à travers les tunnels ?

Kenny répondit après un silence.

— Un incident a bien été rapporté à la station de la 59^e Rue. Une femme prétend avoir vu un ange...

— C'est notre homme ! Quand est-ce arrivé ? demanda Bess.

M. Six répéta sa question à son interlocuteur.

— Il y a environ cinq minutes, répondit Kenny.

— Bon, je suis sur la ligne 6 en direction de la station Spring Street. Il faut que je passe sur la ligne F quand j'arriverai à Broadway-Lafayette !

— Merci du renseignement ! grogna Kenny, toujours de mauvaise humeur.

— Kenny, nom d'un petit bonhomme, fais ce que je te dis ! hurla M. Six dans son talkie-walkie.

Le wagon traversa la station Broadway-Lafayette où un nouvel aiguillage lui fit prendre un virage en épingle. Presque tout le monde tomba de son siège et roula sur le sol.

— Toile d'Araignée aura de la chance si c'est vous qui l'attrapez, déclara M. Deux, alors qu'il aidait chacun à reprendre place. Parce que si c'est nous qui le prenons, nous lui ferons passer un sale quart d'heure. Ces tunnels sont à nous !

— Espèce d'avorton, grommela Papillon, est-ce que quelqu'un les revendique ?

— Vous chanterez une autre chanson quand on sera riches ! rétorqua M. Quatre en lissant ses rouflaquettes et sa barbe. Il y a des diamants là en dessous. Je le sais, je le sens. Nous devons juste les trouver !

M. Six leva la main pour imposer le silence et parla de nouveau dans son talkie-walkie.

— Kenny, ici Six. J'ai besoin que tu nous aiguilles sur la ligne A à la station West Fourth Street.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Après ce nouvel aiguillage, le wagon s'engagea dans un tunnel à une telle vitesse que Sabrina craignit qu'il ne déraille.

La voix de M. Un s'éleva dans le haut-parleur.

— Ça y est, je le vois !

Tout le monde se précipita à l'avant et aperçut Toile d'Araignée. Il avait les traits déformés par la colère et le désespoir. Il battit des ailes avec vigueur et s'engouffra dans un tunnel où il disparut.

— Il nous échappe ! s'écria Papillon. Plus vite !

— C'est parti, mon kiki ! s'écria M. Un.

Le wagon continua sa course folle à travers les tunnels, prenant ses virages à une vitesse inouïe. Il traversait les stations de métro les unes après les autres, ébouriffant les passagers sur

les quais, faisant voler les pages de leurs journaux et leurs gobelets de café. M. Six ne cessait de hurler ses instructions à Kenny dans son talkie-walkie, et Kenny obéissait au doigt et à l'œil. Plus d'une fois leur wagon faillit entrer en collision avec un train. Mais si le danger inquiétait les nains, ils n'en montrèrent rien... Le plus drôle, c'est qu'ils semblaient s'ennuyer !

En tout cas, impossible de rattraper Toile d'Araignée...

Il n'avait pas besoin des aiguillages, lui, il se déplaçait avec facilité d'un tunnel à un autre ou bien rebroussait chemin quand ça lui chantait. Cela dit, les nains se débrouillaient comme des chefs.

Ils parvenaient à la hauteur de Toile d'Araignée quand un choc ébranla le toit du wagon.

Les nains se regardèrent, l'air sérieux.

— Que se passe-t-il ? grommela M. Canis.

M. Quatre posa un doigt sur ses lèvres pour lui intimer le silence. Un nouveau choc fit trembler le wagon.

M. Cinq leva les yeux.

— Oh là là !

— Oh là là, quoi ? demanda Mamie Relda.

— C'est un yahoo ! répondit M. Cinq.

— C'est quoi, un yahoo ? interrogea Daphné.

— Des sauvages puants et immondes qui envahissent nos tunnels. Gulliver n'aurait jamais dû les amener ici ! se plaignit M. Six.

— Vous voulez parler de M. Gulliver, celui des *Voyages de Gulliver* ? Le Gulliver de Jonathan Swift ? demanda Sabrina.

— En personne ! Il était si désolé pour ses sauvages qu'il a essayé de les civiliser en les expatriant aux États-Unis. Les yahoos ont investi le quartier pauvre de Bowery, à Manhattan, se contentant de jouer dans des groupes rock punk et de travailler dans des cafés. Ce sont des bon sang de bonsoir de tire-au-flanc qui ne valent pas tripette. Depuis que leur quartier a été pris d'assaut par les magasins bio, ils cherchent un nouveau territoire et, depuis un an, ils visent nos tunnels !

Après un nouveau boum ! une vitre vola en éclats. Une énorme main velue s'introduisit dans le wagon. M. Six l'écrasa comme s'il s'était agi d'une punaise.



— Fainéants ! Sagouins ! Allez voir ailleurs si j'y suis ! À Brooklyn, par exemple. Z'avez jamais entendu parler de ce quartier-là ?

Cette fois tout le wagon fut secoué comme un prunier. Des sifflements et des braillements s'élevèrent tandis que les secousses devenaient de plus en plus violentes et inquiétantes.

— Ces malpropres essaient de nous faire dérailler ! cria M. Un, de son siège de conducteur. S'ils continuent, nous allons nous prendre un tunnel en pleine poire !

— C'est mal ? demanda Daphné.

Les nains acquiescèrent gravement.

— J'ai une idée, dit soudain M. Deux. Mais vous n'allez pas aimer du tout... Il faut freiner.

— C'est une idée détestable ! Parce que si nous freinons, nous déraillons ! fit M. Six.

— C'est justement le but ! s'écria M. Deux. Lançons le train dans la station de South Ferry, et freinons comme des malades !

— South Ferry est le terminus de la ligne, imbécile ! s'écria M. Cinq. Si on n'arrive pas à s'arrêter, on va s'écraser !

— Et même si nous y arrivons, notre wagon prendra feu ! argumenta M. Trois. Les freins ne supporteront pas une telle pression !

À cet instant, une autre fenêtre explosa au fond du wagon. M. Deux haussa les épaules.

— S'écraser contre la paroi du tunnel et périr broyés, ou sauver l'honneur et mourir dans les flammes ? Je crois qu'on n'a pas le choix !

— Vous êtes complètement fous ! protesta M. Canis en se levant. Arrêtez ce train tout de suite ! Nous allons sortir et régler leur compte à ces sales parasites !

— Pas possible, mon gars ! objecta M. Six. Nous sommes dans un tunnel et ces lignes sont électrifiées. Si tu sors, tu grilles comme une saucisse !

— Accrochez-vous, les petits cocos ! lança M. Un. Désolé, nous n'avons pas de ceintures de sécurité...

Les nains se jetèrent sur leurs sièges et s'y agrippèrent de toutes leurs forces. Les Grimm et leurs amis échangèrent un regard incrédule.

— Kenny, mon ami, il faut que tu fasses évacuer le quai de la station de South Ferry, hurla M. Six dans son talkie-walkie.

— Quand ? grogna Kenny.

— Dans deux minutes !

— Deux minutes ? Ben voyons !

— Fais ce que je te dis, Kenny !

Daphné se jeta dans les bras de Mamie Relda. Malgré la panique générale, Sabrina fut sidérée que sa sœur lui préfère sa grand-mère dans un moment pareil ! Et dire qu'elle avait toujours été là pour Daphné ! Elle était devenue transparente ou quoi ?

— South Ferry, terminus du train ! tonitrua M. Un dans le haut-parleur.

Il sortit de la cabine du conducteur, monta sur l'un des sièges et tendit la main vers le frein d'arrêt d'urgence.

M. Jambonnet enlaça Bess et tous deux se mirent à plat ventre.

— Tu vas de nouveau me sauver la vie, cow-boy ?

— Je n'ai pas d'autre mission, ma belle Bess...

— Ah ah, vous allez voir ce que vous allez voir, sales bêtes ! hurla M. Six aux yahoos accrochés au toit tandis que M. Un actionnait le frein.



7

À bas les yahooos !

Un horrible bruit de ferraille déchira l'air. Propulsée violemment vers l'avant, Sabrina réussit à s'accrocher à la barre de maintien qu'elle serra de toutes ses forces.

Quand le wagon déboula dans la station de South Ferry, l'obscurité céda la place à une vive lumière. Sabrina aperçut trois yahooos aux bras et aux cuisses de gorille dégringoler sous les roues du train dans un fracas d'os broyés. Mais alors qu'une épaisse fumée noire envahissait le wagon, Sabrina se dit que la mort des yahooos était peut-être plus douce que celle qui l'attendait... Des flammes et des étincelles crépitaient sous les roues du wagon.

Ce dernier finit par s'arrêter au milieu de grincements et de crissements insupportables. Puis les portes s'ouvrirent.

— Tout le monde descend ! Vite, le wagon va prendre feu !

M. Deux et M. Cinq aidèrent Sabrina à se relever : ils la poussèrent sur le quai où les autres étaient déjà rassemblés. Le cocon de Puck, fidèle à son poste, flottait toujours derrière elle.

Papillon saisit la cordelette du cocon et regarda d'un air furieux les Grimm et les nains.

— Vous avez perdu Toile d'Araignée, bande d'incapables !

— La ferme, princesse, sinon gare à la fessée ! rétorqua M. Trois.

Cette discussion stupide n'intéressait pas Sabrina. Elle serrait sa sœur sur son cœur.

— Ça va, toi ?

Et elle se mit à l'inspecter sous toutes les coutures pour voir si elle n'était pas blessée.

— Ouiii, je vais bien, répondit Daphné, énervée, en se dégageant.

— Parfait, dit Sabrina qui ravalà son humiliation d'être ainsi rejetée.

Puis elle s'adressa aux autres :

— On est tous sains et saufs ! Hors de danger !

D'habitude, leurs enquêtes étaient semées de blessés. Franchement, c'était étonnant que tout le monde s'en soit sorti indemne !

— Les nains poussent le bouchon trop loin ! hurla soudain une voix.

Un yahoo, qui un instant plus tôt gisait, fracassé, sur les rails, se relevait. Et ses amis l'entouraient !

— Ah, ah, tu veux la bagarre, sapajou ! s'exclama M. Six. Nous sommes sans doute petits, mais costauds.

Les yahoos éclatèrent d'un rire aigu, qui rappela à Sabrina le hurlement des hyènes qu'elle avait entendu dans un documentaire animalier.

— À nous les tunnels ! Les tunnels à nous ! s'écrièrent les yahoos en chœur.

Là-dessus, M. Un fit un pas dans leur direction. Et, à la grande surprise de Sabrina, il prit la même attitude de défense que Daphné lorsqu'elle se battait. C'était une position d'attaque que Blanche-Neige avait apprise à la petite fille dans son cours d'autodéfense.

— Venez-y donc !

M. Un et les cinq autres nains affrontèrent leurs adversaires comme dans les films d'arts martiaux. Daphné se joignit à eux avant que Sabrina ait eu le temps de l'en empêcher.

— Présentez vos visages de guerriers ! hurla M. Un à ses troupes.

Les six nains et Daphné redressèrent fièrement la tête et rugirent comme des lions, puis ils attaquèrent. Les yahoos étaient deux fois plus grands et dix fois plus forts, mais les nains étaient indéniablement plus agiles et plus rapides. Ils esquivaient les coups en vrais maîtres de kung-fu et ripostaient par d'autres, sacrément bien placés. Daphné n'était pas en reste. Elle frappait aussi, mais avec moins de grâce que les six nains.

« Stop ! » voulait crier Sabrina. Daphné devait cesser ce boulot de détective de contes de fées, bien trop dangereux. Ras le bol de tous ces blessés ! Sabrina avait peur que sa sœur ne soit la prochaine sur la liste. Elle allait se jeter au cœur de la mêlée quand on lui tapa sur l'épaule. Elle fit volte-face et découvrit Toile d'Araignée qui volait au-dessus d'elle.

— Il y a des blessés ?

— Vous devez vous rendre ! ordonna Sabrina. Graine de Moutarde vous a promis un procès en bonne et due forme.

— Mais je n'ai pas tué Obéron !

— Vous mentez ! C'est Obéron qui nous l'a dit. Si vous ne vous rendez pas, nous finirons par vous capturer, vous et vos complices de la Main Rouge.

— Mes quoi ?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi ! Nous savons que vous êtes de mèche avec eux ! Vous avez même laissé votre marque sur le corps d'Obéron !

— Petite fille, je ne comprends pas un mot de ce que tu me racontes. Je ne fais partie d'aucune organisation et je te répète que je n'ai pas tué Obéron.

Papillon repéra soudain le sorcier.

— Tous sur le meurtrier ! hurla-t-elle.

Elle sortit une petite flûte de sa poche, semblable à celle que Puck utilisait souvent, pour appeler sa petite armée volante d'elfes, ses « mignons », ainsi qu'il les nommait. Après avoir joué quelques notes, Papillon remposcha sa flûte.

Une nuée de lucioles fonça aussitôt sur Toile d'Araignée, le cerna et le plaqua au mur.

— Outch ! éructa le médecin royal.

Mamie Relda secoua la petite fée comme un prunier.

— Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ça tout de suite !

Papillon refusa et se dégagea. Mais Toile d'Araignée avait réussi à échapper à la petite armée de lucioles et prenait son envol vers la sortie. Les elfes le poursuivirent illico. Papillon poussa un cri de guerre et se joignit à eux.

— Il faut arrêter cette petite folle ! déclara Mamie Relda.

— Attendez ! s'écria Sabrina. Avant, il faut que je retrouve Daphné !

Dans la confusion générale, elle avait perdu sa sœur de vue. Elle la repéra en train de fêter sa victoire avec les nains. Les yahoos vaincus avaient été refoulés dans les tunnels. Sabrina prit sa sœur par le bras et l'entraîna vers la sortie. Les autres les suivirent.

— Lâche-moi ! s'écria Daphné.

Mais Sabrina la tenait fermement et Daphné, résignée, agita la main pour dire au revoir aux nains.

— Salut, les copains, et merci pour tout ! s'écria-t-elle. Je dirai à M. Septnain que vous lui passez bien le bonjour !

— N'oublie pas de lui rappeler qu'il me doit vingt billets ! ajouta M. Deux.

— Bonne chance, filles de Véronique ! s'écrièrent les autres nains.

Quand elles se retrouvèrent dans la rue, Toile d'Araignée avait disparu et Papillon faisait les cent pas sur le trottoir en écumant de rage.

— Nous avons de nouveau perdu sa trace !

— À qui la faute ? dit M. Jambonnet, très en colère. C'est à cause de tes elfes hystériques !

— Des reproches, maintenant ? Comment osez-vous me parler sur ce ton ?

— Satanée gamine ! rugit M. Canis. Cette fois, ma patience est à bout !

Il s'avança, griffes tendues, prêt à la mettre en pièces.

— Loup, recule ! ordonna Jambonnet en s'interposant entre Papillon et le vieil homme.

Canis et Jambonnet se jaugèrent du regard.

— Je te vois venir, corniaud ! continua Jambonnet. Si jamais tu oses, le traitement que les Trois Petits Cochons t'ont infligé sera une partie de plaisir, en comparaison !

Quelque chose à l'intérieur de Canis bouillonna, mais il obéit et reprit presque entièrement son apparence humaine.

— Maintenant, nous devons accorder nos violons, les amis ! dit Jambonnet. Notre but, c'est de capturer Toile d'Araignée, pas de le tuer !

Là-dessus, il regarda Papillon bien en face.

— Pas question de nous chamailler ! Si quelqu'un refuse de s'intégrer à l'équipe, qu'elle rentre à l'hôtel. Honnêtement, Papillon, tu nous casses les pieds. Mais si tu veux attraper notre suspect, parce que c'est encore un suspect, alors unissons nos forces !

Bess, admirative, serra la main de M. Jambonnet, tandis que Papillon fusillait le brave policier du regard, marmonnant des paroles par chance inaudibles.

— Regardez ! Il a laissé des empreintes sur la neige ! s'exclama Daphné qui s'était enfin dégagée de l'étreinte de Sabrina.

— Alors là, Daphné Grimm, je te dis bravo ! s'exclama M. Jambonnet. Ces traces vont nous conduire à Toile d'Araignée !

Tout le monde applaudit, même Papillon, et la poursuite reprit. En chemin, Sabrina essaya d'engager la conversation avec sa sœur.

— C'était complètement idiot de te battre comme ça, tout à l'heure !

— C'est toi, l'idiote ! riposta Daphné.

— Tu aurais pu être blessée ! Pourquoi as-tu pris un risque pareil ?

— J'en prendrai davantage, maintenant que je suis seule !

Cette manifestation d'agressivité tétanisa Sabrina. Elle ne répondit pas et se contenta de regarder sa sœur qui courait rejoindre M. Canis.

Mamie Relda sourit tristement à Sabrina.

— C'est son choix, *liebling*...

— Je dois la laisser risquer sa vie sans intervenir ?

Mamie Relda secoua la tête.

— Je te jure que je protégerai Daphné, *liebling*.

Les traces de pas conduisaient à Battery Park, qui s'étendait sur la pointe sud de Manhattan. Par beau temps, ce parc était

bondé de touristes qui attendaient les ferries conduisant vers la statue de la Liberté et Ellis Island.

Aujourd’hui, l’endroit était quasi désert.

Même le célèbre bateau-navette qui transportait les gens sur les îles du district de Staten Island était à quai. Les empreintes de Toile d’Araignée s’arrêtaient pile au débarcadère. Sabrina aida sa grand-mère à monter la rampe enneigée jusqu’à la salle d’attente où leur petite troupe attira la curiosité du personnel. Sabrina se rendit compte que les gens observaient surtout M. Canis, très impressionnant avec ses presque deux mètres.

— Regardez, là-bas ! C’est Toile d’Araignée ! s’écria Papillon.

Sabrina aperçut un ferry qui s’éloignait. Toile d’Araignée, accoudé au bastingage, les observait d’un air sinistre.

— Je vous jure que j’aurai sa peau ! fit Papillon.

Ses petites ailes se déployaient et frétillaient déjà, mais Mamie Relda la retint.

— Non ! Nous allons attendre le prochain ferry.

À contrecœur Papillon replia ses ailes.

— Ça va prendre trop de temps, Toile d’Araignée sera déjà loin..., déclara Daphné.

Une voix rauque s’éleva soudain derrière elles :

— Nous avons des problèmes beaucoup plus sérieux.

Une douzaine d’hommes à la peau cuivrée et aux cheveux de jais s’approchaient. Leur chef avait les yeux noirs les plus perçants que Sabrina avait jamais vus.

Il reprit la parole.

— Vous savez comme moi que les fées ne sont pas les bienvenues sur les quais contrôlés par Sindbad le Marin !

D’instinct, Sabrina se plaça devant sa sœur pour la protéger. Récemment, elle avait lu *Les Mille et Une Nuits*, dans l’espoir d’y trouver des djinns qui l’aideraient à sauver ses parents. Elle se souvenait bien des aventures de Sindbad le Marin. Il avait effectué sept voyages, qui avaient tous failli lui coûter la vie. Il avait côtoyé des créatures formidables, un cyclope monstrueux, des oiseaux fabuleux, les *rocks*, et accosté une île qui n’était autre qu’un énorme poisson sur lequel des arbres avaient poussé. Il avait aussi tué des hordes de monstres.

Sabrina ne se rappelait pas sa méchanceté, mais l'expérience lui avait appris que les bons devenaient parfois des méchants...

— Vraiment ? s'exclama Papillon, furieuse. Alors, que comptez-vous faire ?

Les hommes de Sindbad sortirent aussitôt des sabres de dessous leurs manteaux.

— Pas de fées sur les ferries ! martela Sindbad. Obéron nous a forcés à lui payer des impôts, et maintenant qu'il est mort, je ne laisserai aucune autre créature magique nous extorquer l'argent que nous gagnons si durement !

— Nous ne sommes pas des créatures magiques ! protesta Daphné. Nous sommes des détectives et nous essayons de retrouver le meurtrier d'Obéron.

Sindbad haussa un sourcil.

— Morbleu ! Est-il possible que vous soyez... Serais-je en présence des filles de Véronique Grimm ?

Lorsque Daphné acquiesça, les hommes de Sindbad baissèrent aussitôt leurs sabres.

— Je suis très honoré de vous rencontrer ! déclara Sindbad. La nuit est tombée sur mon cœur quand votre mère a disparu. Quel bon vent vous amène ?

— L'être fée qui a tué le roi Obéron a embarqué sur le ferry qui vient de partir, expliqua Mamie Relda.

— Je puis peut-être vous aider...

Sindbad conduisit les Grimm et leurs amis jusqu'à l'embarcadère suivant. Alors, il sortit une grande clé des pans de son manteau et ouvrit l'immense porte d'un ferry.

— Vous avez votre propre ferry ? demanda Jambonnet.

— C'est moi le capitaine des ferries de Staten Island ! expliqua Sindbad avec fierté.

Il aida les Grimm et leurs amis à monter à bord, puis les conduisit sur le pont supérieur. Ensuite, il démarra tandis que ses hommes larguaient les amarres. Le ferry sillonna bientôt les eaux de la baie de New York, à la poursuite de Toile d'Araignée.

— Traquer un meurtrier... n'est-ce point dangereux pour de si jeunes filles ? demanda Sindbad.

— Nous sommes des Grimm, c'est notre mission ! expliqua Daphné.

Sindbad rit.

— C'est ce que disait votre mère quand elle m'appelait à la rescouasse ! Ça ne me gênait pas le moins du monde, parce que, voyez-vous, j'avais le béguin pour elle.

— Non ! C'est vrai ? Vous avez flashé sur notre maman ? s'exclama Daphné.

— *Flashé* ? Le mot est faible ! J'en étais fou amoureux ! Ah, Véronique, quelle femme ! Et croyez-moi, des femmes, j'en ai connu pendant ma vie... Elle était brillante, forte, quoique, un peu têtue...

— Tiens, tiens, ça me rappelle quelqu'un..., intervint Mamie Relda en souriant à Sabrina.

— Je lui ai demandé de fuir avec moi un bon millier de fois, mais elle a toujours refusé... Elle n'avait d'yeux que pour un homme, disait-elle. Votre père, sans doute ? La chance lui a souri, le jour où il la rencontrée...

Sabrina était furieuse d'entendre Sindbad parler de sa mère en ces termes ! Le marin remarqua sa colère et lui sourit.

— Laisse-moi donc rêver, enfant... Ta mère n'a jamais pris mes avances au sérieux. De plus, elle était si occupée par ses grands idéaux sur notre communauté qu'elle remarquait à peine que je flirtais avec elle.

Un membre de l'équipage traversa le pont. Il était nerveux et trempé de sueur.

— Seigneur, nous avons un problème !

— Un problème ?

— Des pirates !

— Encore ! s'exclama Sindbad, soucieux. C'est la troisième fois, cette semaine !

— Des pirates, quels pirates ? s'écria Sabrina.

Sindbad repartait déjà avec son matelot.

Les Grimm et leurs amis se précipitèrent derrière eux et découvrirent à tribord l'équipage qui scrutait la baie avec des jumelles.

Sabrina arracha la paire de jumelles du marin le plus proche et scruta l'horizon à son tour. Non loin de la statue de la Liberté, elle repéra un bateau portant un drapeau noir avec une tête de mort et des os en forme de croix.

— C'est une blague ? dit-elle en tendant les jumelles à sa grand-mère.

À cet instant, un nuage de fumée surgit du flanc du bateau. Avant que la détonation se fasse entendre, un boulet de canon en fusa et tomba près de leur ferry.

— Ils osent faire feu sur moi, Sindbad, le maître des mers ! Branle-bas de combat ! On verra s'ils seront aussi braves quand nos sabres seront pointés sur leurs gorges !

Ses hommes l'acclamèrent et se dispersèrent. Le ferry fit brusquement demi-tour et fonça droit sur le bateau des pirates qui continuait son approche.

— Stop ! s'écria Canis. Vos guéguerres ne nous concernent pas ! Nous traquons un meurtrier, nous !

— Vous n'avez rien à craindre, mon bon ami, je vous en donne ma parole d'honneur ! J'ai déjà lutté contre ces flibustiers ! Toutefois, je juge plus prudent de vous armer. Hommes, nos amis vont tailler le fer, alors équipez-les !

Les marins de Sindbad tendirent des sabres d'abordage aux Grimm et à leurs amis.

— Que sommes-nous censés faire avec ça ? demanda Sabrina, affolée.

— Embrocher ces pirates, parbleu ! fit Sindbad en revenant sur le pont.

— Mais je suis une petite fille. Je crois bien que je n'ai pas le droit de tuer des pirates, protesta Daphné.

Là-dessus, elle leva les yeux vers Mamie Relda.

— Dis, mamie, j'ai le droit ou pas ?

La vieille dame secoua la tête négativement. Elle prit les sabres d'abordage des mains de ses petites-filles et les rendit aux marins. Un autre membre de l'équipage leur fournit alors des gilets de sauvetage.

— C'est pour quoi faire ? demanda Jambonnet alors qu'un énorme plouf ! s'élevait à bâbord.

— Au cas où nous devrions sauter dans l'eau ! expliqua le marin.

— Et pourquoi devrions-nous sauter dans l'eau ?

— Le bateau peut exploser, c'est tout, expliqua le marin comme s'il parlait de planter des choux ou de beurrer des tartines.

Jambonnet se raidit.

— Les cochons ne savent pas nager ! murmura-t-il à Sabrina avec nervosité.

Une autre explosion s'éleva et la cloison de la cabine à proximité vola en éclats, envoyant des morceaux de bois et de verre partout. Sabrina se mit à plat ventre.

— On est touchés ! hurla Sindbad. Montrons à ces marins d'eau douce qui nous sommes ! Comme au bon vieux temps !

Des vivats saluèrent ces derniers mots. Un marin ouvrit à la hâte un panneau incrusté dans la cloison et assena un bon coup de poing sur le bouton rouge qui se nichait derrière. Il y eut un bruit mécanique tout à fait insolite, une sorte de broyage, suivi de sifflements de fusées. Le toit du ferry fut catapulté dans les airs avant de retomber dans les flots. Peu après, le pont se fendit en deux : un grand mât et un mat d'artimon en jaillirent, puis filèrent droit vers le ciel. Quand leurs pointes eurent percé les nuages, de gros rouleaux de toile se déroulèrent de leurs sommets avec système de cordage, vergues et poulies. Aussitôt l'équipage mit les voiles en place et le vaisseau propulsé par le vent glacé s'anima, enfonçant profondément sa proue au cœur des vagues.

La voix de Sindbad s'éleva.

— Ouverture du mantelet du sabord ! Canonniers, à vos pièces ! Parez à faire feu !

Les flancs du navire s'ouvrirent sur les fûts de canons noirs, chacun avec sa pyramide de boulets. Des matelots roulèrent de gros tonneaux à côté.

« Poudre à canon. DANGER », lut Sabrina.

— Il faut quitter ce navire ! cria-t-elle.

Elle prit sa grand-mère et sa sœur par la main et courut vers le côté bâbord du navire, s'assurant que Puck (du moins son cocon) et leurs amis suivaient. Mais quand elle vit les flots plus sombres qu'une nuit sans lune, elle comprit que l'eau devait être glacée donc mortelle. Ils étaient piégés à bord... Le pire : l'équipage semblait s'amuser ! Quand un boulet manqua le

navire de peu, les marins parurent carrément déçus par la maladresse des pirates !

— Mesdames, à vous l'honneur ! dit Sindbad qui surgit à leur côté.

À sa taille, son sabre d'abordage brillait de mille feux.

Il leur tendit une torche, souriant.

Ma parole, ce cauchemar le fait jubiler ! pensa Sabrina.

Il avait peut-être aimé leur mère, mais il était indifférent au danger que couraient ses filles ! Sabrina songea de nouveau au péril que leur faisait courir leur mission de détectives. Sans réfléchir, elle s'empara du sabre d'abordage de Sindbad et l'en menaça.

— Ramenez-nous au port !

— Ce que tu ressembles à ta mère..., fit Sindbad en regardant tour à tour son visage et le sabre pointé sur lui.

— J'en ai ras le bol ! Alors demi-tour, tout de suite ! Je ne veux pas mourir, surtout maintenant que j'ai décidé de prendre ma retraite !

— Nous sommes au beau milieu d'une bagarre. Si nous faisons demi-tour, les pirates vont faire feu et nous serons touchés, expliqua Sindbad.

— Sabrina, veux-tu lui rendre son sabre tout de suite ! gronda Mamie Relda.

— Non ! Voilà pourquoi je refuse l'héritage des Grimm ! Regarde-moi ces malades ! C'est un jeu pour eux ! Et vous savez pourquoi ? Parce qu'ils ne peuvent pas mourir, à moins qu'on n'essaie sérieusement de les tuer ! Mais moi, je peux mourir, mamie, comme toi et Daphné ! Alors notre ami Sindbad va m'obéir.

Daphné se jeta sur Sabrina et écarta son sabre.

— Tu n'es qu'une zimbaboïde internationale !

— J'essaie de vous protéger ! De nous sauver la vie ! protesta Sabrina.

— Lui aussi ! dit Daphné en désignant Sindbad. Et d'abord, ce sont les pirates qui ont commencé !

Daphné l'emporta : elle rendit son sabre à Sindbad, au grand dam de Sabrina.

— Tu es une petite fille intelligente, même si tu sens diablement mauvais ! conclut Sindbad.

Sabrina allait répondre, mais un claquement l'en empêcha : les matelots grâçaient les voiles. Le navire redoubla de vitesse ! Oooh, la force du vent était incroyable ! La frégate filait comme l'éclair, semblant propulsée par mille fusées !

Sindbad prit ses jumelles et scruta l'horizon.

— Nous sommes maintenant assez proches pour voir les têtes de ces rats de cale ! Regardez !

Il tendit ses jumelles à Jambonnet.

— Mais... ce ne sont pas des pirates ! objecta ce dernier. Ils sont trop propres sur eux avec leurs costumes cravates !

Sabrina lui arracha les jumelles des mains. Jambonnet avait raison ! Le bateau qui s'approchait était en fait un yacht élégant. Ses passagers en smoking sirotaient des cocktails entre chaque nouvelle bordée des canons !

— C'est une blague ou quoi ? demanda Sabrina.

— Une blague ? répéta Sindbad.

— Ce ne sont pas des pirates ! On dirait qu'ils travaillent à la Bourse.

— C'est quoi la différence ? intervint Bess.

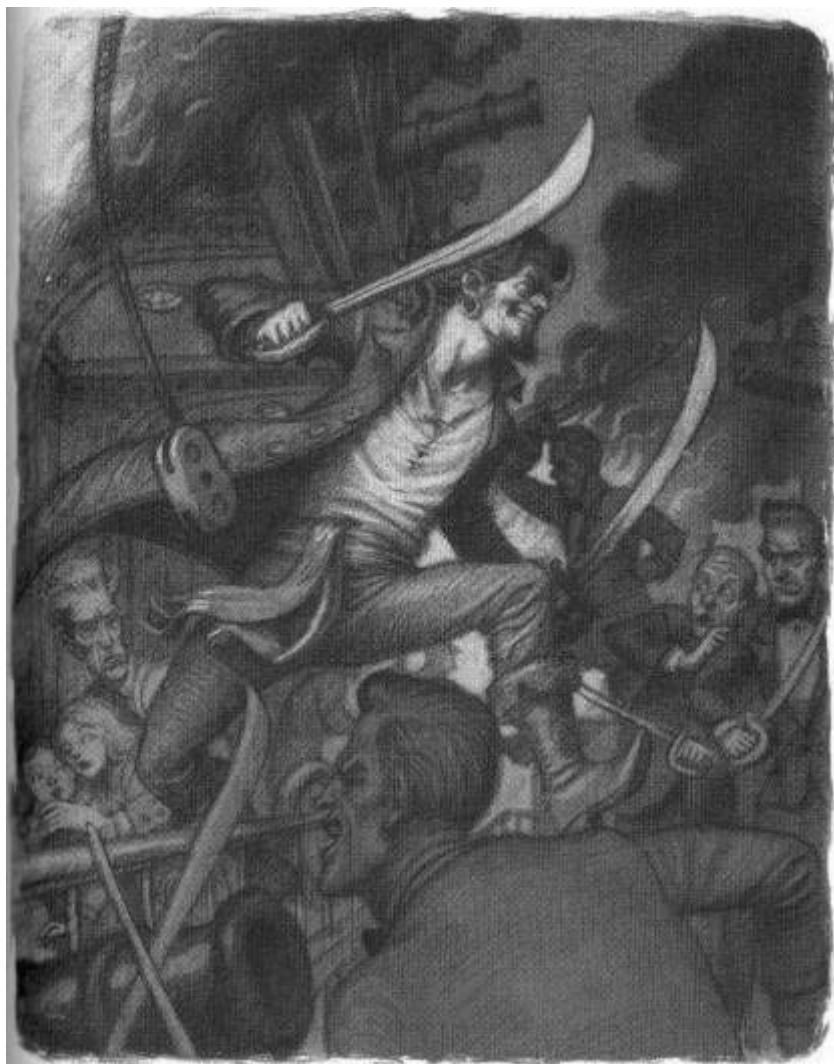
À cet instant, le pont supérieur fut touché par un boulet et explosa, dispersant des éclats de bois et de verre partout. Au gouvernail, les deux matelots n'eurent que le temps de se mettre à l'abri.

— Ils arrivent par tribord ! cria Sindbad à ses hommes. Montrons-leur de quoi nous sommes capables, garçons ! À l'abordage !

Les hommes poussèrent des vivats. Quand le yacht des « pirates » fut assez proche, Sindbad sauta à l'arrière du bâtiment ennemi et se battit aussitôt avec un élégant jeune homme en costume trois pièces, qui venait de sortir un horrible sabre de sa ceinture.

La lutte fut farouche. Les sabres s'entrechoquaient dans les airs. D'autres pirates en costume trois pièces prirent le ferry à l'abordage. Les marins de Sindbad chargèrent et une bataille sauvage s'engagea. En moins de temps qu'il n'en faut pour le

dire, les Grimm et leurs amis se retrouvèrent au milieu des sabres qui cliquetaient tant et plus !



M. Canis prit les filles par la main, fit signe à Mamie Relda et à Papillon de les suivre, et se faufila adroitement entre marins et pirates. Le cocon de Puck faillit être transpercé à plusieurs reprises. Jambonnet et Bess fermaient la marche. Tous descendirent l'escalier qui conduisait dans la cale. Hélas, une brute épaisse au visage déformé par une balafre les y suivit. L'homme vêtu d'un élégant costume n'avait pas la prestance de ses compagnons. Il accabla d'insultes les Grimm et leurs amis, mais Canis rétorqua avec une telle verdeur que le pirate se figea, avant de filer sans demander son reste.

— Restez ici et cachez-vous ! Moi je remonte sur le pont en renfort ! dit M. Canis.

— Moi aussi ! déclara Jambonnet.

— Ernest, par pitié, sois prudent ! cria Bess en serrant sa main rose et dodue.

Canis et Jambonnet disparurent en un éclair.

— Vous avez entendu, les filles ? dit Mamie Relda. Cachez-vous ! Vite !

Elles cherchèrent coins et recoins pour se cacher, mais les pirates étaient désormais partout. Plusieurs avaient dégringolé l'escalier et les cernaient.

— Super, des otages ! cria l'un d'entre eux en affûtant la lame de son sabre.

Les autres rirent à gorge déployée.

— Menez-les à Silver !

Les pirates se jetèrent sur elles.

Daphné donna un coup dans le tibia à l'un deux, qui tomba avec un cri de douleur. Mamie Relda en assomma un autre avec son sac à main et lui fendit la lèvre. Bess et Papillon boxaient à qui mieux mieux.

Quand un pirate fit une clé de bras autour du cou de Sabrina, elle riposta par un coup de coude bien placé dans ses côtes. Le souffle coupé, le pirate en lâcha son sabre. Daphné le ramassa aussi sec et l'assomma avec le plat de la lame, lui faisant voir trente-six chandelles. L'homme s'effondra.

Soudain, à la grande surprise de Sabrina, les pirates reculèrent, remontèrent l'escalier à la hâte et disparurent.

— Nous faisons une bonne équipe, vous ne trouvez pas, les copines ? s'exclama Bess.

Elles ne crièrent pas victoire longtemps, car les pirates revenaient avec des renforts. Ils capturèrent Sabrina, Daphné et Papillon, les traînèrent sur le pont côté tribord et les transbahutèrent sur leur yacht. Le cocon de Puck suivait docilement. Quelques secondes plus tard, les pirates avaient quitté le navire, abandonnant Sindbad, son équipage, Mamie Relda, M. Canis, M. Jambonnet et Bess.

— Le port appartient à Silver ! leur hurla l'un des pirates.

Les autres levèrent leurs sabres en poussant des vivats. Certains se mirent à chanter en esquissant un pas de danse. Les

filles n'en virent pas davantage, car on les fit descendre à l'intérieur du yacht.

— Bas les pattes ! fit Papillon, je suis une princesse de la cour royale.

— Avance, petite fée, avance donc ! commanda l'un des pirates.

— Et si je ne veux pas ?

— Alors tu vas louper la fête ! s'exclama un autre.

Il ouvrit une porte et Sabrina écarquilla les yeux : une douzaine d'hommes et de femmes élégamment vêtus se trémoussaient sur une piste de danse au centre de la pièce. Un disc-jockey scratchait des disques vinyle et une boule disco projetait des rayons de couleurs sur les murs et les plafonds. La plupart des danseurs étaient rassemblés dans un coin, non loin d'une bannière où on lisait « Joyeuses fêtes à tous chez Silver et Hawkins ! ».

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sabrina.

— C'est la fête de Noël de notre société ! répondit l'un des pirates.

— Quoi ? s'étonnèrent les filles à l'unisson.

Un homme de haute taille et aux cheveux gris s'avança. Un perroquet sur l'épaule, il marchait à l'aide d'une canne. Il posa son verre et tendit la main à ses prisonnières. Elles ne bougèrent pas.

— Bienvenue. Je suis John Silver.

Sabrina, Daphné et Papillon ne pipèrent mot.

— Long John Silver...

Les filles demeuraient toujours silencieuses.

— Comme dans *L'île au Trésor*, de Robert Louis Stevenson ! acheva fièrement Silver.

— C'est donc vous le méchant ? demanda Daphné. J'ai vu le film sur vous. Vous n'êtes pas très gentil...

— Tout le monde a vu ce mauvais film ! Personne ne lit plus de romans ! fit le pirate, un sourcil froncé. Le livre met pourtant en lumière toute la complexité de ma personnalité.

Les autres pirates éclatèrent de rire.

— Je croyais que vous aviez une jambe de bois ! reprit Daphné.

Silver releva sa jambe de pantalon et leur montra une prothèse.

— Le dernier modèle !

— Tu vas le regretter, pirate ! gronda Papillon.

— Bouuuuh ! hurla la foule.

— Pirate... Quel mot affreux, déclara Silver. Les pirates sont des criminels. Nous sommes au XXI^e siècle, voyons ! Nous avons échangé les doublons et les trésors contre des actions et des fusions d'entreprises !

— « Achète au plus bas prix et vends au triple, quadruple, quintuple, sext... », caqueta son perroquet.

— Pourquoi nous avez-vous attaqués ? coupa Sabrina.

— Pour l'argent, petite fille. Pour l'argent... Contrôler les ports, ça rapporte, surtout maintenant qu'Obéron n'est plus là pour nous taxer. Le roi nous extorquait beaucoup d'argent, mais nous allons tout récupérer !

— Donc vous canonnez les ferries sous le nez des autorités ? Vous n'avez pas peur qu'on vous remarque ? demanda Sabrina.

— New York, c'est la ville qui ne dort jamais, mais c'est aussi la ville qui ne voit rien ! Nous pourrions remonter le bras de l'Hudson et attaquer la mairie de New York que les journaux n'en parleraient même pas !

— Super. Bon, on ne va pas déranger votre petite fête plus longtemps. Laissez-nous remonter sur le pont. Amusez-vous et bon vent ! lança Sabrina.

L'assemblée éclata de rire.

— Je crains que ce ne soit impossible, répondit Silver. Parce que vous n'êtes pas vraiment nos invitées, plutôt nos otages...

— C'est quoi, un otage ? demanda Daphné.

— Un prisonnier qu'on échange contre quelque chose, expliqua Sabrina.

— Nous allons exiger une forte rançon contre votre libération. Les filles de Véronique Grimm doivent valoir leur pesant d'or. Et, en bonus, nous avons une princesse de la cour royale. Bingo, les amis, nous allons nous faire un joli paquet de fric pour les fêtes de fin d'année !

Tout le monde l'acclama.

— Maintenant, les règles de la mer exigent que nous traitions nos prisonniers avec les plus grands égards, alors allez au buffet et régalez-vous ! Le DJ va jouer pendant une heure et demie, et ensuite nous ferons un karaoké. Détendez-vous, amusez-vous.

— Silver ! coupa Papillon, quand la reine Titania découvrira que non seulement vous avez empêché la capture d'un meurtrier, mais que vous m'avez capturée et retenue prisonnière, vous regretterez de ne pas être déjà mort ! Vous ne l'emporterez pas au paradis !

— Je ne me lasse pas de me l'entendre dire ! s'exclama le pirate en joignant son rire rauque à celui des autres.

Papillon lui cracha au visage. Silver sortit un mouchoir de sa poche avec calme, il essuya sa joue, puis il prit le long couteau incurvé du plateau à fromages et le pointa sur la gorge de Papillon.

— Une vraie langue de vipère... Je vais te la couper et tu cesseras de répandre ton venin.

L'assemblée rugit pour exprimer son approbation.

Soudain, une étincelle jaillit vers l'un des hublots et accrocha le regard de Sabrina. Allons bon, la peur lui donnait des hallucinations, maintenant !

— Laissez-la, plaida Daphné. Elle ne vous embêtera plus jamais jamais.

— La ferme, gamine ! s'écria Silver alors qu'il levait sa canne et la pointait sur la gorge de Daphné. Cela m'ennuie de te supprimer toi aussi, mais je suis certain qu'une seule Grimm aura autant de valeur que deux.

— Fichez-lui la paix ! s'écria Sabrina en s'approchant de Silver.

Il retira son couteau de la gorge de Papillon et le pointa sur la sienne.

— Laisse tomber, enfant, sinon c'est ta tête qui va tomber.

À cet instant la porte sortit de ses gonds et Toile d'Araignée surgit, plus menaçant qu'un spectre.

— Fuyez, les filles !

Il cracha une gerbe de feu sur les pirates qui se dispersèrent comme une volée de moineaux. Sabrina en profita pour prendre Daphné et Papillon par la main et les entraîner vers le pont.

Regardant par-dessus son épaule, elle s'assura que le cocon de Puck suivait docilement.

— Tu crois que Toile d'Araignée nous a sauvé la vie ? demanda Daphné.

Sabrina haussa les épaules.

— Pour l'instant, quittons le navire ! Il peut changer d'avis !

Les filles fouillèrent le yacht sans trouver de canot de sauvetage. Pire, les pirates les rattrapaient. Long John Silver surgit tout à coup devant elles, avec une douzaine d'hommes furieux armés de sabres. Deux d'entre eux traînaient Toile d'Araignée.

— J'ai tiré au moins une leçon de toutes ces années passées à la Bourse de Wall Street : il faut évaluer ses investissements ! hurla Silver alors qu'il suivait les filles piégées à la proue. Vous, les Grimm, par exemple, vous valez votre pesant d'or, mais vous pourriez aussi valoir le plaisir que j'aurai à vous regarder marcher au bout d'une planche et faire le grand saut !

— « Larguez les actions ! hurla le perroquet sur son épaule. Vendez, vendez, vendez ! »

Un homme de Silver surgit avec une planche qu'il posa à la proue du yacht. Une fois qu'elle fut bien fixée, Silver sortit le couteau à fromage qu'il avait passé dans sa ceinture et força Sabrina à monter dessus.

— Laissez ma sœur tranquille ! hurla Daphné en retenant Sabrina par un pan de chemise.

L'un des pirates repoussa la petite fille.

— Fiez-lui la paix ! gronda Toile d'Araignée.

Un autre lui donna un coup dans le ventre pour le faire taire.

— Attends ton tour ! cria un homme.

Sabrina marcha jusqu'à l'extrémité de la planche et fixa l'eau glacée. *C'est la deuxième fois que je me retrouve sur un plongeoir²...* se souvint-elle. Puck l'avait forcée à marcher sur une planche, au-dessus de la piscine, lors de leur première rencontre. Il avait utilisé ses elfes pour l'y contraindre. Mais oui, au fait... les elfes !

— Excusez-moi, dit Sabrina. J'ai une dernière requête.

2. Voir livre I, *Détectives de contes de fées*.

Silver sourit.

— Parle.

— J'aimerais que ma bonne amie Papillon nous joue une petite chanson sur son flûtiau. Un air joyeux avant de mourir...

— Tu es vraiment bête comme tes pieds ! hurla Papillon. Tu as droit à un dernier souhait et tu demandes une chansonnette ?

Sabrina regarda Daphné.

— Oui. Une chanson comme celle que Puck nous jouait... Une chanson si triste qu'elle pique...

Daphné écarquilla les yeux : elle venait de comprendre.

— Oh oui, Papillon, joue-nous une chanson sur ta flûte... ! renchérit-elle.

Toile d'Araignée leva un sourcil pour montrer à Sabrina qu'il avait saisi.

— Princesse, puis-je vous suggérer une chanson en particulier ? insista-t-il. Une que j'ai toujours aimée... *Le vol des elfes*.

Papillon sortit l'instrument des plis de sa robe. Sabrina n'aurait su dire si la petite fée avait compris l'allusion, mais elle porta sa flûte à sa bouche et joua quelques notes. Quand elle eut fini, rien ne se passa.

— Il n'y a pas un deuxième couplet ? demanda Sabrina.

Peut-être étaient-ils trop loin de la rive pour que les elfes entendent Papillon ?

— Non ! répondit Papillon.

— Alors joue encore ! ordonna Sabrina.

— Ah, ça suffit, maintenant ! gronda Silver.

— Attends, vieux crabe, et dis-moi quel est ton dernier souhait ! lança Papillon.

— Pourquoi ?

— Parce que ta dernière heure est venue ! s'exclama la petite fée.

Un instant plus tard, le yacht était enveloppé par un énorme nuage d'elfes. Ils virevoltaient autour des pirates qui tentaient en vain de les chasser. Les elfes les piquaient partout. Le visage en sang, Silver agitait frénétiquement son sabre. Les pirates coururent se réfugier dans la cale du yacht pour fuir l'essaim et, dans la panique générale, ils abandonnèrent Toile d'Araignée.

Quand Silver se rendit compte que ses hommes avaient disparu, il fila aussi sans demander son reste.

La nuée des elfes s'aggloméra ensuite autour de Papillon pour prendre ses ordres. La petite princesse s'approcha de Toile d'Araignée qui se relevait, le souffle court.

— Maintenant, à ton tour ! dit Papillon.

— Je suis innocent, princesse ! plaida Toile d'Araignée. Je n'aurais jamais fait de mal à Obéron ! J'ai soutenu ses efforts pour reconstruire le Royaume des Fées. Il m'a fait confiance pour collecter les impôts. Nous étions sur le point de construire un hôpital et une école pour nos enfants. Je croyais que le Royaume des Fées pouvait être reconstruit. Pourquoi aurais-je tué le seul homme capable de mener cette mission à bien ?

— C'est quoi, ce charabia ? demanda Sabrina.

— J'étais le conseiller d'Obéron. Nous utilisions l'argent des impôts pour améliorer la vie de nos citoyens. Nous allions annoncer l'ouverture d'un refuge pour les Findétemps sans domicile fixe. C'étaient les idées d'Obéron et j'y travaillais dur.

Sabrina était sidérée. Elle avait méprisé Obéron et, quand elle avait appris sa mort, elle avait même secrètement pensé « Bien fait pour lui » : ses sbires extorquaient de l'argent aux Findétemps et les assujettissaient. Et voilà que Toile d'Araignée leur disait que le roi avait été un homme bon, du moins, qu'il avait essayé de l'être ! Le médecin royal ne pouvait avoir tué Obéron s'il le respectait. Sabrina regarda sa sœur, sidérée elle aussi, puis Papillon. La petite fée considérait Toile d'Araignée d'un air agressif.

— Attrapez-le ! hurla Papillon.

Les elfes fondirent aussitôt sur le sorcier.

Toile d'Araignée se leva. Ses ailes se déployèrent et il prit son envol. Il filait plus vite que le nuage des elfes et fut bientôt hors d'atteinte.

— Faites feu ! ordonna Papillon.

La nuée d'elfes revint auprès du gros canon et utilisa sa force collective pour le charger et introduire la poudre.

— Non, Papillon ! cria Daphné. Tu n'as pas le droit !

L'ignorant, la petite fée s'approcha du canon. De sa bouche fusa une gerbe de feu qui alluma la mèche. Un grondement

s'éleva et le pont s'ébranla. Sabrina garda son équilibre assez longtemps pour voir le boulet de canon s'élancer dans les airs et frapper Toile d'Araignée en plein dos. Le sorcier, mortellement touché, tomba dans les flots glacés.

— Non !

Sabrina jeta un gilet de sauvetage par-dessus bord, mais c'était inutile. Même un Findétemps ne pouvait survivre à l'impact d'un boulet de canon.

Sabrina aperçut soudain une lueur bleue qui clignotait au loin. Elle se rapprochait.

C'est alors qu'une voix s'éleva d'un haut-parleur :

— Ici les gardes-côtes ! Baissez vos armes, nous allons vous aborder.

— Le meurtrier d'Obéron a été retrouvé, votre mission est terminée ! déclara Papillon à Sabrina et à Daphné. On n'a plus besoin de vous ! Retrouvez votre grand-mère et vos amis, puis repartez dans votre campagne !

Là-dessus, Papillon montra le cocon de Puck à ses elfes. Ils se jetèrent dessus pendant que les ailes de la petite fée se déployaient. Elle lévita bientôt dans les airs, serrant avec précaution le cocon qui luttait dans ses bras comme s'il refusait d'être arraché à Sabrina.



8

Puck, le retour



Sabrina et Daphné furent prises en charge par les services sociaux de la ville de New York. Un certain M. Glassman, éducateur, fut si gentil qu'il insista pour qu'elles l'appellent « Peter » et passa un temps fou à retrouver Mamie Relda. Quand celle-ci arriva enfin pour récupérer ses petites-filles, deux heures du matin sonnaient et le gentil Peter avait perdu patience.

— Vous vous rendez compte de la gravité de la situation, madame Grimm ? commença-t-il avec sévérité. La police a retrouvé ces petites sur un yacht, dans la baie de New York ! Un yacht bourré d'alcool !

Mamie Relda se trémoussa avec gêne.

— C'est un malentendu. J'étais avec mes petites-filles quand...

— Parce que vous étiez aussi sur ce yacht ?

— Pourquoi ne...

— On vous a déjà raconté cent fois ce qui était arrivé ! intervint Daphné, énervée. On nous a enlevées !

— Écoutez-moi bien, mes petites demoiselles, la police a fouillé le yacht et il n'y avait pas un chat à bord ! Son

propriétaire, M. John Silver, va porter plainte contre vous pour le vol de son bateau dans la marina !

— Merci, la poudre d'oubli ! grommela Daphné. Ces pirates l'ont utilisée pour prendre la poudre d'escampette !

Sabrina donna un coup de pied sous la table à sa sœur et secoua la tête. Plus leur histoire paraîtrait plausible, mieux ça vaudrait.

L'éducateur prit une profonde inspiration.

— Ah, la fameuse poudre d'oubli ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Écoutez-moi bien, les enfants. Moi aussi, j'ai eu votre âge. Moi aussi, j'ai eu des amis imaginaires ! Ils étaient très rigolos et drôlement fortiches, mais vous devez apprendre à faire la part des choses entre la réalité et l'imagination.

— Je suis convaincue qu'elles ont retenu la leçon, déclara Mamie Relda vivement. Et je suis certaine que vous avez d'autres soucis, alors on va vous laisser. Allez, mes cocottes, on rentre à la maison.

— Je ne crois pas que cela sera possible, madame Grimm... Je ne doute ni de votre gentillesse ni de votre bonne volonté, mais nous devons évaluer vos aptitudes à vous occuper de ces enfants. Vos petites-filles vont donc rester avec nous, en attendant.

— Combien de temps prendra cette évaluation ? demanda Mamie Relda.

— Quelques semaines tout au plus.

— Quoi ! crièrent Sabrina et Daphné.

Daphné donna un coup de coude à Mamie Relda.

— Saupoudre-le de poudre d'oubli !

Mamie Relda secoua la tête.

— Je n'en ai plus...

Peter leva les yeux au ciel.

— Les services sociaux prendront en charge les filles jusqu'à ce que nous ayons déterminé si elles peuvent revenir chez vous.

— Qui va s'en occuper ? demanda Mamie Relda, anxieuse.

À cet instant, on frappa à la porte. L'éducatrice. Reconnaissable entre mille avec sa bouche pincée, son nez de perroquet, ses cheveux gris et sa maigreur à faire peur.

— Mademoiselle Smirt ! Vous voilà enfin ! dit Peter. Entrez, entrez, s'il vous plaît !

L'orphelinat était exactement comme dans les souvenirs de Sabrina. Aussi horrible et sinistre que Mlle Smirt, avec des parquets crasseux, des orphelins malheureux et des draps mangés par les mites qui puaient le moisé.

L'éducatrice les conduisit dans le dortoir principal, à peine plus large qu'un couloir et comportant deux rangées de lits étroitement serrés les uns contre les autres. Tous étaient occupés par des enfants endormis. Sabrina et Daphné eurent droit aux deux derniers lits vacants, puis elles durent enfiler ce que Mlle Smirt appelait « les atours de l'orphelinat », une combinaison orange vif qui rappelait la tenue des prisonniers américains. Quand elles se furent changées, Mlle Smirt les mena dans son bureau où elle leur ordonna de s'asseoir.

Elle les regarda avec un mépris non dissimulé.

— Imaginez ma surprise quand j'ai revu mes petites orphelines préférées. Isabelle et Sophie.

— D'abord, nous ne sommes pas orphelines, répliqua Sabrina. Ensuite, je m'appelle Sabrina et ma sœur, Daphné.

— Oui, oui, oui... les sœurs Grimm. La plaie de mon existence, laissa tomber l'éducatrice.

— Parlons peu mais parlons bien, intervint Daphné. Vous allez nous envoyer chez un dingue chez qui nous ne resterons pas, alors vous feriez mieux de nous ramener tout de suite chez notre grand-mère. Comme ça, vous serez débarrassée de nous pour toujours !

Sabrina fut stupéfiée par le sang-froid de Daphné. En plus elle lui avait arraché les mots de la bouche !

Mlle Smirt sourit. Une vision de cauchemar.

— Je ne serais pas contre, hélas ! La loi de ce pays m'oblige à vous trouver une famille d'accueil, même si cela n'a pas de sens...

Elle ouvrit un tiroir et en sortit des formulaires où elle griffonna quelques mots qu'elle souligna plusieurs fois et qu'elle ponctua de points d'exclamation.

« Incorrigibles petites pestes ! ! ! » lut Sabrina à l'envers.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, reprit Mlle Smirt. Je vous ai déjà trouvé une famille d'accueil !

— On n'en veut pas ! Notre grand-mère nous reprendra bientôt chez elle ! riposta Daphné.

— Permettez-moi d'en douter. L'orphelinat ne confie pas des enfants à des personnes qui les laissent faire les quatre cents coups sur un yacht, dans la baie de New York. Un jour, peut-être... quand je dirigerai les services sociaux..., déclara Smirt rêveusement. En attendant, vous allez être placées chez M. Greeley.

L'éducatrice tira un dossier de dessous une pile de livres dont le premier avait pour titre : *Une vie motivée par l'essentiel. Pourquoi suis-je sur terre ?* Une chose était sûre : Smirt était sur terre pour leur empoisonner la vie ! pensa Sabrina.

— M. David Greeley sort de prison demain. Il passera vous prendre dès qu'il aura rencontré son officier de probation.

— Un criminel ! s'exclama Sabrina.

— Mmm, voyons voir... Ah, voilà ! En effet, c'est un meurtrier !

— Un meurtrier ! répétèrent les deux fillettes.

— Exact, il a commis un meurtre. Oh non, non, je me trompe... je confonds.

Sabrina retint son souffle.

— En réalité, M. Greeley est un tueur en série, reprit Mlle Smirt avec complaisance. Sept assassinats ! Il a battu ses victimes à mort avec un pied-de-biche.

— C'est pas vrai ! Vous n'allez pas nous confier à un tueur en série ? protesta Sabrina.

— À un *ancien* tueur en série ! corrigea Mlle Smirt : M. Greeley est réhabilité ! Et maintenant, au lit ! Les dernières arrivées à l'orphelinat doivent préparer le petit déjeuner pour les autres, alors vous avez intérêt à vous reposer !

Mlle Smirt les conduisit au dortoir. Les filles se glissèrent sous les couvertures rugueuses au milieu des ronflements et des grognements. Manque de chance, Sabrina avait hérité d'un lit sous une fenêtre au carreau cassé. Le vent froid soufflait sur ses pieds, alors pour avoir plus chaud, elle se mit en boule. Avant de

les abandonner à leur triste sort, Mlle Smirt les menotta à leurs lits.

— Voilà, tu es contente ! dit Daphné à Sabrina quand l'éducatrice eut regagné son bureau.

— Contente ? Pourquoi ?

— C'est bien ce que tu voulais ? Ne plus jamais revoir Mamie Relda ! Ni les Findétemps et Port-Ferries ? Maintenant, tu peux faire comme si rien n'était jamais arrivé !

— Daphné, je...

— Tu n'as pas arrêté de contrarier Mamie ! Toujours à te plaindre et à désobéir ! Une vraie...

— Zarbizoïde ?

— Pire que ça ! Et d'abord, je t'interdis d'utiliser mon mot !

— Écoute, Daphné, j'essaie seulement de nous protéger. De tous nous protéger. Regarde ce qu'est devenue notre vie depuis que nous vivons chez Mamie Relda ! J'ai tué le géant par accident³ ; M. Canis a failli mourir, le jour où l'école a explosé⁴ ! Tu as vu comme il a changé, depuis ? Et je ne te parle même pas de Puck, qui a été blessé en voulant me protéger⁵. Maintenant, Toile d'Araignée est mort ! Je porte la poisse ! L'héritage des Grimm, ça n'est pas pour moi ! Tous les gens qui m'approchent sont en danger, toi y compris !

— Complètement idiot !

— Je ne veux pas être un détective de contes de fées, un point c'est tout ! Papa non plus ne le voulait pas et il a filé dès qu'il l'a pu ! Il pensait que sa vie serait trop dangereuse et il a eu cent mille fois raison ! Je n'ai pas envie qu'on te tue ou qu'on te lance un charme ! Je veux nous sortir de là pendant qu'il en est encore temps ! Si maman avait fait la même chose, on serait tous heureux pour de vrai !

— Mais maman aidait les gens ! répliqua Daphné. Elle a échoué, bon et alors ? Moi je préfère essayer et échouer que de rester les bras croisés à ne rien faire. Nous sommes des Grimm ! Aider, c'est notre mission !

3. Voir Tome I, Déetectives de contes de fées.

4. Voir Tome II, Drôles de suspects.

5. Voir Tome III, Le Petit Chaperon Louche.

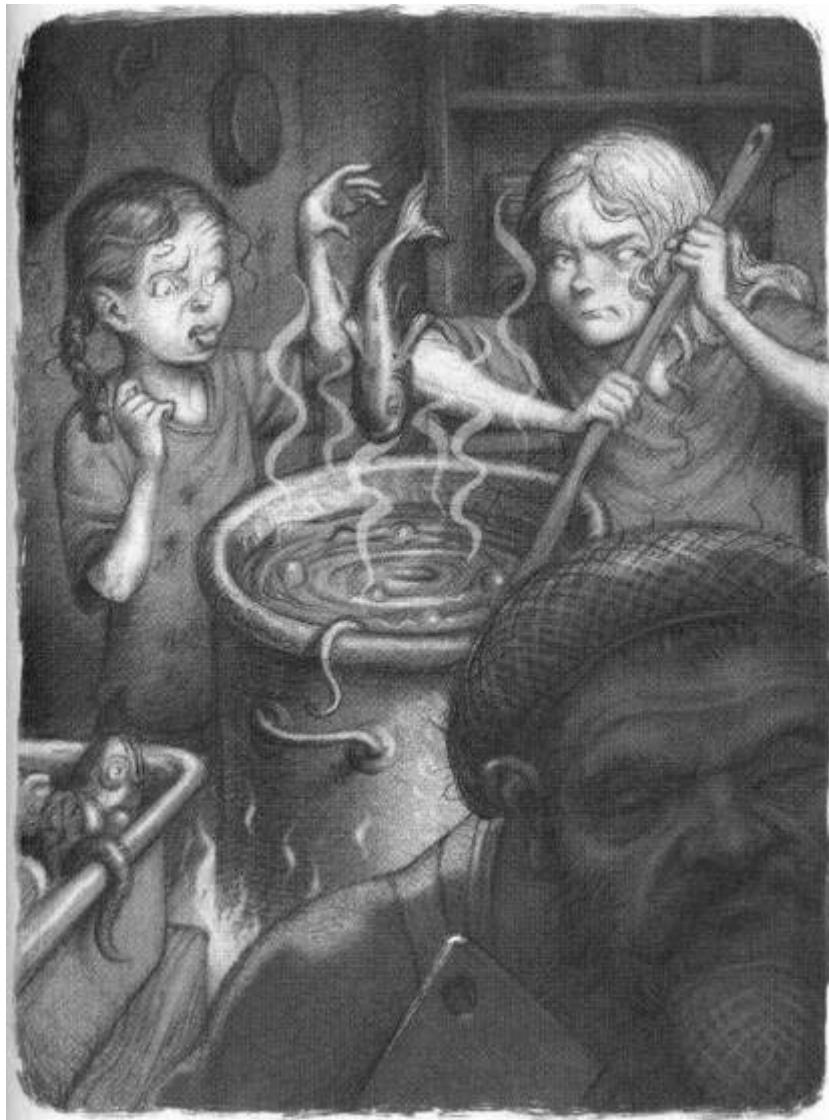
— Daphné, je...

— M'en fiche. Je sortirai d'ici avec ou sans toi !

Là-dessus, Daphné lui tourna le dos. Sabrina comprit que la conversation était terminée pour ce soir. Si seulement sa sœur avait compris son point de vue... D'accord, par le passé, elle avait parfois été... zarbizoïde, mais, pour une fois, elle était raisonnable et responsable. De sa main restée libre, Sabrina prit son manteau au bout du lit, fouilla dans les poches et en tira le portefeuille de leur mère. Elle l'ouvrit, en sortit la photo de sa mère et la contempla. Qui était vraiment Véronique Grimm ? Sabrina croyait bien la connaître. Seulement, au final, c'était une inconnue. Pourquoi avait-elle choisi cette vie ? *Pourquoi*, alors qu'elle avait eu le choix ?

Mlle Smirt réveilla les sœurs Grimm avant l'aube et jubila de les voir aussi fatiguées. Elle leur ôta les menottes, les tira du lit et les conduisit au pas de charge dans la cuisine de l'orphelinat. Sabrina et Daphné y préparèrent le petit déjeuner, ou plus exactement une mixture infâme d'œufs en poudre et de lait plutôt périmé.

Le cuisinier, un colosse, leur ordonna d'ajouter à la mixture tout ce qu'il sortait du réfrigérateur. Poissons avec la tête, les arêtes, les yeux et tout le reste, sauce barbecue, sauce bolognaise et champignons qui avaient poussé dans la cave de l'orphelinat.



Daphné et Sabrina remuèrent l'infecte potion avec une cuillère en bois géante jusqu'à ce qu'elle bouillonne. Les grosses bulles qui surgissaient à la surface du liquide éclaboussaient Sabrina en la brûlant. Toutefois le silence de Daphné la faisait davantage souffrir. Elle tenta bien de renouer le dialogue, mais au premier mot, Daphné lui tourna le dos. Sabrina aurait préféré un soupir exaspéré ou un « zARBIZOïDE ! » bien envoyé.

Quand l'horrible mélange fut prêt, le cuisinier demanda aux filles de le servir aux orphelins mal débarbouillés et encore ensommeillés qui faisaient la queue à la cantine. Sabrina reconnut plusieurs visages, des enfants dont personne ne voulait et qui resteraient à l'orphelinat jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de travailler. Personne ne commenta le retour des sœurs Grimm, sauf Harold Dink, un avorton au visage couvert de

tâches de rousseur et au crâne galeux. Il les montra du doigt avec dédain et ricana.

— Regardez ! Les deux mochetés sont revenues à la case départ !

— Moi, à ta place, je serais très gentil avec les deux mochetés parce qu'elles te servent ton petit déjeuner. On ne sait jamais ce qui pourrait tomber par accident sur tes œufs..., déclara Daphné.

— Tu n'aurais pas le cran, idiote !

D'instinct, Sabrina vint à la rescouisse de Daphné.

— Va donc voler de l'argent dans le bureau de Smirt et rapporte-le en disant que tu l'as trouvé par hasard ! C'est bien ce qui s'est passé, la dernière fois ? Elle ne t'a pas envoyé dans un zoo pour enfants, après ?

Les autres hurlèrent de rire. Harold posa son plateau brusquement et s'éloigna.

Sabrina et Daphné ne furent autorisées à manger que lorsque tout le monde fut servi. Comme elles n'avaient pas envie de racler le fond de la marmite, elles prirent du pain et s'installèrent au fond de la cafétéria. Sabrina mordit dans sa tartine. Berk ! Dure comme du carton.

— J'imagine que nous allons rencontrer Greeley aujourd'hui...

Malgré la solidarité que Sabrina lui avait manifestée, Daphné ne répondit pas. Sabrina, résignée, croqua dans son pain et le mâcha en faisant le moins de bruit possible.

David Greeley était un type tout mince et tout mou, avec des jambes de poulet famélique. Il avait une barbe d'au moins deux semaines et un sourire de guingois qui s'accordait avec ses dents de travers. Ses bras étaient couverts de tatouages, dont la plupart étaient gondolés comme un dessin à la craie effacé par la pluie.

— Yo man ! s'écria-t-il à leur vue.

— Dites bonjour à votre nouveau papa ! ordonna Mlle Smirt qui pinça Sabrina et Daphné à l'épaule, comme au bon vieux temps.

Sabrina hocha la tête en direction de leur père adoptif, mais Daphné resta immobile et ne souffla mot.

— Yesss. Elles sont calmes comme des images. Rien de pire que des braillardes ! commenta le bonhomme. J'avais un voisin propriétaire d'un chien très bruyant. Ben, mon vieux, le voisin, il n'a plus de chien, si vous voyez ce que je veux dire...

Greeley fit mine d'appuyer sur la détente d'un fusil.

Daphné fronça le nez et le regarda comme si elle allait le mordre. Sabrina la retint.

Greeley posa la main sur leurs têtes et les flatta comme si elles étaient deux chiots.

— Je vais être clair et net, les poulettes, c'est moi le patron. Si vous me traitez pas, moi je vous traiterai pas.

— C'est quoi, traiter ? demanda Daphné.

Sabrina haussa les épaules.

— Dire des gros mots, être insolente ou manquer de respect ! répondit Greeley. C'est moi votre papounet maintenant, alors je mérite votre respect ! Si vous êtes gentillettes, tout ira bien, sinon ça n'ira pas du tout, du tout.

— Vous imposez, nous obéissons. À vos ordres ! lança Sabrina avec une ironie qui échappa à Greeley.

— La fermeté, c'est important, renchérit Mlle Smirt en pinçant Sabrina de plus belle. De la tendresse et de la discipline, voilà ce dont ont besoin ces enfants.

— Ouais. Dites donc, ma bonne dame, il paraît que je vais recevoir des sousous pour les garder ? coupa Greeley.

— Votre chèque d'assistance vous parviendra par la poste dans une petite dizaine, le renseigna aimablement Mlle Smirt.

Greeley fit frétiller ses sourcils et cracha par terre.

— Yo man ! En route pour Atlantic City, mauvaise troupe ! Je sors de tôle et je n'ai pas vu ma poule depuis une éternité. Si elle gagne au casino, ce sera elle votre nouvelle maman !

Sabrina prit sa sœur par la main et toutes deux suivirent M. Greeley.

— Ne revenez surtout pas, les filles ! pépia l'éducatrice avec un sourire mauvais.

Sabrina et Daphné montèrent dans la camionnette de M. Greeley. Il démarra, passa la quatrième et fit crisser les pneus. Fier de lui, il éclata de rire et repassa la première.

— En route, mauvaise troupe ! répéta-t-il.

M. Greeley conduisait comme un chauffard. Il s'amusait à faire peur aux piétons qui traversaient. Il brûlait des feux rouges et insultait tout le monde sur son passage. À un moment donné, il passa dans une flaque de neige fondue exprès, afin d'éclabousser un vieil homme qui marchait péniblement avec une canne. Puis il le klaxonna et ricana.

— C'est méchant ! protesta Daphné.

— C'est pour ça que c'est drôle !

— Faites demi-tour pour voir s'il va bien ! Tout de suite !

— Compte là-dessus et bois de l'eau, ma fille ! On ne revient jamais aider quelqu'un à qui on veut du mal ! Le vieux me battrait à mort avec sa canne ! Vous ne connaissez donc rien à la vie ?

— Vous avez bien dit qu'on ne revenait jamais..., murmura Sabrina.

— Jamais ! Pour quoi faire ? M'excuser ? Je ne suis même pas désolé. On revient sur ses pas seulement si on veut donner un coup de main à son prochain.

Sabrina réfléchissait.

— Daphné ! Ce n'est pas Toile d'Araignée qui a tué Obéron !

— Hein ?

— Il est revenu pour nous protéger ! Et même deux fois. Parce qu'il avait peur pour nous ! S'il avait été coupable, il ne serait jamais revenu !

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Greeley.

— Il se faisait du souci pour nous ! reprit Sabrina sans l'écouter.

— Pourtant, Obéron nous a dit que Toile d'Araignée l'avait tué ? argumenta Daphné. Tu crois qu'il mentait ?

— Non, oui. Enfin, je ne sais pas... Obéron n'était pas clair. Il y a aussi d'autres faits qui ne concordent pas. Obéron et Toile d'Araignée ont affirmé qu'ils n'avaient jamais entendu parler de la Main Rouge. Alors, à ton avis, comment la marque de la Main Rouge est-elle arrivée sur la poitrine du roi ?

— Je sais pas... Mais pourquoi Obéron a dit que c'était Toile d'Araignée qui l'avait tué ?

— Parce que Toile d'Araignée est la dernière personne qu'Obéron a vue avant de mourir ! Il lui a apporté du vin pour

fêter leurs projets. Et si quelqu'un avait versé du poison dans le vin avant que Toile d'Araignée ne le lui serve ?

— Hé, silence ! Pas un mot ! Vous me donnez mal à la tête ! geignit Greeley.

— Nous devons retrouver Mamie Relda tout de suite ! conclut Daphné.

À cet instant, la camionnette de Greeley s'arrêta à un feu rouge. Daphné ouvrit la portière et bondit sur le trottoir en entraînant Sabrina. Les filles avaient eu recours à cette ruse une douzaine de fois, mais c'est toujours Sabrina qui en avait pris l'initiative. Surprise, elle s'étendit de tout son long sur le trottoir verglacé. Pendant ce temps, Greeley ouvrait sa portière et se lançait à leur poursuite.

— Revenez !

Daphné courait toujours. Elle n'avait pas vu que Sabrina était tombée.

Sabrina se relevait quand elle sentit Greeley l'attraper par les cheveux.

— Maintenant, on va récupérer la sœurette !

Il la traîna en la menaçant d'un pied-de-biche. Tous deux traversèrent une rue bondée, zigzaguant entre les voitures et les piétons, puis ils s'engagèrent dans une allée derrière Daphné. C'était une impasse ! Daphné, prise au piège, se retourna.

— Je croyais que tu me suivais ! cria-t-elle en voyant Sabrina prisonnière de Greeley. Je suis désolée !

Greeley jeta Sabrina aux pieds de Daphné.

— Qu'est-ce que j'avais dit, hein ? grommela-t-il. Moi, je décide ; vous, vous obéissez !

— Je préfère encore déguerpir, dit Sabrina en frottant sa tête endolorie.

— Bon, on a un 'blème, déclara Greeley. Je suis un tantinet colérique et, quand je suis en colère, je fais des choses que je regrette après...

— Je vous interdis de nous approcher ! hurla Sabrina.

— Et voilà... ! Juste ce que je ne supporte pas ! dit Greeley. On ne vous a pas prévenues que j'avais zigouillé sept personnes ?

Une voix s'éleva soudain au-dessus de sa tête.

— Sept, c'est tout ?

Celui qui avait parlé atterrit si brutalement sur le sol que le ciment se craquela sous ses pieds.

M. Canis ! Sabrina sourit.

— Je n'en ai pas fait autant...

Greeley recula en serrant les poings.

— Tu veux te mêler de mes affaires ? Tu vas le regretter, mon gars !

Et il brandit son pied-de-biche d'un air menaçant. Au même instant, une autre voix proclama :

— Moi aussi, je veux me mêler de vos affaires !

M. Jambonnet !

Une troisième voix se fit entendre :

— Et moi itou !

La belle Bess atterrissait avec son sac à dos-fusée d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles. Quand elle toucha le sol, la fusée s'éteignit.

— Mais qui êtes-vous ? hurla Greeley.

— Nous venons des contes de fées..., dit M. Jambonnet. On va te raconter une belle histoire avant que tu fasses un gros dodo.

Là-dessus, Jambonnet assomma Greeley. Il s'effondra aussitôt, tandis que Bess lui donnait un coup de pied dans les côtes qui l'obligea à se rouler en boule. M. Canis, toujours immobile, semblait horriblement s'ennuyer... Sabrina aurait volontiers assisté à la bagarre jusqu'à la fin de la nuit. Une main se posa doucement sur son épaule. Elle fit volte-face.

Mamie Relda ! Daphné la serrait déjà dans ses bras de toutes ses forces. Mamie Relda attira Sabrina contre elle.

— Nous devons quitter la ville au plus vite, les cocottes. Nous allons avoir des ennuis à cause de cette petite bataille. Mlle Smirt va sûrement alerter la police et je vais être arrêtée pour enlèvement.

— Avant, Mamie, nous devons revoir Titania ! dit Sabrina.

— Pourquoi ?

— Pour la convaincre que Toile d'Araignée n'a pas tué son mari !

Graine de Moutarde les fit entrer dans l'ancien bureau d'Obéron. L'air solennel, la reine était assise au bureau de son mari. Elle portait un costume veste-pantalon à rayures, très chic et très féminin, identique à celui d'Obéron. La reine serrait une photo encadrée entre ses mains. Elle semblait fatiguée et avait tellement pleuré que ses yeux étaient rougis. À ses côtés Oz l'observait avec une vive inquiétude. Quand il aperçut les Grimm et leurs amis, il s'approcha.

— Graine de Moutarde, ta mère a eu une dure journée, je vais m'occuper des Grimm.

— Non, dit Titania. Avance avec tes amis, mon fils.

Graine de Moutarde obéit et s'inclina devant sa mère.

— C'était une belle journée..., fit-elle en montrant la photo. Nous marchions dans Central Park, parmi les humains... Je pensais que nous avions l'éternité devant nous. Maintenant, il n'est plus, et il y a tant de choses que j'aurais aimé lui dire...

Titania se tut. Sabrina brûlait de lui faire ses dernières révélations, mais elle comprenait que le silence était le plus beau cadeau qu'elle pouvait offrir à la reine au cœur brisé.

— On m'a appris que le meurtrier de mon mari avait été tué..., continua Titania. Vous m'avez prouvé que vous étiez à la hauteur de votre réputation de détectives.

— Nous avons une dette envers vous, ajouta Graine de Moutarde.

— Nous avons des doutes sur la culpabilité de Toile d'Araignée, annonça Mamie Relda.

— Vraiment ? intervint Oz.

— Ma petite-fille a beaucoup réfléchi et s'est posé de nombreuses questions, qui à ce jour n'ont pas reçu de réponses, reprit la vieille dame en faisant signe à Sabrina de s'approcher.

— Tu es celle que Puck a choisie pour le protéger..., dit la reine.

Sabrina hocha la tête.

— Pour le meilleur ou pour le pire...

— Tu doutes de la culpabilité de Toile d'Araignée ? demanda Titania alors que Papillon entrait.

La petite fée adressa son regard habituel de colère à Sabrina, qui ne se laissa pas démonter et continua :

— Toile d'Araignée n'a pas agi en meurtrier. D'abord, il travaillait à la reconstruction du Royaume des Fées avec Obéron. Il a dit que, avec le roi, il étudiait un projet de refuge pour les Findétemps sans abri et un autre d'hôpital. Il a confié qu'il respectait et soutenait Obéron.

— Il mentait, ce félon ! s'écria Papillon.

— Peut-être. Mais ses actes parlent en sa faveur. Quand nous avons failli être tués, dans le métro, il est venu s'assurer que personne n'avait été blessé. Et lorsque les pirates nous ont enlevées, il est revenu pour nous sauver la vie.

— Ce ne sont pas là les actes d'un meurtrier, déclara Graine de Moutarde.

Sabrina hocha la tête.

— C'est vrai. Nous, nous pensons que c'est un membre de la Main Rouge qui a tué Obéron. Personne ici ne semble les connaître. En revanche, à Port-Ferries, ils se sont rendus coupables de nombreux crimes. Ils ont enlevé mes parents. Ils ont laissé leur marque sur le corps d'Obéron... Ils veulent dominer le monde.

— Mais vous n'avez aucune idée sur l'identité du véritable meurtrier ? demanda Papillon.

— Non, déclara Mamie Relda.

— Alors nous revenons au point de départ ! s'écria Titania.

Mamie Relda s'avança.

— Pas exactement. Toile d'Araignée a servi un verre de vin empoisonné à votre mari. Si nous découvrons qui a versé ce poison dans le vin, nous connaîtrons notre meurtrier.

La reine secoua la tête.

— Comment allez-vous faire ?

— Nous allons reprendre la méthode que nous avons utilisée pour savoir qui avait versé le poison dans le verre d'Obéron.

— Grâce à Scrooge ! enchaîna Daphné. Il parle avec les esprits !

— Nous retournerons le voir et nous interrogerons l'esprit de Toile d'Araignée, expliqua Sabrina. Venez aussi. Vous pourrez parler à Obéron.

Titania se leva.

— C'est vrai ?

Sabrina hocha la tête.

— Il paraît que je suis un bon médium. Les esprits prennent possession de mon corps pour parler par ma bouche. Ce n'est pas spécialement agréable, mais j'accepte, afin que vous disiez à Obéron ce que vous auriez voulu lui dire de son vivant.

— Mère, j'ai entendu parler des talents de Scrooge, intervint Graine de Moutarde. Et si Sabrina avait raison ? Et si Toile d'Araignée n'était pas le meurtrier ? Cela signifierait que le meurtrier court toujours. Toile d'Araignée pourra nous révéler son nom.

Titania acquiesça.

— Conduisez-moi chez Scrooge ! Mais laissez-moi quelques minutes, le temps de me préparer.

Graine de Moutarde sourit.

— Nous vous rejoignons dans la taverne, dit-il aux Grimm et à leurs amis.

Ces derniers sortaient quand Papillon les arrêta. Elle soupira comme si elle était épuisée et jeta un regard noir à Sabrina.

— Puck ne va pas tarder à sortir de son Vaisseau Guérisseur. Comme tu es sa protectrice, il est de ton devoir d'accomplir la tâche sacrée.

— Quelle tâche ? demanda Sabrina.

— Tu dois enduire le roi avec un élixir spécial. C'est un honneur.

— Je n'ai pas le temps ! objecta Sabrina. Nous partons ! Ça ne peut pas attendre ?

— Je pensais aussi que tu aimerais passer un peu de temps seule avec Puck. Il est le Roi des Fées désormais. Si le royaume est reconstruit, il aura de nombreuses responsabilités. Il devra rester à New York.

Sabrina sentit soudain une grosse boule dans sa gorge. Son cœur gonflé de tristesse allait exploser, elle allait pleurer. Elle avait toujours été convaincue que Puck rentrerait à Port-Ferries avec eux... Bien sûr, il allait rester à New York... N'était-il pas roi désormais ? Pourquoi reviendrait-il à Port-Ferries où il serait de nouveau piégé ? Elle avait envie de pleurer, mais, finalement, elle rit. *Pleurer ? Ça c'était la meilleure !* Puck était un cauchemar ambulant ! Il n'arrêtait pas de l'embêter. Il avait

glissé des bestioles gluantes dans son lit, l'avait catapultée dans une cuve remplie d'une bouillie infecte. De plus, il ne se passait pas un repas sans qu'il lâche des salves de pets tonitruants ! Elle aurait dû être heureuse de se débarrasser de lui ! Elle serait enfin libérée de son armée de chimpanzés, de ses mauvaises blagues et de ses sobriquets à la noix. Oui mais quand même, il y avait eu un baiser... Son premier baiser... Leur premier baiser⁶...

— Nous avons cinq minutes, dit Mamie Relda.

— D'accord, je le fais ! décida Sabrina.

Papillon la conduisit dans ses appartements. Une fois à l'intérieur, la petite fée ferma la porte à clé.

— Personne ne doit entrer pendant la cérémonie...

L'intérieur du cocon de Puck ressemblait désormais à une grande cage d'oiseau. Dès que Sabrina s'approcha, le cocon se cogna contre les barreaux, comme s'il voulait passer au travers pour la rejoindre.

— Je vais préparer l'élixir, dit Papillon.

— Prépare, prépare donc, déclara Sabrina avec impatience.

Papillon s'approcha d'une table recouverte de potions et de poudres et elle se mit au travail, mélangeant avec ardeur divers ingrédients dans une coupe en céramique.

— Le jour où l'être fée sort de son cocon, notre peuple boit à sa santé et lui souhaite une nouvelle vie prospère. Rares sont les humains qui ont la chance d'être présents à cette cérémonie, expliqua Papillon.

— Je suis ravie d'en être...

Sabrina s'approcha de la cage et posa la main sur le cocon gluant.

C'était drôle, il était tiède et vivant, pas du tout humide et froid comme elle s'y était attendue. Puck pouvait-il l'entendre ?

— Puck ? Je suis venue te dire au revoir... Tu es libéré de Port-Ferries. Les Findétemps et moi, nous t'envions. Tu vas rester avec ta mère et ton frère... Manifestement, tu es le nouveau Roi des Fées, alors tu vas devoir mûrir... Je n'ai jamais

6. Voir Tome III, Le Petit Chaperon Louche.

eu l'occasion de te dire que j'étais désolée de t'avoir frappée, quand tu... tu, enfin, tu sais bien...

Le souvenir de leur baiser ne la quittait pas.

— Je ne m'y attendais pas et ça n'était pas super-romantique avec tous ces chimpanzés pelés autour de nous. J'étais plutôt en colère... Mais je suis contente que ce soit arrivé avec toi...

Les larmes lui montaient aux yeux.

— Bon, ça suffit. Fais attention à toi. Je reviendrai un de ces jours, et si alors je découvre que tu es devenu un zarbi, gare à tes fesses.

Papillon s'approcha avec deux gobelets. Elle en tendit un à Sabrina et le leva.

— À Puck.

— À Puck, répéta Sabrina.

Elle but une gorgée. Quoi qu'il y ait dans cet élixir, c'était plutôt bon. Le breuvage avait un goût de fruits rouges avec une pointe de miel et d'avoine, mais aussi une amertume qu'elle ne put définir.

— Je suppose que vous allez vous marier ? dit Sabrina.

— Naturellement. Une fois que Puck saura que j'ai fait justice au meurtrier de son père, il me prendra comme fiancée. J'avais besoin de prouver que j'étais digne de lui.

— N'oublie pas de m'envoyer une invitation pour le grand jour ! la railla Sabrina.

Papillon lui lança un bref regard.

— Pour être honnête, princesse, je ne serais pas surprise qu'il ne demande pas ta main, reprit Sabrina en buvant une autre gorgée. Il aime trop me casser les pieds !

Papillon posa son verre.

— Il n'est pas le seul...

Soudain, Sabrina eut si mal au ventre qu'un spasme la plia en deux. Le souffle coupé, elle s'efforça de reprendre sa respiration, mais une seconde vague de douleur déferlait déjà dans son ventre. Fauchée par la souffrance, elle tomba à genoux. Le gobelet contenant l'élixir tomba sur le sol et son contenu se déversa.

— Papillon, je suis malade... Va chercher ma grand-mère, vite ! balbutia Sabrina.

— Tu penses que tu possèdes son cœur, n'est-ce pas, petite humaine ? Tu n'aurais jamais dû l'avoir et je le reprends !

Sabrina regarda le gobelet. Papillon y avait-elle versé un poison ? Ses pensées étaient confuses et la douleur impitoyable, comme si on lui assenait sans cesse des coups de couteau.

— Imagine mon humiliation quand Puck m'a rejetée ! Et le regard des autres ! C'est moi qui devais devenir reine. Mais j'ai gardé la tête haute, espérant qu'il changerait d'avis ! Il n'en a pas eu l'occasion, car son père l'a banni !

— Va chercher de l'aide..., gémit Sabrina.

— Quand tu l'as ramené, j'ai pensé qu'Obéron lui donnerait une seconde chance. Il a refusé. Il a dit aux gardes que Puck serait chassé dès qu'il serait guéri. Alors j'ai dû agir très vite... J'ai fouillé dans la poche de Toile d'Araignée à son insu et j'ai mélangé les poudres et les potions. J'ai versé le poison dans une fiole et je suis revenue dans la taverne. Il y avait du vin, des mets et du monde... Idéal. Toile d'Araignée est passé avec un gobelet de vin. Je savais que c'était pour le roi. Toile d'Araignée était un serviteur dévoué et loyal. Je l'ai distrait et j'ai versé mon poison dans le verre. Quelques instants plus tard, Obéron était mort ! Je n'en croyais pas ma chance. Cependant, vous vous en êtes mêlés. Puis Puck t'a choisie pour le protéger, le temps de sa guérison... et j'ai de nouveau été humiliée ! Cette fois, petite humaine, je ne laisserai personne se mettre en travers de ma route !

Une autre douleur fusa jusque sous le crâne de Sabrina.

Elle n'arrivait plus à penser, trop faible pour lutter ou pour appeler à l'aide. Elle remarqua toutefois que quelque chose se passait dans la cage. Elle rêvait ou le cocon de Puck changeait de forme ?

— Toile d'Araignée dira la vérité..., geignit Sabrina.

— Pas sans toi ! lui rappela Papillon. Ce vieux fou de Scrooge ne peut même pas appeler sa grand-mère de l'au-delà. Je vais dire à ta famille que tu as préféré Puck à la chasse aux fantômes. Et si Toile d'Araignée réussissait à entrer en communication avec eux sans toi, j'ai assez d'élixir pour tuer ta famille, tes amis, Titania et Graine de Moutarde !

Sabrina entendit quelque chose se déchirer. À moins que ce ne fût un effet de son imagination ? Elle ne pouvait plus se concentrer...

— Maintenant que Puck est roi, nous allons reconstruire le Royaume des Fées ici ! J'ai déjà les plans de Central Park ! Nous en bannirons les humains et nous y construirons un fabuleux château. Puis nous montrerons au reste des Findétemps qui commande. Ils s'inclineront devant nous !

De nouveau ce bruit étrange... Ça venait de derrière Papillon.

— Ensuite, nous prendrons New York ! continua Papillon. Nous réduirons les humains en esclavage !

Sabrina leva ses paupières de plus en plus lourdes et vit une silhouette familière se profiler dans le dos de Papillon.

— Alors, Grimmette, de nouveau dans les ennuis ! Si j'avais reçu une pièce d'or chaque fois que j'ai dû sauver tes petites fesses, je serais millionnaire.

— Puck..., balbutia Sabrina.

— Votre Majesté ! dit Papillon en faisant volte-face. Je vais tout vous expliquer...

Puck ne la laissa pas terminer. Il prit sa flûte dont il tira quelques notes suaves. Alors une nuée d'elfes entra par la fenêtre, fondit sur Sabrina et la souleva.

— Que lui as-tu fait, Papillon ?

La petite princesse hocha la tête.

— Vous ne comprenez pas, mon amour. Je l'ai fait pour vous...

Puck avisa le gobelet sur le sol. Il le ramassa et le renifla.

— Dégueu grave.

Puck s'adressa à ses elfes.

— Allez vite me chercher Toile d'Araignée ! Nous avons besoin de lui !

Un bourdonnement s'éleva et le visage de Puck se décomposa.

— Mon père ?

Les elfes continuèrent à gazouiller.

— Que la moitié d'entre vous aille chercher ma mère ! L'autre moitié surveillera la princesse !

Les elfes obéirent aussitôt. Ils déposèrent Sabrina dans les bras de Puck et accomplirent leur mission. Puck s'affubla ensuite de pattes d'éléphant et se jeta sur la porte fermée à clé. Il l'ouvrit d'un coup violent. Sabrina regarda derrière elle et vit Papillon qui agitait les bras dans tous les sens pour se débarrasser des lucioles.

Elle avait très froid et tremblait à en avoir mal. Puis sa vision se brouilla. Elle entendit Puck qui lui ordonnait de rester éveillée. Impossible, elle était si fatiguée... Elle avait tellement envie de dormir... Si elle dormait, elle n'aurait plus mal...

Ensuite elle fit un rêve étrange. Puck se tenait devant elle, mais il se transformait tout à coup en Titania, qui elle-même se métamorphosait en Mamie Relda, puis en Daphné, en larmes. *Ne pleure pas, Daphné...* Celle-ci devint alors Canis, qui devint à son tour Jambonnet, qui devint Bess, et ce fut le noir total.

Sabrina se réveilla au cœur d'une nuit étrange qui n'était pas vraiment la nuit. Pourtant ce n'était pas le jour non plus. C'était une lueur qui traversait une sorte de paroi et qui pénétrait la semi-obscurité de la chambre où elle se trouvait, pas tout à fait une chambre d'ailleurs. C'était un espace petit et confiné. Sabrina essaya de s'étirer, mais ses mains rencontrèrent une paroi froide et humide. Elle se rendit compte qu'elle baignait jusqu'à mi-poitrine dans un fluide qui ressemblait à de la mélasse. Elle paniqua, chercha la sortie et ne trouva qu'une couture au-dessus de sa tête. Elle tira, et la « chose » s'ouvrit. Une lumière vive inonda soudain l'espace où elle se trouvait. Elle se leva. Elle devait se libérer parce que de l'autre côté de cette paroi se trouvaient Mamie Relda et Daphné.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi dégoûtant ! s'exclama Puck. Dommage que je n'aie pas d'appareil photo.

Sabrina baissa les yeux sur la prison dont elle venait de s'extraire et eut envie de vomir quand elle comprit qu'elle avait été enfermée dans un cocon. Mamie Relda et Oz se précipitèrent vers elle et essuyèrent le liquide collant et visqueux qui dégoulinait sur elle.

— Comment ça va ? demanda Mamie Relda.

— Bien, mais je ne mangerai plus jamais d'aubergines ! répliqua Sabrina en regardant le cocon fendu en deux.

— Le cocon a aspiré les poisons de ton corps, ce qui t'a permis de guérir, expliqua Oz. Sinon, le poison de Papillon aurait été mortel...

— Elle a essayé de t'empoisonner, comme elle a empoisonné Obéron, dit Daphné, en se jetant au cou de Sabrina. Les elfes l'ont obligée à passer aux aveux.

— Elle m'avait déjà tout révélé..., déclara Sabrina. Elle voulait impressionner Puck, faire ses preuves pour qu'il l'épouse...

— Elle a été arrêtée. Elle sera jugée dès que nous aurons nommé un juge, dit Graine de Moutarde. (Il sourit à Puck.) Puck ? Maman t'attend.

— Ah, les obligations ! dit le nouveau roi en levant les yeux au ciel.

Il fit un petit signe à Sabrina et sortit avec son frère.

Mamie Relda serra Sabrina dans ses bras et éclata en sanglots.

— Je suis désolée, Sabrina. Si tout cela avait mal tourné, je ne me le serais jamais pardonné... Je devais te protéger. J'aurais dû prévoir...

— Ça n'est pas ta faute, répondit Sabrina, nous savions que Papillon était un danger public, mais nous ignorions que c'était une criminelle. Nous devons l'interroger sur la Main Rouge. Elle peut nous apprendre quelque chose. Elle sait peut-être qui a enlevé papa et maman et comment rompre leur charme...

Mamie Relda secoua la tête.

— Elle a tout avoué, elle ne fait pas partie de la Main Rouge.



9

Le roi Puck

Le matin de la veille de Noël, les Grimm, M. Canis, M. Jambonnet, Bess, Graine de Moutarde, Puck, Titania, Oz et quelques êtres fées étaient rassemblés sur une rive désolée de l'Hudson. Une pirogue creusée dans un tronc d'arbre flottait sur les eaux. Le corps d'Obéron y avait été déposé. Il tenait une grande épée entre ses mains jointes et portait une armure de cuir sur le plastron de laquelle était peint un lion.

Titania prononça un bref discours. Elle lui souhaita un bon passage dans l'autre monde, puis elle posa une rose rouge sur sa poitrine, en précisant qu'elle avait été cueillie au Royaume des Fées. Enfin elle laissa la parole à Graine de Moutarde. Ce dernier évoqua la bravoure de son père, ses combats alors que le Royaume des Fées, en terre américaine, se disloquait, les efforts d'Obéron pour le reconstruire. À la fin, il posa une rose blanche à côté de celle de Titania.

Vint le tour de Puck.

— Mon père était un homme complexe, un homme de traditions, commença-t-il. Il avait des convictions inébranlables ouvrant la voie à des lendemains qui chantent... Il voulait le

meilleur pour nous, mais il n'agissait pas toujours pour le mieux... et se retrouvait frustré dans ses attentes quand nous n'étions pas d'accord avec lui... Je suis le nouveau Roi des Fées et je vais perpétuer sa lignée.

Là-dessus, Puck déposa une rose verte sur la poitrine de son père. L'un des ogres de la taverne de l'Œuf d'or s'avança et tendit une torche à Puck. Il mit le feu à la pirogue, puis, avec l'aide de son frère, il la poussa dans l'eau. Le cercueil flottant fut entraîné par la rivière et, bientôt, la pirogue en feu disparut de leur vue.

Oz s'approcha des Grimm et de leurs amis.

— Je suppose que vous allez rentrer à la maison ?

Mamie Relda hocha la tête.

— Nous allons essayer de réveiller les parents des petites.

— Je vous souhaite bonne chance..., dit Oz aux filles.

Il leur serra la main.

— Et maintenant, au travail ! C'est la veille de Noël et l'un de mes lutins est complètement déglingué !

Tout le monde s'éloigna du fleuve... Mamie Relda proposa à Sabrina et à Daphné de rentrer à l'hôtel pour se reposer avant de reprendre la route. Sabrina revint auprès de Puck qui s'entretenait avec son frère. Après un hochement de tête, Graine de Moutarde déploya ses ailes et s'envola.

Dès que Puck aperçut Sabrina, il essuya ses larmes du revers de sa manche. Il essaya en vain de sourire. Alors elle lui serra la main, et tous deux contemplèrent la rivière en silence.

— Bon, comment dois-je t'appeler maintenant ? finit par demander Sabrina. Votre Majesté ?

— Tu devrais m'appeler Votre Majesté depuis des lustres déjà !

— Tu as prononcé un très bel hommage à ton père...

— Tu parles, c'est ma mère qui l'a rédigé. Elle se fiche bien de ce que je pense.

Sabrina sourit.

— Puisque nous sommes seuls, prononce ton hommage funèbre personnel !

Puck inclina la tête et sourit à Sabrina.

— Mon père était un sale type méchant, arrogant, monstrueux et égoïste. Personne ne l'intéressait, surtout pas ceux qui le contredisaient. Il n'aimait que son précieux royaume.

Sabrina haussa les sourcils, admirant son honnêteté, mais se gardant bien de l'en féliciter.

Puck fixait l'eau comme s'il y voyait le visage de son père.

— Je te déteste ! s'écria-t-il. Tu n'as jamais manqué une seule occasion de me dire que j'étais un nul !

Soudain, Puck tomba à genoux et éclata en sanglots. Sabrina s'agenouilla et essuya ses larmes avec son écharpe.

— J'étais à peine sorti de mes couches qu'il m'a annoncé que je ne serais jamais roi. Il m'a aussi dit que je le décevais et que jamais il ne me céderait son trône. Je suis allé trouver ma mère en larmes et elle m'a expliqué quel genre d'homme il était. Elle m'a confié qu'il se faisait du souci pour l'avenir du royaume et qu'il craignait que sa succession ne le détruise, même si son héritier était son propre fils. Ma mère, elle, a juré que je porterais la couronne un jour et que, ce jour, il ne le verrait pas venir. Jusqu'à ce que ce moment arrive, je serais roi en mon propre royaume ! C'est alors qu'elle m'a nommé Roi des Filous. Un titre que j'ai porté avec fierté !

« Quand je suis devenu plus grand, mon père a exigé que j'épouse Papillon. Tu parles si je l'ai envoyé balader ! Mais désobéir à son père est un crime dans notre monde, alors il m'a banni. Malgré tout je suis devenu le Roi des Fées... Ma mère avait raison. Il n'a pas vu venir le jour où je suis devenu roi...

Il se leva et essuya ses dernières larmes du revers de sa manche.

— Si jamais tu racontes que j'ai pleuré, tu le regretteras, tâcheronne.

— Je ne le dirai à personne, affreux jojo, le rassura gentiment Sabrina. On dirait que nous avons tous les deux quelque chose en commun, en fin de compte.

— Quoi ?

— Des familles qu'on renie !

— La vieille dame m'a prévenu que tu laissais tomber le boulot de détective...

— Je ne laisse pas tomber, je prends ma retraite anticipée ! Je ne peux pas laisser tomber une responsabilité que je n'ai jamais voulu endosser ! répondit Sabrina, sur la défensive.

— Tu ne peux pas non plus laisser tomber sans avoir essayé...

— J'ai essayé ! Mais, chaque fois, ça s'est terminé par une catastrophe ! Regarde M. Canis. Regarde-toi !

— Sabrina, la Miss Catastrophe... J'étais là : M. Canis n'a pas été blessé à cause de toi ! Au contraire, tu lui as sauvé la vie. C'est toi qui nous as tous sauvés. Sans cela, nous serions déjà morts ! En vérité, et je te jure que ça me fait mal de l'admettre, tu es une héroïne et une héroïne de première ! Tu es souvent le dernier espoir de bien des gens... Comme ta mère, d'après ce que j'ai entendu dire. C'est dans ton sang et tu ne peux rien y faire !

— Oh là là, depuis quand es-tu devenu si sérieux ?

Puck se mit à rire.

— Pas de souci, ça ne va pas durer !

Il ponctua ses mots par un énorme rot.

— Tiens, tu vois !

— J'imagine que tu vas rester à New York pour diriger ce qui reste du Royaume des Fées ? dit Sabrina doucement.

Puck allait répondre, quand il fut interrompu par un soudain vacarme qui venait de la colline surplombant la rivière. Des gens criaient et hurlaient. Puck et Sabrina se regardèrent et se ruèrent pour voir ce qui se passait.

M. Jambonnet était étendu sur le sol, Bess à genoux devant lui. Tony Groslard montrait le poing aux deux amoureux.

Pauvre M. Jambonnet, il avait un sacré coquard...

— Je t'avais dit de laisser ma copine tranquille !

— Et moi je t'ai déjà dit que je n'étais plus ta copine, Tony ! s'écria Bess.

M. Jambonnet se releva.

— Laisse-moi faire, Bessie.

Il s'adressa ensuite à Tony Groslard.

— Vous voulez la bagarre ? Vous allez l'avoir !

Les deux hommes s'affrontèrent du regard, le souffle lourd, brandissant leurs poings, tournant l'un autour de l'autre. Tony Groslard tomba, mais se releva vite, et il envoya M. Jambonnet

dans une flaque de boue. L'imposant cochon tomba avec un bruit sourd.

Sabrina repéra M. Canis dans la foule. Il regardait la scène, l'air indifférent au sort de son ami. Elle se précipita vers lui et le tira par la manche.

— Faites quelque chose, monsieur Canis. Vous voyez bien que M. Jambonnet va être blessé !

M. Canis hocha la tête.

— Le cochon est plus fort qu'il ne le paraît, fillette.

— Mais Tony Groslard est deux fois plus grand !

— Et le loup, quatre fois plus grand. Pourtant, Jambonnet a eu le dessus sur moi. Tu peux me croire, c'est un sacré coco.

Groslard frappait Jambonnet sans pitié, le renvoyant dans la boue dès que celui-ci faisait mine de se relever.

— Tu m'as volé ma nana ! hurla Tony. Tu vas me le payer !

— Fiche-lui la paix ! cria Bess.

Sur le visage de Tony apparut un sourire démoniaque.

— Je vais montrer à ton ami comment on traite les voleurs dans les grandes villes !

Il allait lui donner un méchant coup de pied, quand M. Jambonnet lui prit la jambe et la tira si fort que Groslard perdit l'équilibre. Jambonnet se jeta aussitôt sur lui. Les deux hommes se battirent avec acharnement.

Soudain une baguette magique surgit dans la main de Tony.

— Jambonnet ! Attention ! hurla Canis.

M. Jambonnet avait anticipé le danger, car il donna un coup de coude dans le ventre de Tony. Le parrain fée laissa échapper un houmpf ! et lâcha sa baguette. Jambonnet à califourchon l'empêcha de la ramasser. Ils roulèrent par terre, s'infligeant des coups bas.

Alors que M. Jambonnet avait le dessus, il se transforma brusquement. Aux extrémités de ses bras et de ses jambes apparaurent des sabots. Ses vêtements disparurent, sa peau rose tendre blanchit et ses oreilles s'effilèrent. En quelques secondes il était redevenu un cochon, mais un cochon avec une baguette magique dans le groin ! Il fit un cercle de la tête et une gerbe d'étincelles en gicla qui toucha Tony Groslard. Ce dernier disparut dans un nuage de fumée. Quand le nuage se dissipa, un

gros rat aux yeux ronds avait remplacé Groslard. Le rat jaugea l'énorme cochon qui le dominait, puis disparut en couinant sans demander son reste.

— Tu vois, Sabrina, je te l'avais bien dit ! grommela M. Canis.

Sabrina hocha la tête. C'était vrai, M. Jambonnet était plus fort qu'elle ne l'avait pensé. Daphné courut vers l'imposant cochon et le serra contre elle.

— Je suis fière de vous, monsieur Jambonnet !

Une voix s'éleva derrière lui.

— Ernie ?

Le cochon se retourna et Sabrina suivit son regard. Bess fixait son Jambonnet, troublée.

— Ernie, tu es...

— ... un cochon, oui, Bess, acheva M. Jambonnet, qui retrouva sa forme humaine.

Il était horriblement gêné.

— L'un des Trois Petits Cochons. J'aurais dû te le dire... J'ai été malhonnête avec toi et j'en suis désolé...

Alors Jambonnet se fraya un chemin dans la foule et s'éloigna.

— Ernie ! Attends ! cria Bess en lui courant après.

Mais il était déjà loin.

Quand la petite troupe revint à l'hôtel, M. Canis décida d'aller méditer en attendant le retour de M. Jambonnet, avant de prendre la route. Le vieil homme était certain que la circulation pour sortir de New York mettrait ses nerfs à vif. Mamie Relda acheta une valise pour ranger les achats effectués pendant leur séjour. Les Grimm firent leurs bagages en déjeunant sur le pouce. Puck, qui voulait être présent pour leur départ, passa la plus grande partie de l'après-midi avec elle, s'entretenant de temps en temps avec les elfes qui lui rendaient visite par la fenêtre. Il leur donnait des ordres, répondait à leurs questions, et les elfes repartaient exécuter ses consignes. Le roi Puck s'était déjà mis au travail.

À un moment donné, Sabrina s'enferma dans la salle de bains pour être tranquille. Elle se lava le visage, les dents et se regarda dans le miroir. Elle avait les cheveux blonds et les yeux

bleus de son père, mais le visage de Véronique. Quand elle serait plus âgée, elle serait le portrait de sa mère...

Malgré cette ressemblance physique frappante, elle n'avait pas du tout son caractère... Pourquoi Véronique avait-elle décidé d'assumer la mission de la famille Grimm ? Pourquoi avait-elle choisi de mener une vie aussi dangereuse ? Si seulement elle se réveillait ! se dit Sabrina à regret.

Elle ouvrit le portefeuille de sa mère qui ne la quittait plus. Dedans, il y avait la photo de Véronique, Sabrina et Daphné. À côté, la carte de visite du meilleur ami de sa mère, Oz Diggs, aussi connu sous le nom du Merveilleux Magicien Oz, un homme qui affirmait la connaître mieux que quiconque. Soudain, Sabrina eut une idée.

Elle sortit à toute vitesse de la salle de bains et découvrit Daphné et Puck en train de finir trois grands pots de glace.

— Je veux parler à Oz ! dit Sabrina à sa grand-mère.

— Sabrina, nous devons nous mettre en route dès que la circulation sera plus fluide. Il faut que nous rentrions réveiller tes parents, répondit Mamie Relda.

— Justement, ça concerne mon père et ma mère ! S'il te plaît, je dois lui poser des questions ! Je dois comprendre qui est vraiment maman !

Les Grimm et Puck prirent un taxi jusqu'à la 34^e Rue. La nuit était tombée quand ils atteignirent le grand magasin Macy. Un flot continu de clients épuisés en sortait. Lorsque les Grimm et Puck voulaient entrer, un vigile leur bloqua le chemin et tapa sur le cadran de sa montre en fronçant les sourcils.

— C'est la veille de Noël, les amis. On ferme dans cinq minutes !

— Nous ne venons pas faire des achats, nous cherchons le Magicien ! dit Sabrina.

— Qui ça ?

— Nous voulons voir M. Diggs, coupa Mamie Relda.

— Ah, il est sans doute dans son atelier, marmonna le vigile. Mais pas plus de cinq minutes ! Parce qu'on aimeraient bien rentrer chez nous !

Une fois qu'ils furent devant l'atelier d'Oz, Sabrina frappa et attendit patiemment. Personne.

— Allez, zut, on entre ! décida Puck en ouvrant la porte et en poussant Sabrina à l'intérieur.

— Voyons, les enfants, ça ne se fait pas ! les rabroua Mamie Relda.

— Il est peut-être au fond et ne nous entend pas ? hasarda Daphné qui entraînait déjà la vieille dame à l'intérieur.

L'atelier était toujours aussi encombré. Des automates en pièces détachées gesticulaient sur les tables. Sabrina croisa le regard étonné d'une tête sans corps. Les jouets étaient dispersés à travers tout l'atelier, certains sur le sol...

— Berk, vous sentez ? demanda Puck.

— Non. Tu sens quoi ? interrogea Sabrina, sur la défensive.

Elle était devenue très susceptible depuis que l'odeur du cocon l'avait imprégnée. Et si elle sentait toujours aussi mauvais et qu'elle ne le remarquait plus ?

— L'odeur du dur labeur ! ricana Puck tout en saisissant un tableau de circuit électrique pour l'examiner.

— Oz ? appela Sabrina.

Pas de réponse... Seulement le ronronnement des automates inachevés.

— Oz ? Je voudrais vous parler de ma mère !

— Nous devrions nous asseoir et attendre, proposa Mamie Relda.

Sabrina craignait que les vigiles ne les enferment dans le grand magasin, mais elle suivit l'avis de sa grand-mère et prit une chaise. C'est alors qu'une tête de robot bondit et se mit à rire. Daphné poussa un cri de surprise, saisit un marteau et l'assena sur la tête folle jusqu'à ce que cesse son rire démoniaque.

— Oh là, du calme ! fit Sabrina.

— Tu lui as donné une leçon, pas vrai, poussinette ? dit Puck en prenant le marteau des mains de Daphné.

Il frappa aussi sur la tête pour faire bonne mesure et chercha un autre automate à détruire. Puis il s'assit et fourragea dans une pile de papiers sur le bureau.

— Ne fouine pas ! le réprimanda Mamie Relda.

— Bon, alors trouvez vite une idée pour me distraire parce que je commence à drôlement m'ennuyer... ! déclara Puck.

Sabrina se leva et lui prit les papiers des mains.

— Ce sont les affaires d’Oz ! Ça ne te regarde pas !

Sabrina rassemblait les papiers pour en faire une petite pile, quand elle repéra un joli carnet relié en cuir avec des lettres d’or sur sa couverture.

CHRONIQUE DE CONTES DE FÉES DE JUIN 1992 À MAINTENANT VÉRONIQUE GRIMM

Le cœur battant et les mains tremblantes, Sabrina ouvrit le carnet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mamie Relda.

— Le journal de bord de maman..., murmura Sabrina.

L’écriture ronde remplissait des pages entières. Véronique avait bien tenu le journal de ses expériences avec les Findétemps de Port-Ferries et de New York. Sabrina parcourait fébrilement les pages qu’elle tournait de plus en plus vite, parce qu’elle voulait tout lire tout de suite et découvrir la vie secrète de sa mère. Véronique y relatait le travail qu’elle avait effectué auprès des gens. Elle avait aidé de nombreux Findétemps à déménager, à trouver du travail. Elle les avait aussi aidés à retrouver des amis disparus et avait mené de nombreuses enquêtes de contes de fées.

Sur l’une des pages, Sabrina lut ces lignes :

Mon travail est passionnant, et surtout, terriblement important. Être une Grimm, comme je l’ai découvert, ce n’est pas seulement ce qu’Henri m’en avait dit... Ce n’est pas seulement être une détective...

Parfois, je suis le dernier espoir d’un Findétemps. Si seulement je réussissais à les faire vivre en harmonie, tous ensemble...

Sabrina tourna la dernière page et découvrit des feuilles volantes jaunes couvertes de l’écriture de sa mère. Elle les parcourut, même les phrases biffées et les notes en marge.

— C'est le discours dont tout le monde parle ! Le projet de maman pour les Findétemps. Celui qu'elle était censée prononcer le jour de sa disparition ! s'exclama Sabrina.

— Qu'est-ce que ce discours fait chez Oz ? demanda Daphné en lui prenant le journal des mains.

Mamie Relda se leva.

— *Lieblings*, je pense qu'il serait plus sage de...

Une voix l'interrompit.

— J'aurais préféré que vous ne le trouviez pas...

Oz sortit de la pénombre.

— Ta mère était une femme exceptionnelle, Sabrina. Elle avait un charme incroyable, je dirais même, surnaturel... et une force de conviction qui lui permettait de persuader n'importe qui. Un don que je lui enviais... Ta mère rassemblait une armée de supporters par le seul pouvoir de son sourire.

« J'étais de ses admirateurs. J'aimais vivre ces aventures avec elle. Véronique était à la fois une sainte et une détective, et j'ai longtemps voulu lui ressembler. Mais je devais venir à l'atelier tous les jours, et tous les jours j'entendais mon patron critiquer mes vitrines. Après, je rentrais chez moi, dans mon petit appartement, dans le quartier du Queens, et passais le plus clair de mon temps à remonter le moral du roi Obéron. J'ai alors réalisé que ma vie était devenue un enfer... Autrefois j'étais « le Grand Méchant Oz ». Je dirigeais toute une nation ! Les gens me craignaient. Que s'était-il donc passé ?

— En voilà du blablabla, Magicien ! coupa Puck en tirant son épée de bois de sa ceinture.

— Les enfants, quelle plaie, ils sont toujours pressés ! Bon, d'accord. À un moment donné, on m'a fait une offre. Et quelle offre ! On m'a dit que le jour viendrait où New York aurait besoin d'un chef pour diriger les Findétemps et les humains. Alors je suis devenu membre de la Main Rouge !

Sabrina étouffa un cri.

— C'est donc vous qui avez tué Obéron !

— Oh non ! C'est Papillon. Moi, j'ai juste profité de la situation pour annoncer l'arrivée de l'armée de mon Maître. J'ai tracé la marque rouge sur la poitrine d'Obéron quand j'ai trouvé

son corps sans vie, puis je me suis éclipsé. Je ne suis pas un meurtrier !

— Mais vous êtes un voleur ! Vous avez volé le journal de bord de ma mère !

— Cela faisait partie de l'accord que j'avais passé avec le Maître, Sabrina. En échange de tes parents, je dirigeais New York...

— Comment ? demanda Puck.

— En prenant le pouvoir ! Le Maître veut dominer le monde, et très vite. Les humains le dirigent depuis trop longtemps ! Regardez ce qu'ils en ont fait ! Notre planète est polluée, il y règne haine et cupidité ! Il est temps que les Findétemps mènent la danse !

— Henri et Véronique se sont mis en travers du chemin..., dit Mamie Relda.

— Je ne suis pas fier de mes actes, je le reconnaiss... Véronique était brillante, perspicace, et elle avait de grandes idées. Elle voulait unifier New York et lui donner un seul gouvernement. Elle croyait que ces fous de Findétemps seraient capables de travailler main dans la main. Inacceptable ! Je dois maintenir la communauté dans l'anarchie jusqu'à ce que je puisse clamer haut et fort que New York est à moi ! Une population unie et organisée serait difficile à vaincre !

— Alors vous avez enlevé ma maman et mon papa ? Vous les avez endormis ! s'écria Daphné.

— Oui, je les ai enlevés. Non, je ne leur ai pas lancé de charme... Je leur ai tendu un piège en promettant à ta mère que je l'aiderais à faire son discours. Je l'ai aussi encouragée à révéler sa double vie à votre père. Une fois que je les ai eu piégés, je les ai confiés au Maître. Je ne savais pas qu'ils étaient encore vivants avant votre arrivée à New York.

Un bruit l'interrompit soudain.

C'était le signal de fermeture du magasin ! Peu après, les lumières s'éteignirent.

— Quant à ce carnet... vous pouvez le garder, mais pas le discours. Personne ne doit jamais l'entendre ! Rentrez à Port-Ferries. Le Maître n'a plus besoin de vos parents. Et tant que

vous ne vous mêlerez pas de nos affaires, vous garderez la vie sauve. Ça vous va ?

— Pas question ! s'exclama Sabrina.

Le Magicien sortit alors sa télécommande en argent de sa poche.

— Eh bien, tant pis pour vous...

Il pressa sur une touche. Tout à coup, les têtes de robots tournèrent vers eux leurs yeux brillants et les chargèrent sans délai. Puck en écarta certains de la pointe de son épée. Un oiseau mécanique fondu sur Sabrina et lui arracha le journal de bord de Véronique. La bestiole le donna aussitôt à Oz, qui prit la fuite...

Les Grimm et Puck se frayèrent un chemin parmi les automates, derrière Oz qui courait à travers le magasin déserté par la foule. Toutes les lumières avaient été éteintes, mais, grâce aux éclairages des sorties de secours, ils repérèrent vite Oz. Pour freiner leur progression le Magicien fit dégringoler différentes marchandises.

Soudain, Puck s'arrêta, virevolta et se transforma en taureau avec de longues cornes. Il baissa la tête, souffla et fonça. La voie une fois dégagée, Mamie et les filles le suivirent.

Oz s'engagea dans l'escalator. Reprenant sa forme humaine, Puck grimpa les marches quatre à quatre, Sabrina sur les talons. Daphné resta derrière pour aider sa grand-mère.

Ils poursuivirent ainsi Oz à travers cinq étages du grand magasin, Puck en tête. Arrivés au département des articles de sport, Sabrina vit Puck battre des ailes et heurter le mur tout proche. Au même instant, une *chose* sortit du mur et s'approcha. Sabrina l'avait souvent vue quand elle était plus petite. Elle l'avait associée à ses rêves de la fée Dragée, et à ses pires cauchemars. C'était un casse-noisette de deux mètres de haut avec une barbe blanche et un uniforme de soldat rouge peint sur lui. Ses gigantesques mâchoires claquaient à chaque pas.

— Oh, mon Dieu ! dit Mamie Relda alors qu'elle découvrait le monstre.

Puck se releva, se précipita derrière le Casse-Noisette et lui assena un coup. L'automate fit volte-face et bondit sur lui.

— On ne vendrait pas des explosifs dans ce magasin, par hasard ? cria Puck en se baissant pour éviter un coup de poing.

— On vend de tout ici, sauf des explosifs ! répondit Sabrina en parcourant le panneau qui énumérait les articles en vente à chaque étage. Nous sommes au rayon articles de sport ! Ça me donne une idée !

Pendant que Puck essayait de concentrer l'attention du monstre sur lui, les Grimm se choisirent des armes. Daphné prit une raquette de tennis qu'elle agita furieusement en direction de l'automate. Il la déchiqueta d'un coup de sa redoutable mâchoire. Mamie Relda trouva deux ballons de football, mais le monstre y planta ses dents aussi sec, et les ballons se dégonflèrent avec un pfuiitt ! lamentable.

— Et ça, c'est quoi ? demanda Puck.

Il montrait une machine à lancer. Idéale pour les joueurs de base-ball.

Parfaite pour nous ! songea Sabrina.

Elle mit la machine en marche et pressa une touche. Une balle fut éjectée du dispositif, frappa la créature dont la tête s'ébranla.

— Je veux la même machine ! s'exclama Puck, pour lancer des balles remplies de crottin !

Sabrina ignora l'idée répugnante de Puck.

— Aide-moi à diriger le lance-balles sur le Casse-Noisette, crie-t-elle à Daphné.

Une fois la manœuvre effectuée, Sabrina pressa de nouveau la touche et la balle qui fut éjectée frappa le Casse-Noisette en pleine poitrine. Sous la violence du choc, sa carcasse de ferraille se bossela et une inquiétante lueur rouge brilla dans son étrange regard sans vie. Puis le robot chargea avec une telle rapidité que Sabrina garda le pouce pressé sur le bouton à éjecter les balles. La première frappa la tête du robot, d'où jaillit un fragment de métal, révélant ses circuits électroniques internes. Une autre toucha sa jambe droite. Malgré les coups répétés, l'automate ne tombait toujours pas.

Sabrina étudia rapidement les commandes de la machine et repéra le bouton « balle rapide ». Elle pressa dessus tandis que le Casse-Noisette tendait le bras vers elle. Une balle jaillit tel un

boulet, frappant la créature entre les deux yeux, et un petit nuage de fumée s'éleva de son crâne. Ses circuits électroniques crépitèrent. Peu après, l'automate s'effondra.

C'est alors qu'un nouveau fracas rompit le silence.

Cling ! clong ! clang !

Sabrina, affolée, se retourna d'un bond. Dans sa hâte à fuir, Oz, caché tout près, faisait dégringoler des bicyclettes. Il se précipita vers les escalators : les Grimm et Puck reprirent leur course-poursuite. D'escalator en escalator, le Magicien atteignit le dernier étage du magasin. Quand les Grimm et Puck y parvinrent à leur tour, Oz était invisible.

— Oz ! Montrez-vous ! On sait que vous êtes là ! s'écria Mamie Relda.

— Sortez de votre cachette ! On finira par vous retrouver et je vous jure qu'on vous collera la raclée de votre vie ! renchérit Puck.

— Si tu crois qu'il se montrera après ces paroles ! lança Sabrina. Tais-toi !

— Tu n'as pas le droit de m'ordonner de me taire. Moi je suis le roi ! repartit Puck avec majesté.

— Toi, tu n'es qu'un idiot !

À cet instant, l'image d'une énorme tête qui semblait faite de mille émeraudes flamboyantes surgit de nulle part. Des yeux noirs à l'expression effrayante luisaient au milieu de cette face étrange. Quand sa bouche s'ouvrit, c'est la voix d'Oz qui en sortit.

— Je n'ai jamais eu de chance avec les enfants, rugit-il. Je les ai toujours sous-estimés, et ils ont été la raison de mes échecs.

Puck saisit une canne de Noël rouge et blanche avec un gros nœud vert et rouge qui décorait le mur et fit des moulinets au-dessus de sa tête.

— La ferme !

La canne de Noël traversa la tête sans l'endommager, ridant l'apparition comme un caillou ride la surface de l'eau.

— La preuve : Dorothée ! continua la voix d'Oz. Une véritable idiote, c'est moi qui vous le dis ! Bête comme ses pieds, c'est rien de le dire ! Elle m'a demandé de lui trouver un moyen de rentrer dans son Kansas natal. Crétin, non ? Si vous aviez un

magicien sous la main qui vous donnait la possibilité d'exaucer un vœu, est-ce que vous gâcheriez celui-ci en voulant retourner chez papa-maman dans le Kansas ? Non ! Quant à ses amis ! Ha, ha ! laissez-moi rire ! « Donnez-moi un cerveau ! » disait l'épouvantail. « Donnez-moi un cœur ! » renchérissait l'homme en fer-blanc. « Donnez-moi du courage ! » suppliait le lion. Gnagnagna. Ils avaient besoin d'aide, alors je vous ai envoyé ce petit monde voir la Sorcière de l'Ouest dare-dare. Qui aurait pensé qu'ils en reviendraient ? Ils ont tout gâché ! Eh bien, je vous jure que ça ne se reproduira pas ! Il est temps que le Magicien d'Oz réalise son propre souhait !

Sabrina fit signe aux autres de la suivre. Oz ne devait pas être bien loin.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça !

— Oh, mais si ! cria le Magicien alors que la tête suivait Sabrina. Après tout, je suis le Grand Méchant Magicien. Et un sacré bon magicien, mes petits loups, croyez-moi. J'ai encore pas mal de tours dans mon sac !

Les Grimm et Puck tournèrent le coin du mur et découvrirent Oz. Il n'avait même pas pris la peine de se cacher, et il actionnait les boutons sur sa télécommande en argent avec une telle frénésie que celle-ci grinçait et cornait.

— On ne vous a jamais dit que c'était mal de regarder derrière les rideaux ! dit-il aux Grimm avec un petit rire gêné.

— Oz, donnez-moi le journal de bord de ma mère ! commanda Sabrina.

— Je ne peux pas, fillette jolie.

Le Magicien secoua la tête en pressant une nouvelle touche de sa télécommande, puis il recula.

Soudain, un grondement s'éleva. L'immeuble oscilla tandis qu'une fissure de bas en haut le divisait en deux. Secoués, Puck et les Grimm perdirent l'équilibre. Une sphère ronde et verte surgit bientôt du sol. Elle grandit, grossit et remplit tout le magasin. Rapidement trop à l'étroit, elle perça le plafond. Les murs éclatèrent : fragments de béton et éclats de bois fusèrent dans tous les sens.

— C'est encore un de ses automates ? demanda Puck alors qu'il s'accrochait à Sabrina.

— Non ! c'est autre chose !

Une nacelle en osier apparut. Elle était reliée à la sphère par un système de cordages et était surmontée d'un brûleur en argent. Le Magicien grimpa dans la nacelle qui s'envola aussitôt dans les airs.

— Une montgolfière ! s'écria Sabrina.

Le ballon et sa nacelle prirent bientôt de l'altitude.

— Donnez-moi le journal de ma mère ! cria de nouveau Sabrina.

— Tu veux que le puissant Oz exauce ce désir ? hurla Oz alors qu'il montait toujours plus haut. En ce cas, tu devras d'abord faire quelque chose pour moi !

— Fini de jouer, Oz ! jeta Mamie Relda.

— Vous connaissez l'histoire du Magicien d'Oz, braves gens ! Je ne peux exaucer votre souhait le plus cher que si vous me rendez service ! Par exemple, celui de tuer la Méchante Sorcière de l'Ouest !

Sabrina vit Oz presser une autre touche avant de disparaître de leur vue.

— Oz n'est plus mon chouchou du tout..., se lamenta Daphné.

— Je l'aurai ! cria Puck en déployant ses ailes.

Soudain, un vacarme incroyable se fit entendre, et Puck, surpris, fit demi-tour en plein vol. Sabrina, épouvantée par le fracas, eut l'impression que l'immeuble oscillait dans tous les sens. Mais presque aussitôt, le silence retomba.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Sabrina.

Mamie Relda jeta un regard inquiet autour d'elle.

— Je ne sais pas, mais je n'aime pas ça...

La vieille dame prit Daphné et Sabrina par la main et les entraîna vers les escaliers de secours. Puck les suivit, et tous les quatre redescendirent les neuf étages.

Au rez-de-chaussée régnait un véritable désastre... Des portants de vêtements et des guirlandes de chaussettes jonchaient le sol, autour d'un énorme cratère.

— Trouvez vite la sortie, les enfants ! ordonna Mamie Relda.

Au même instant, un immense cône noir métallique surgit du cratère et s'éleva, prenant de plus en plus d'espace.

— Oh là, ça craint ! déclara Puck.

Quand l'énorme cône fut sorti, une chose apparut. Un visage de métal d'une teinte verte répugnante avec un long nez pointu plein de verrues et une bouche garnie d'irrégulières canines en fer. L'un de ses yeux était caché par un bandeau noir.

Sabrina reconnut la créature... Le cône n'était autre que le chapeau pointu d'une sorcière dont l'horrible visage lui était ô combien familier ! Elle en avait vu pas mal d'illustrations.

Elle prit sa sœur et sa grand-mère par la main, les secouant pour les obliger à détacher les yeux de l'épouvantable monstre. Tous coururent vers la sortie la plus proche.

— C'est quoi, cette horreur ? cria Puck.

— La Méchante Sorcière de l'Ouest ! s'écria Sabrina.

Elle tira, poussa la porte de sortie. En vain. Zut ! Elle avait oublié que le magasin était fermé ! Sabrina frappa sur la vitre en espérant la faire voler en éclats, mais elle n'était pas de taille à la briser. Par chance, Puck se dota d'un bras de gorille et en arracha le battant. La vitre se brisa et la porte vola hors de ses gonds. La famille Grimm se précipita sur les trottoirs enneigés.

Dehors, les rues étaient bondées et la circulation n'avait jamais été si infernale. Il était plus facile de gérer de tels événements dans une petite ville tranquille comme Port-Ferries, où le centre-ville était souvent désert. À New York, dans la ville qui ne dormait jamais, c'était une autre histoire !

— Courez ! hurla Mamie Relda.

Les filles et Puck lui obéirent aussitôt.

— Ne restez pas dans la rue ! hurla Sabrina aux passants. Un monstre a débarqué dans les rues de New York.

Les gens les ignorèrent et continuèrent leurs petites affaires. Elle insista.

— Il y a un robot géant qui arrive ! Sauve qui peut !

Les Grimm atteignirent le coin de la rue, elles durent attendre que le feu passe au rouge pour traverser. Sabrina en profita pour jeter un coup d'œil derrière elle. La façade du magasin s'écroulait comme un château de cartes et une jambe énorme en surgissait. Les New-Yorkais prirent enfin conscience du danger et tournèrent les yeux vers le magasin. Les conducteurs, distraits par l'incroyable spectacle, provoquèrent

un gigantesque carambolage et un taxi fonça dans un kiosque à journaux.

Quand le feu passa au rouge, les Grimm et Puck traversèrent, sans cesser de crier pour avertir les gens du danger. Puis un nouveau fracas s'éleva et Sabrina regarda de nouveau derrière elle. La sorcière s'était dégagée des ruines du magasin. C'était une géante haute comme six étages et elle dardait son affreux regard sur Sabrina. Elle fondit sur elle, écartant un taxi de sa trajectoire d'un coup de pied indifférent. Le taxi heurta un feu de circulation et se mit en travers de la rue. Un camion qui avait le malheur de longer la chaussure de la sorcière fut projeté contre un immeuble.

Les Grimm et Puck continuaient à courir, entraînés par la foule affolée qui fuyait aussi. Certains regardaient derrière eux et une femme fit tomber Daphné dans la panique. Puck aida la petite fille à se relever avant qu'elle ne soit piétinée.

— Comment arrêter ce truc infernal ? cria-t-il. Il nous faudrait mille machines à lancer des balles !

— Regardez, là ! s'exclama Daphné en pointant le doigt vers le ciel.

La montgolfière d'Oz flottait dans les nuages et s'approchait de l'Empire State Building.

— Lui, il peut arrêter la sorcière ! cria Sabrina. Vite, rattrapons-le ! Montons au sommet du building.

Ils se remirent à courir tandis que la sorcière se rapprochait d'eux à pas de géant. Quand ils arrivèrent à l'entrée du gratte-ciel, elle était à leur hauteur. Puck et les Grimm s'engouffrèrent à l'intérieur.

Un vigile se leva de son bureau et agita la main.

— C'est fermé ! Revenez la semaine prochaine !

— Nous devons monter au sommet tout de suite ! dit Sabrina.

— Non, je... commença-t-il avant de s'interrompre.

L'œil de la sorcière scrutait l'entrée à travers les portes battantes.

Sabrina ne perdit pas une minute. Elle poussa Daphné et Mamie Relda dans l'ascenseur et repéra le niveau qui

l'intéressait : « Terrasse panoramique ». Les portes se refermèrent et l'ascenseur s'éleva comme une flèche.

— Vous savez, j'ai vécu à New York pendant des années, mais je ne suis jamais monté au sommet ! avoua Puck. J'espère que le magasin de souvenirs est encore ouvert !

L'ascenseur s'arrêta, ses portes s'ouvrirent et une bouffée d'air froid les fit frissonner. La montgolfière flottait, à quelques mètres.

Oz essayait frénétiquement de défaire plusieurs cordes qui s'étaient prises dans la flèche surmontant le gratte-ciel. La nacelle, agitée par les rafales de vent, oscillait dangereusement.

— Oz ! Arrêtez la sorcière ! lui cria Sabrina.

Il baissa les yeux et ricana.

— Monsieur Diggs, il va y avoir des blessés, enchaîna Mamie Relda. Si ce n'est déjà le cas...

— Fous que vous êtes ! s'écria Oz de sa nacelle. Que des humains perdent la vie m'indiffère ! Le Maître m'a promis que je les dominerais ! Quelques vies en moins ne signifient rien à mes yeux !

Sabrina regarda vers le bas de l'immeuble. La sorcière gravissait la façade, ses grandes mains crochues agrippant adroitement les aspérités. Comme dans *King Kong* !

— Oz, vous m'avez dit que vous étiez le meilleur ami de ma mère, cria-t-elle. Elle vous faisait confiance. En dépit de vos ambitions, je ne pense pas que vous vouliez lui faire du mal.

— C'est vrai ! Le Maître me disait qu'il avait un grand projet pour vos parents, qu'ils donneraient naissance à un avenir où les Findétemps domineraient le monde !

La sorcière n'était plus qu'à quelques mètres d'eux, mais Oz n'y prêtait pas attention. Il continuait à couper les cordes.

Les ailes de Puck se déployèrent tout à coup.

— Si vous essayez de fuir, je trouve votre ballon, je vous le jure !

Trop tard ! Oz sectionna la dernière corde et leur fit un signe d'adieu. En désespoir de cause, Sabrina trouva en elle un courage insoupçonné et attrapa une corde qui pendait dans le vide.

La montgolfière prenait de l'altitude. Elle était folle ! Elle pouvait mourir, mais le pire, c'était de vivre en sachant qu'elle avait laissé s'échapper le ravisseur de ses parents.

— Laisse tomber, petite sotte ! cria Oz d'en haut.

Il s'efforçait en vain de défaire la corde qu'elle tenait.

— Dites-moi comment réveiller mes parents ! cria Sabrina tout en grimpant. S'il vous plaît !

— Ça n'a pas de sens, Sabrina. Tu n'es pas de taille à lutter contre moi ou contre le Maître. Une aube nouvelle se lève... Abandonne !

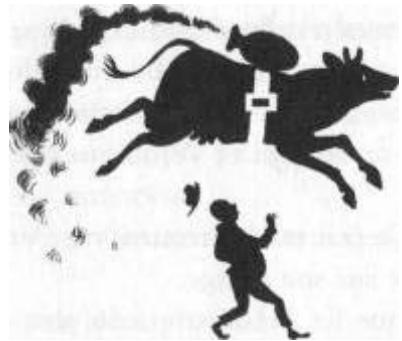
— Non ! dit Sabrina qui atteignait enfin la nacelle.

Elle en agrippa les bords. Une expression de tristesse se peignit sur le visage du Magicien.

— Désolé, Sabrina...

Et il la repoussa. Elle essaya de s'accrocher à sa main et ne réussit qu'à saisir un petit objet argenté. La télécommande. Tandis qu'elle tombait, tombait... le vent sifflait à ses oreilles comme le rugissement d'un lion.





10

Le discours de Véronique

—  abrina !

On criait son nom dans le vent ? Qui ?

— Sabrina ! Je t'ai rattrapée !

Elle avait cessé de tomber... Elle frotta ses yeux que le froid piquait et vit qu'elle se trouvait dans les bras de Puck. Il lui souriait tandis qu'ils volaient vers le sommet de l'Empire State Building. La sorcière était maintenant toute proche de Daphné et de Mamie Relda. Paniquée, Sabrina dirigea la télécommande vers la créature et pressa une douzaine de touches. Gagné ! la sorcière s'immobilisa d'un coup. Puck atterrit et déposa Sabrina. Riant et pleurant, Daphné serra sa sœur contre elle à l'étouffer. Mamie Relda ne fut pas en reste.

— Vous pensiez vraiment que j'allais la laisser mourir ? fit Puck.

Daphné en larmes recula et tendit quelque chose à Sabrina.

— Tiens, prends ça, c'est tombé du ballon.

Le carnet de bord de sa mère ! Sabrina l'ouvrit et y vit les feuilles volantes sur lesquelles Véronique avait rédigé son discours.

Mamie Relda le prit et le parcourut rapidement. Un sourire de fierté apparut sur son visage.

— Je pense que les Findétemps doivent connaître ce qui est écrit là ! dit-elle en rendant le texte à Sabrina.

— Je vais le donner à Puck. Il le leur lira.

— *Liebling*, ce sont les paroles de ta mère...

Sabrina croisa le regard de sa grand-mère, puis elle dressa le menton et acquiesça.

— D'ac. Nous devons rassembler tout le monde. Puck, comment fait-on pour allumer les illuminations violettes ?

— Mamie, je crois que nous allons avoir besoin d'une tonne de poussière d'oubli..., intervint Daphné en regardant pensivement la sorcière.

Sabrina étudiait les notes de sa mère dans une des arrière-salles de la taverne de l'Œuf d'or pendant que Daphné coiffait ses longs cheveux blonds. Elle relisait chaque syllabe et retenait chaque virgule, en espérant qu'elle ne trahirait pas l'esprit et l'idée de Véronique. Elle n'aimait pas parler en public, et encore moins devant une assemblée de Findétemps.

— N'aie pas peur ! lui dit Daphné. Je serai là, à côté de toi.

— Génial, dit Sabrina. Tu arrêteras les tartes à la crème et les tomates pourries !

— Juré ! je ferai attention.

La porte s'ouvrit sur Graine de Moutarde qui leur sourit et cligna de l'œil.

— Tout le monde vous attend !

— On arrive, répondit Daphné.

Il leur fit signe qu'il les attendait dans le couloir.

— Je dois vraiment lire ce discours devant tout le monde ? demanda Sabrina. Et si j'échoue ? Et si je bousille tout ce que maman a essayé de faire ?

— Mais non ! la rassura Daphné en l'obligeant à se lever. Et même si tu rates tout, moi je trouve que tes cheveux sont superbeaux.

— Merci...

— Beaux pour une zarbizoïde..., précisa Daphné.

Graine de Moutarde les conduisit dans la grande salle de la taverne où Puck haranguait déjà la foule. Il portait une

couronne incrustée de pierres précieuses, une robe pourpre beaucoup trop grande pour lui et brandissait un énorme sceptre. Il faisait les cent pas, en essayant de rester digne malgré son costume dans lequel il se prenait les pieds.

— Votre attention, s'il vous plaît ! cria-t-il. Il y a eu beaucoup d'agitation ces derniers jours. Mon père, votre roi, est mort. Je suis revenu pour gouverner.

— Ouais, ouais, ça va comme ça, Puck ! cria l'un des nains. Notre patience est épuisée depuis déjà une demi-heure.

Puck eut un sourire de dédain et fit signe aux filles de monter sur l'estrade. Elles obéirent et parcoururent la foule des yeux.

— Bon, d'accord, elles sont moches à regarder, dit Puck, ce qui énerva Sabrina, mais elles ont quelque chose à vous dire. Quand elles auront fini, vous pourrez toujours continuer à vous battre, sauf que vous serez des imbéciles !

Il se tourna vers Sabrina et fronça les sourcils.

— Bonne chance... Décidément, ils sont intenables...

Sabrina se prépara à lire le discours.

— Voilà. Ça a été écrit par ma mère..., annonça-t-elle.

— Plus fort ! cria quelqu'un.

— Oui, plus fort !

Sabrina adressa un regard suppliant à sa sœur.

— Tu n'as jamais été bavarde, mais tu n'as jamais eu de problèmes pour te faire entendre, l'encouragea Daphné.

Sabrina s'éclaircit la voix et reprit.

— Ce discours a été écrit par ma mère, la veille de sa disparition, il y a presque deux ans...

Un immense silence tomba sur l'assemblée.

— Je ne suis pas une oratrice aussi brillante qu'elle, mais je vais lire ce qu'elle a écrit mot pour mot. Ce sont les idées qu'elle vous destinait. J'espère qu'elles vous aideront.

— « Je ne prétends pas connaître le fond de vos cœurs. Vous avez eu des vies difficiles. Vous avez vu vos rêves s'effilocher... Vous avez vu la souffrance déferler sur vous comme une vague. Je suis une humaine. J'ai de la chance... Je vis dans un monde qui croit en moi. Votre existence est un défi à ce que l'humanité est capable d'accepter. Vous représentez des êtres qui vivent

dans des histoires que les parents lisent à leurs enfants avant de dormir. Vous n'êtes pas censés être constitués de chair et de sang. Vous devez donc vivre dans l'ombre, en vous contentant de peu et en enviant une vie que les humains considèrent comme acquise.

« Mais il ne doit pas en être ainsi. Vous êtes peu nombreux : ensemble, vous l'êtes davantage. En unissant vos talents, en travaillant main dans la main, vous trouverez la voie de votre bonheur. Si vous réussissez à former une communauté, vous bâtirez un empire. Malheureusement vous avez choisi la guerre et les divisions... Eh bien, il est temps de calmer les haines et de vous réconcilier. Vous n'avez pas besoin de l'humanité pour croire en vous. Vous avez seulement besoin de croire les uns dans les autres. »

Sabrina continua sa lecture en essayant de regarder l'assemblée aussi souvent que possible et, surtout, sans lâcher la main de Daphné. Elle sentait les pensées de sa mère vivre en elle. Elle savait ce que Véronique avait ressenti en écrivant ce discours. Sa mère décrivait un monde à la mesure des Findétemps, un monde où ils vivraient solidaires. C'était un projet simple, basé sur le bon sens et des objectifs communs. Véronique décrivait un gouvernement où la majorité gouvernait, mais où la minorité avait aussi voix au chapitre. Elle préférait un dirigeant élu par le peuple à un monarque héréditaire. Elle parlait d'écoles et d'hôpitaux, de sciences et de techniques pour être en paix avec le monde moderne, mais elle parlait surtout de la nécessité de bien s'entendre.

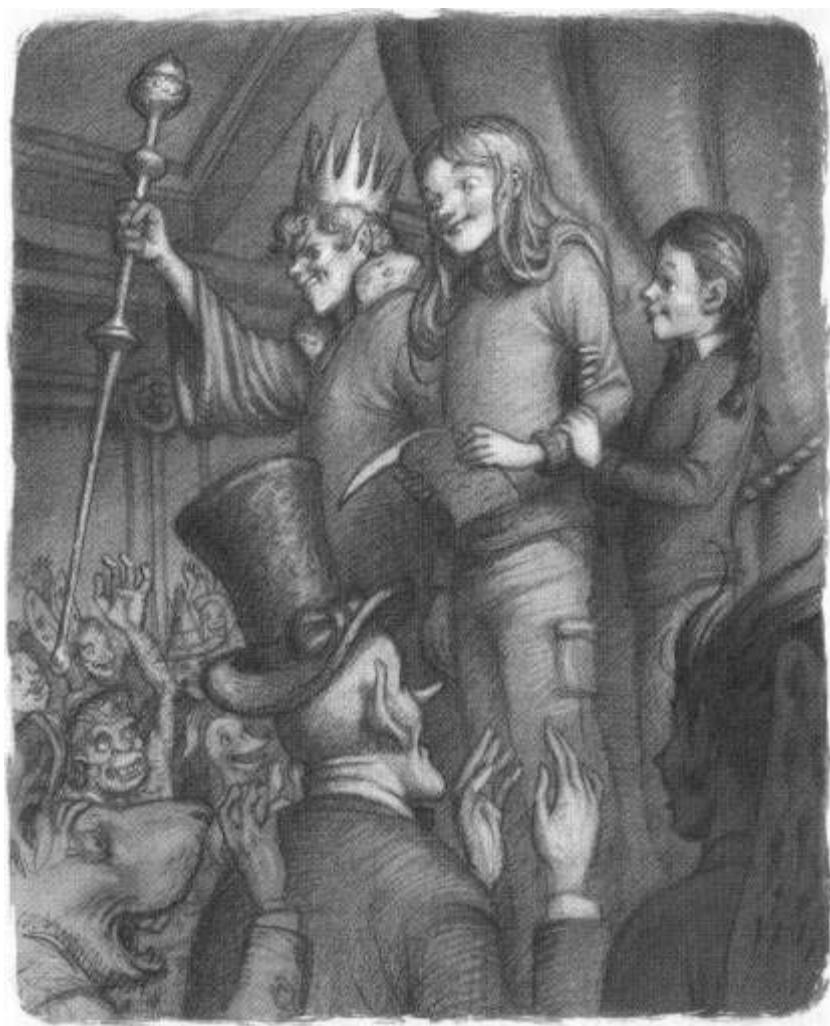
— « Vous êtes tous des Findétemps, conclut Sabrina. Les besoins de votre voisin sont les vôtres. Ses passions sont les vôtres et son cœur brisé est aussi le vôtre. Si vous réussissez à faire de son combat votre combat, vous célébrerez son succès ensemble. Peu importe qu'il soit à plumes ou à fourrure. Qu'importe qu'il marche sur deux jambes ou sur douze. Ne perdez pas votre temps à énumérer vos différences. Quand vous parlez à votre prochain, fermez les yeux, et vous le verrez avec les yeux du cœur... »

Après avoir prononcé ces derniers mots, Sabrina remercia, se demandant si les Findétemps choisiraient l'idéal de vie

professé par sa mère contre l'isolement et les chamailleries. Le silence dura longtemps. Sabrina regarda Puck, Daphné puis Mamie Relda, absorbés pas l'intensité du moment.

Enfin, Ma Mère l'Oie se leva.

— Merci, Sabrina Grimm, fille de Véronique. Tu n'as pas trahi ta mère !



Et elle applaudit.

Les autres se joignirent à elle, et bientôt l'assemblée fut debout et applaudissait à tout rompre. Les yahoos, les nains, les pirates, les fées et les gobelins scandèrent bientôt un seul mot.

— Grimm, Grimm, Grimm.

Des larmes de fierté coulèrent sur les joues de Sabrina. Leur mère avait réalisé une œuvre importante. Et c'était la première fois, depuis que Sabrina avait découvert l'histoire de sa famille, qu'elle la comprenait. Etre une Grimm n'était pas seulement

être une détective de contes de fées, c'était aussi venir en aide aux autres. Elle devait être fière d'être une Grimm et assumer son destin...

Mamie Relda attira les filles dans ses bras.

— Je veux vraiment être une Grimm..., dit Sabrina.

— Je sais, je n'en ai jamais douté, mon enfant, répondit la vieille dame tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

Daphné serra fort sa sœur contre elle.

— Je suis contente que tu sois de retour parmi nous... Toute seule, je n'aurais jamais réussi.

La famille Grimm trouva sa voiture sous un bon mètre de neige. Graine de Moutarde fit fondre celle-ci en soufflant une petite flamme dessus. M. Canis se mit au volant avec difficulté, à cause de ses deux mètres. Il démarra, puis laissa chauffer le moteur.

Jambonnet n'avait pas soufflé mot depuis que M. Canis l'avait trouvé seul dans sa chambre d'hôtel plongée dans l'obscurité. Maintenant, il faisait des dessins dans la neige de la pointe du pied et fixait le sol. Sabrina comprenait qu'il avait le cœur brisé, qu'il n'avait plus envie de rien. Elle aussi avait le cœur brisé, bien qu'elle fît de son mieux pour le cacher. Non seulement Puck ne revenait pas à Port-Ferries avec eux, mais il ne lui avait même pas dit au revoir.

— Tu nous as donné tant d'espoir pour l'avenir..., dit Graine de Moutarde.

— Bonne chance à vous tous... Et surveille bien ton frère ! Il est capable de transformer New York en un dépotoir où il jouera toute la journée.

— Je le tiendrai à l'œil, répondit Graine de Moutarde. Mais ne te fais pas de souci, le Roi des Filous a d'autres projets.

— Bon, on ferait mieux de rentrer et de trouver un moyen de réveiller vos parents, dit Mamie Relda aux filles. Et puis, toutes les deux, vous allez devoir commencer l'entraînement.

— L'entraînement ? Ce n'est pas ce qu'on fait depuis qu'on est chez toi ? demanda Sabrina.

— Vous m'avez surtout suivie dans les ennuis ! Maintenant que vous êtes prêtes et pleines de bonne volonté, nous allons

explorer le Couloir des Merveilles. Vous allez apprendre à être de vraies détectives !

Mamie Relda, les filles et Jambonnet montèrent dans la voiture et adressèrent un dernier adieu à Graine de Moutarde.

Alors, M. Canis s'engagea dans la rue au milieu d'un concert de pétarades, et il prit la route de Port-Ferries. Sabrina regarda les rues de New York défiler par la vitre. Elle reconnut le cinéma préféré de son père et le magasin où sa mère aimait acheter des vêtements d'occasion. Un jour, elle reviendrait, mais ce n'était pas pressé... Elle avait de nouveau un foyer. Un vrai.

Soudain, un boum ! se fit entendre sur le toit. Puis un autre, et une explosion ébranla la voiture. Une gerbe de feu traversa les airs et atterrit pile devant l'automobile. Canis freina. Une femme était tombée du ciel, elle avait une fusée dans le dos...

— Bess ! s'écria M. Jambonnet.

— Ernie !

Jambonnet, sidéré, descendit de voiture, suivi des autres.

— Ne me quitte pas, Ernie... ! cria Bess.

— Bess ! Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue te dire que je t'aime ! Je me fiche bien que tu sois un cochon ! fit-elle en se jetant à son cou.

— Bess, Bess Bess..., je ne sais pas quoi dire..., bafouilla-t-il.

— Dis-moi que tu m'aimes !

— Oui, je t'aime, avoua Jambonnet. Mais nous sommes trop différents. Ça ne marchera jamais entre nous.

— Pas si sûr !

Le corps de Bess subit alors une incroyable transformation, un peu comme Jambonnet quand il devenait un cochon. Sauf que Bess se métamorphosa en vache.

— Tu es l'un des Trois Petits Cochons, bon, et alors ? reprit-elle. Permets-moi de te présenter la célèbre vache de la célèbre comptine : Hey diddle diddle... la vache qui a sauté par-dessus la lune !

Daphné enfourna ses doigts dans sa bouche et les mordit alors que Bess sautait et sautait encore. Jambonnet, lui, souriait de toutes ses dents et applaudissait à tout rompre.

— Oh, comme je t'aime, ma petite puce !

Bess reprit sa forme humaine et se pendit au cou de Jambonnet.

— Reste avec moi ! supplia-t-elle.

Il regarda Mamie Relda, les yeux remplis d'espoir.

— Vous allez me manquer, Relda, fit-il en serrant la vieille dame dans ses bras. Mais je l'aime.

— Je suis heureuse pour vous, dit Mamie Relda. Port-Ferries ne sera plus pareil sans vous, Ernest...

— Vous irez où en lune de miel ? demanda Daphné.

Tout le monde se mit à rire.

— Hum... Hawaii ? proposa Bess.

Sous le coup de l'émotion, Jambonnet redevint un petit cochon.

— Ou Paris... ? couina-t-il en revenant à sa forme humaine. Il y a beaucoup de choses à voir, et j'ai vécu emprisonné dans ma province trop longtemps.

Il regarda M. Canis.

— Prends soin de toi, Loup.

Canis hocha la tête et serra la main de Jambonnet.

— Ce fut un honneur de te connaître, Cochon.

Alors que le groupe se congratulait, Jambonnet prit Sabrina et Daphné à part.

— Les filles, j'ai bien peur que notre ami Canis n'aille pas fort.

Sabrina hocha la tête.

— Vous aussi, vous l'avez remarqué ?

— Votre grand-mère a toujours eu confiance dans sa capacité à dominer le loup qui dormait en lui, mais je doute que ce soit toujours le cas..., dit-il en retirant une chaîne avec une clé de son cou.

Il la passa à celui de Daphné et l'obligea à la cacher sous sa chemisette.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la petite fille.

— Un plan B. Cette clé ouvre un coffre-fort. Dedans, vous trouverez une arme puissante qui peut neutraliser même le loup. M. Porchon et M. Latruie vous aideront à l'utiliser, si ça tourne mal. Ne la laissez pas tomber entre de mauvaises mains et n'en parlez à personne. Ce serait une catastrophe !

— Je vais la donner à Mamie Relda ! dit Daphné en caressant la clé.

— Non ! murmura Jambonnet. Pas un mot. À personne.

— Mais...

— Faites-moi confiance.

Sabrina, Daphné, Mamie Relda et M. Canis dirent au revoir à Jambonnet et à Bess. Ils remontèrent dans la voiture, klaxonnèrent pour un dernier adieu et s'éloignèrent.

Sabrina était déprimée. Quand ils avaient entendu ce gros boum ! sur le toit de la voiture, elle avait espéré que ce serait Puck...

Daphné regarda sa sœur comme si elle lisait dans ses pensées.

— Je n'arrive pas à comprendre Puck. C'est vraiment un zarbizoïde ! Lui, un roi ? Un roi nul, oui ! Il aurait dû revenir à Port-Ferries !

— De toute façon, je m'en fiche, dit Sabrina bravement. Et je lui dis bon vent !

Daphné considéra le paysage par la vitre, et soudain elle éclata de rire. Elle fit signe à Sabrina de regarder aussi : celle-ci resta bouche bée. L'immense Sorcière de l'Ouest les suivait. Juché sur sa tête, les ailes translucides, roses et frétillantes, Puck jouait de la télécommande.

— Tu arrives à lire le tag sur l'automate ? demanda Daphné.

Sabrina sourit.

— « Port-Ferries ou rien ! »

— Alors il nous suit jusqu'à la maison ? fit Daphné.

Mamie Relda se détourna et sourit.

— J'en ai bien l'impression, *liebling*.

— Et avec un nouveau joujou..., grommela M. Canis.

— Nous allons avoir besoin d'un sacré paquet de poudre d'oubli ! conclut Sabrina.

FIN DU TOME 4